5

L'EXPÉRIENCE BIBLIQUE DE JEAN-JACQUES OLIER : LE TÉMOIGNAGE DES MÉMOIRES

Les Ecritures Saintes… nous sont les plus belles reliques de l'Esprit de Jésus-Christ avec le très Saint-Sacrement[132]. Consignée dans son journal vers la fin d'août 1644, cette sorte de définition de la Bible par J.-J. Olier est suggestive : en lien étroit avec l'Eucharistie, la Parole de Dieu tenait manifestement une place de choix dans son cheminement spirituel et pastoral. Même s'ils demeurent plus discrets là-dessus que sur sa pratique eucharistique[133], le fait est que les *Mémoires* autographes fournissent un précieux témoignage sur l'expérience biblique du fondateur de la Compagnie. On se propose d'en recueillir ici les principales richesses, qui n'ont rien perdu de leur actualité pour ses disciples[2bis].

Pour prendre la mesure d'un tel témoignage, il importe de tenir compte du double registre sur lequel il s'exprime. D'une part, en effet, le Journal d'Olier présente un certain nombre de confidences qui sont éclairantes, même si elles demeurent occasionnelles, sur l'évolution de sa lecture de l'Ecriture au cours de son cheminement personnel. D'autre part s'y révèle une sorte de permanente imprégnation de sa réflexion par la Parole de Dieu à laquelle abondent, explicitement ou de manière implicite, les références. Ceci, on le devine, n'est pas moins significatif que cela.

Deux approches complémentaires seront donc utilisées tour à tour pour tenter de ressaisir dans toute sa richesse cette double dimension de la pratique biblique de J.-J. Olier. De type diachronique, la première s'attachera à dégager d'une lecture cursive des *Mémoires* les principales étapes de l'évolution que le fondateur de Saint-Sulpice a suivie dans son contact personnel avec l'Ecriture. La seconde, de type synchronique, cherchera à faire apparaître, dans quelques exemples significatifs, la permanente interaction dont semble témoigner le Journal entre la Parole de Dieu et l'expérience spirituelle et apostolique du fondateur de Saint-Sulpice.

1. LES ÉTAPES D'UNE ÉVOLUTION

Commencée au printemps 1642, la rédaction par Olier des *Mémoires* se poursuivra jusqu'en 1652 : surabondante les premières années, elle se fera progressivement plus épisodique et discrète par la suite. En ce qui concerne, en tout cas, les confidences de l'auteur sur sa pratique de la Bible, elles s'arrêtent pratiquement à la fin de 1644 ou au début de janvier 1645. Dans la mesure, cependant, où, dans les tout premiers cahiers écrits en mars 1642, Olier fait retour sur son cheminement antérieur, elles permettent de jalonner son évolution sur ce point à partir surtout de 1633, l'année de ses ordinations[134]. Dans les limites de ce cadre chronologique – de 1633 à 1644-45 -, la lecture cursive du Journal révèle que, sur la base d'une fidélité parfois laborieuse, la pratique biblique de son auteur a été marquée par plusieurs étapes importantes. Elle permet de constater, en particulier, que c'est seulement après deux moments-clés dans sa fréquentation

---

[132] Ms. 7, 56.

[133] Sur *L'expérience eucharistique de J. –J. Olier, le témoignage des Mémoires*, voir l'étude présentée dans le BSS 10 (1984), pp. 63 à 105.

[2bis] L'étude de *La pédagogie spirituelle de M. Olier d'après ses Mémoires*, BSS 2 (1976), pp. 27-28 et 37-38 n'en a donné qu'une esquisse très sommaire.

[134] Olier est ordonné sous-diacre le 12 mars, diacre le 26 mars, au cours du Carême, et prêtre le 21 mai, en la vigile de la Pentecôte 1633.

personnelle de l'Ecriture, - le premier remonte à 1638, le second a lieu aux abords de Pâques 1642 – qu'Olier en est arrivé à formuler, vers la fin août 1644, quelques orientations pédagogiques pour le culte de la Parole de Dieu au séminaire.

1.1. L'entrée dans la lectio divina *: un passage décisif préparé de longue date*

C'est en mars 1642, aux tout débuts de la rédaction de son Journal intime, que J.-J. Olier fait à son nouveau directeur spirituel, le R. P. Bataille[135], les premières confidences sur son expérience personnelle de la lecture de la Bible. Celle-ci lui est devenue familière depuis des années déjà et sans doute la pratique-t-il plus régulièrement depuis qu'il a été ordonné, en 1633, neuf ans auparavant. L'intérêt de ces notations ne tient pas seulement au témoignage ainsi donné de l'habitude qu'a prise le jeune prêtre de lire *les bons livres et surtout la Sainte Bible* mais bien davantage à ce qu'elles révèlent de la manière particulière dont il s'est engagé dans cette pratique :

> *<je> me souviens que, de tout temps, au moins depuis 9 ans, j'ai tâché, en lisant les bons livres et surtout la Sainte Bible, de m'être contenté de n'entendre pas ce qui m'était caché, remettant à Notre Seigneur de m'éclairer selon son bon plaisir*[136].

Olier voit là une illustration exemplaire de ce que fut *pendant plusieurs années* – de 1636 à 1639, en particulier – la conduite de Dieu à son égard. Au cours de cette période, en effet, il le notait juste auparavant,

> *sa divine Bonté me faisait remarquer les sentiments et les lumières des saints et me faisait connaître combien j'en étais éloigné. Il me faisait aussi beaucoup remarquer toutes mes ignorances et aveuglements dans les choses intérieures, dans les mystères de notre foi*[137].

Mais si Dieu le traitait ainsi et le fait encore *jusqu'à maintenant*, c'est, précise Olier, en

> *joignant à cette reconnaissance de mon incapacité un doux désir d'en être libéré, et toutefois avec résignation de ne l'être que quand le Bon Dieu le voudrait*[138].

A cette grâce de docilité intérieure dans sa fréquentation actuelle de la Parole de Dieu, - il s'en remet ainsi au *bon* plaisir divin pour *entendre* le sens de certaines pages bibliques qui lui demeure encore *caché* – Olier a donc conscience, au printemps 1642, d'avoir déjà été préparé de longue date : avant même la grande épreuve spirituelle des années 1639-1641, dont il vient alors tout juste de sortir enfin[139]. Relisant son cheminement passé à la lumière de la véritable passivité mystique dont il connaît maintenant le merveilleux épanouissement, il mesure mieux les préparations lointaines, jusque là plus ou moins insoupçonnées, dont celui-ci a bénéficié. Mais, en même temps que lui est ainsi révélée la continuité profonde de la conduite de Dieu à son égard, Olier réalise le véritable seuil que celle-ci lui a permis de franchir dans sa pratique de l'Ecriture. Et c'est ainsi de cette étape décisive, qu'il croit pouvoir dater d'avril 1638, qu'il fait part à son directeur.

---

[135] Dirigé de Vincent de Paul de 1632 à 1636, puis de Charles de Condren à partir de 1636, Olier était resté près d'un an sans guide spirituel après la mort du second, en janvier 1641. Au printemps 1642 il se met sous la direction du R. P. Bataille, un religieux bénédictin expérimenté, procureur de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. C'est à la demande et à l'intention de celui-ci qu'il entreprend d'écrire son Journal.

[136] Ms. 1, 26.

[137] Ms. 1, 26 ; en marge, Olier précise : « 1636, 37, 38, 39 ».

[138] Ms. 1, 26 suite.

[139] Sur l'importance décisive de cette épreuve, telle qu'Olier en fait lui-même la relecture dans ses *Mémoires* du printemps 1642, voir G. Chaillot : *Prier à Saint-Sulpice avec Jean-Jacques Olier*, DDB 1995, pp. 39 à 46 ou B. Pitaud, *Petite vie de Jean-Jacques Olier*, DDB 1996, pp. 51 à 60.

Pour n'être pas exempte sans doute de quelque exagération, la confidence qu'il en fait n'est pas moins révélatrice. Avouant qu'il a *longtemps trempé dans l'ignorance de l'Ecriture*, il est maintenant en mesure d'en percevoir la raison. C'est alors, précise-t-il, il ne pouvait se *résoudre à l'apprendre par force de commentaire et d'étude* : la véritable signification spirituelle de la Parole de Dieu, autrement dit, lui échappait parce que la lecture de la Bible demeurait encore pour lui quasi uniquement dans le domaine de la quête d'un savoir intellectuel. Or, ajoute-t-il, en évoquant le souvenir d'avril 1638 :

> *un jour, en priant Dieu, un rayon de lumière pénétra dans mon esprit, comme perçant au travers de mes ténèbres et m'ouvrant le cerveau et l'esprit. Dès lors, je commençai de l'entendre et j'y eus une très grande facilité, qui (du) depuis a toujours été croissant et s'augmentant dans les choses plus difficiles, comme Saint Paul et saint Jean, et encore plus Saint Jean que tout autre livre de l'Ecriture. Et, plus je vais en avant, mieux je l'entends sans le lire* (sic) *ni l'étudier aucunement*[140].

Gageons qu'en lisant ces lignes écrites à son intention le R. P. Bataille aura su apprécier à sa juste valeur cette confidence de son nouveau dirigé : depuis 4 ans, celui-ci a reçu la grâce de découvrir le vrai sens de la *lectio divina* et, de l'exercice trop uniquement intellectuel qu'elle demeurait jusque là, sa lecture personnelle de la Bible est devenue une écoute priante, dans la foi, de la Parole de Dieu. Conscient du caractère décisif du seuil ainsi franchi par Olier dans son expérience spirituelle, sans doute n'aura-t-il pas été dupe plus que l'intéressé lui-même de la manière quelque peu excessive dont celui-ci conclut son récit. Si, en ce printemps 1642, Olier progresse à grands pas dans l'intelligence intérieure de l'Ecriture, même de ces pages les *plus difficiles*, nul doute qu'il recueille ainsi le fruit des études bibliques qu'il avait faites en Sorbonne dans les années 1627-1630 et – quoi qu'il en dise, emporté par son enthousiasme – de sa fidélité, déjà ancienne, à *lire* régulièrement la Bible !

Simplement le jeune prêtre fait alors l'expérience merveilleuse que, dans sa *lectio divina* priante, se réalise maintenant fréquemment ce qu'il avait longtemps *cherché sans le savoir*, c'est-à-dire justement la grâce *d'être éclairé de Dieu seul*. *Je peux bien avouer* – écrit-il – *que mon Dieu, mon Jésus est mon Maître*[141]. Aussi est-il tout heureux, *à la gloire* de cet unique et fidèle Maître, de rapporter quelques exemples récents où le *divin Docteur*, comme il était *très jaloux* d'être lui-même son *précepteur*, lui a donné *l'intelligence de quelque passage de l'Ecriture* dont le sens *auparavant* lui échappait *souvent* ; en effet, Olier constate, à son grand étonnement, que *le matin* – probablement dans l'oraison – lui a déjà été *enseigné* intérieurement ce qui, *le lendemain ou bien l'après-dîner du jour même*, est expliqué par l'un ou l'autre des *Messieurs* du séminaire. Et il se souvient notamment que *15 jours ou 3 semaines* plus tôt, pressé par ceux-ci de *répondre* sur le champ à une difficulté sur l'interprétation *d'un passage* de la Bible *qu'une personne de piété proposait publiquement*, il lui a été *bien aisé* de le faire, à lui qui, pourtant, s'estime *le plus ignorant de la Compagnie* :

> *Car trois jours auparavant* – explique-t-il – *Notre Seigneur m'avait arrêté l'esprit sur ce passage et m'en avait donné l'interprétation. Cela m'est arrivé encore d'autres fois. Que ce bon Maître veuille toujours suppléer à mes ignorances*[142] *!*

---

[140] Ms. 1, 26-27 ; en marge de la page 27, Olier a écrit « 1638 avril ».
[141] Ms. 1, 26.
[142] Ms. 1, 27-28 passim.

1.2. La lecture proprement chrétienne de toute l'Ecriture : une orientation prometteuse

Ce merveilleux enseignement du Maître intérieur dans sa *lectio divina* va bientôt conduire Olier à une nouvelle et importante étape dans l'intelligence spirituelle de l'Ecriture. Au moment des fêtes de Pâques 1642, fort probablement à partir de la prière des psaumes proposés par la liturgie, il est amené à découvrir, de manière neuve, toute la richesse proprement chrétienne, non seulement de Nouveau Testament, mais déjà de l'Ancien. Le mercredi de la Semaine Sainte, sans que *sur l'heure* il réalise encore la valeur de *ce grand présent*, - il le notera seulement par la suite dans son Journal, le Vendredi Saint 18 avril, et surtout après sa rencontre du *mardi de Pâques*, 22 avril, avec son directeur -, Olier reçoit intérieurement de *Notre Seigneur* une double grâce : il ressent un attrait particulier pour lire le psautier dans la perspective d'y contempler, comme il *aime* à le faire déjà dans les écrits de saint Paul et surtout de saint Jean, un véritable portrait du Christ. Méditant, le Vendredi Saint, sur la déréliction du crucifié évoquée par plusieurs des psaumes de l'Office – tout heureux de constater qu'il a ainsi *entendu* ces *passages de David*, auxquels, *jamais* il n'avait *eu d'ouverture* jusque-là -, il écrit :

> *Et je dirai auparavant que depuis 2 jours Notre Seigneur m'a donné un fort sentiment d'amour pour la lecture de David m'apprenant et me découvrant qu'elle était toute prophétique de Notre Seigneur et qu'il parlait partout de lui, à quoi j'ai senti mon cœur tout porté, comme si j'eusse vu Notre Seigneur dépeint devant mes yeux dans un parfait tableau, mais beau par excellence, qui ne peut m'être point aimé, tant il est aimable, doux et agréable. J'aime bien encore saint Paul, à cause du même sujet, et, en particulier, saint Jean, qui parle si bien de sa divinité et qui le fait paraître si grand, si beau, si saint, si admirable…*[143]

C'est seulement quelques jours après, *le mardi de Pâques*, 22 avril 1642, qu'Olier, faisant avec son directeur spirituel, la relecture de ce qu'il a ainsi vécu pendant la Semaine Sainte, va réaliser pleinement la portée de son expérience. En l'écoutant lui raconter comment sa contemplation du mystère pascal de Jésus avait été nourrie par la lecture des psaumes, *ceux qui parlent de la mort et passion du sauveur et ceux qui parlent de sa résurrection*[144], le R. P. Bataille lui révèle que cette *intelligence* chrétienne du psautier est le fruit d'une grâce remarquable du Christ lui-même, dont il peut lui être reconnaissant. Et, de fait, Olier en a la confirmation intérieure peu de temps après, comme il le consigne dans son journal :

> *O mon Seigneur Jésus, tairai-je ici les divines paroles que vous me dîtes le mardi de Pâques quand, au sortir de <chez> mon directeur – qui m'avait dit que votre Bonté m'avait fait un don digne de vous, à savoir le don de l'intelligence des Psaumes de David -, vous me dîtes, en vous remerciant : « Je t'en ferai bien d'autres. Je veux prendre mon plaisir en toi. » Comme je l'ai bien aperçu par l'intelligence soudaine de quantité de Psaumes de ce roi, et des Epîtres de saint Paul, comme celle aux Ephésiens en particulier. J'ai vu dépeint un échantillon de l'intérieur de mon divin et adorable Maître, en ses mystères de la mort et résurrection, dans les Psaumes de David…*[145]

S'il peut évoquer ainsi *l'intelligence* du mystère pascal du Christ qu'il reçoit à la lecture de *quantité de Psaumes*, c'est parce que, dans l'entrevue du mardi de Pâques, le R. P. Bataille l'a

---

[143] Ms. 1, 259 ; en marge du texte qui commence par *Aujourd'hui même*, Olier a noté : Vendredi Saint 18 avril 1642, Cf. Ms. 1, 360 (écrit au début de mai). Olier remercie Dieu *du grand présent qu'il m'avait fait le mercredi de la Semaine Sainte, dont je ne m'étais pas aperçu sur l'heure, qui était du don d'intelligence des Psaumes de David*.

[144] Cf. Ms. 1, 360-361 : Olier évoque, d'une part, les psaumes 68 et 21, d'autre part les psaumes 109, 137 et 104.

[145] Ms. 1. 315.

vivement encouragé à faire du psautier l'objet privilégié de sa *lectio divina*, en lui expliquant qu'il trouverait dans le *divin prophète* David un véritable abrégé de la religion chrétienne, tout plein de l'Esprit et des sentiments de Jésus. Olier ajoute, en effet :

> *Mon directeur m'obligea à lire ce prophète, admirable pour la part qu'il a eue aux sentiments de mon unique Maître, lequel, en ayant été une figure, animée, a été par conséquent rempli de l'Esprit et des sentiments de Jésus. Il me dit que ce divin prophète avait été trouvé de Dieu* secundum cor suum, *selon son cœur, et qu'il l'avait rempli de son Esprit ; si bien que tout ce qu'il y avait de bien, de saint en la religion, ce qu'il y avait de plus pieux dans le christianisme, tout se trouvait dans ce prophète, toutes les louanges possibles d'être rendues à Dieu se trouvaient comprises en ses Psaumes, même tous les sentiments d'amour, de tendresse envers lui, tout se rencontrait en ses Psaumes, tous les colloques, excès, enthousiasmes possibles à l'âme, tout se voit en ce saint. Bref, c'est un abrégé de la religion chrétienne*[146].

Et, en prolongeant sans doute les réflexions suggérées par son guide spirituel, il s'explique à lui-même les raisons qui font du Psautier la prière par excellence de l'Eglise dans sa liturgie : *l'Epouse* du Christ, *en entendant les sentiments semblables à ceux de Jésus-Christ, entend par là les secrets de son Epoux et les sentiments de son cœur rempli d'amour pour elle et pour son Dieu*. Evoquant le grand *prophète* que *notre Seigneur* lui *donne… pour lecture perpétuelle*, il écrit :

> *C'est ce cœur bien disposé dans lequel le Saint-Esprit a pris plaisir d'opérer les mêmes sentiments qu'il devait opérer en Jésus – non pas en toute leur perfection ni approchant de leur vaste étendue – mais il en a répandu autant qu'il en fallait pour l'entretien et la nourriture de l'Eglise. Laquelle ne se lasse jamais de les lire, qui lui sert d'aliment et d'entretien pendant le cours de son pèlerinage, en attendant qu'elle possède entièrement son Bien-Aimé, qui est son unique aliment. Elle se console, en ce bannissement, d'entendre la voix de son Epoux :* sonet vox tua in auribus meis. *Et elle l'entend <en> entendant les sentiments de ce prophète qui a été trouvé selon le cœur de Dieu <et> a été trouvé digne que le Saint Esprit opère dedans lui les sentiments semblables à ceux de Jésus-Christ, joint qu'il était mis extérieurement dans les mêmes états que ceux qui se devaient trouver en Jésus-Christ. Si bien qu'intérieurement et extérieurement il était image de Jésus. Et les paroles, sentiments et louanges de ce prophète étaient images de celles de Jésus-Christ. D'où vient que tous ses Psaumes, qui sont les expressions de son cœur, nous doivent être en merveilleuse vénération, comme étant l'expression du cœur de notre Maître*[147].

Visiblement cette découverte du sens chrétien du psautier, qu'il considère comme un *grand présent* de la part du Maître intérieur, a profondément marqué Olier. Il y revient, en effet, à nouveau dans son Journal, à plusieurs reprises, au début de mai 1642. Ainsi note-t-il d'abord le pèlerinage qu'il est allé faire à Notre-Dame pour y célébrer la messe en action de grâces, après sa rencontre du mardi de Pâques avec le R. P. Bataille :

> *Car, étant sorti d'avec mon directeur, qui m'avait tant estimé ce don d'intelligence des Psaumes de David, à cause qu'il comprenait, soit l'histoire en abrégé, soit toute la religion et tous les saints mouvements et dispositions d'une âme envers Dieu, comme étant celle dans laquelle Dieu s'était plus de faire découler l'intérieur de mon Jésus répandu dans David, je fus donc à Notre-Dame remercier mon grand Dieu de ce don, comme aussi pour me réjouir avec ma bonne Maîtresse de la gloire de son Fils et de*

---

[146] Ms. 1. 316 : l'allusion à David, l'homme que Dieu s'est choisi *selon son cœur*, renvoie à 1 S 13, 14.

[147] Ms. 1, 317 : l'allusion à la voix de l'Epoux renvoie à C 2, 14.

> *la joie qu'elle en avait eue. Etant donc à Notre-Dame, où j'eus le bien de dire la messe à son autel, dans l'action de grâces, remerciant mon bon Maître de ce don d'intelligence de David et me sentant porté par le Saint Esprit à ce remerciement… il me fut répondu : « Je t'en ferai bien d'autres, je veux prendre mon plaisir en toi…*[148] ».

Cette réponse du Christ, à laquelle il avait déjà fait allusion dans ses notes du 22 avril, le jour même du mardi de Pâques, Olier l'aurait-il imaginée en se laissant emporter par l'enthousiasme de sa découverte ? Le fait est qu'au début du mois de mai son expérience du sens chrétien de toutes les Ecritures s'élargit et s'approfondit effectivement, d'une manière telle qu'elle lui semble *justifier* les *divines paroles de son Maître*. Non seulement il lui est donné une *claire intelligence* du mystère du Christ, aussi bien dans le livre de Job que dans saint Paul et saint Jean, mais, éclairé sans doute par les perspectives augustiniennes sur le Christ Total, Tête et Corps inséparables, qui s'exprime dans les psaumes et dans toute la Bible, Olier en vient à la contempler *partout dans l'Ecriture*. Evoquant, le 9, ce qu'il a expérimenté intérieurement le *dimanche passé de ce mois*, il note dans son journal :

> *Car (du) depuis, outre que j'ai vu distinctement en Job les sentiments de la passion de mon Maître, outre la claire intelligence des Epîtres de saint Paul -, et, entre autres, celle des Ephésiens que je lus après en un demi quart d'heure, avec la même facilité que j'aurais entendu le* Pater *-, outre l'intelligence claire de saint Jean, où j'ai vu clair en quantité d'endroits que j'avais tout à fait ignorés auparavant – entre autres,* In principio *-, outre, dis-je, ces dons particuliers, la miséricorde infinie de Dieu m'a fait cette grâce, depuis le premier jour de ce mois, <fête de > mon patron saint Jacques, de me faire voir le Christ en Dieu de toute éternité. En suite de quoi, tout étonné de sa miséricorde, il me dit : « Que te puis-je montrer davantage ? » Je voyais cette grande idée de ce divin et admirable Corps, de cette auguste société, Jésus-Christ et ses membres. Et, depuis cela, j'ai vu partout dans l'Ecriture le Christ répandu partout, selon saint Augustin.* Christum sonant haec omnia *: je ne vois rien, disait-il, dans l'Ecriture qui ne me parle de Jésus-Christ, rien qui ne figure dans l'ancienne loi ou Jésus ou ses membres, c'est-à-dire l'Eglise.* Christum sonant haec omnia. *Caput* illud quod ascendit in coelum *: tout prêche Jésus-Christ, ce chef qui est monté dedans les cieux, ce beau chef de l'Eglise…*[149]

C'est désormais cette vision proprement chrétienne, au sens fort du mot, qui allait orienter de manière permanente la *lectio divina* personnelle de J.-J. Olier. La fécondité de la découverte ainsi faite à Pâques 1642 se manifeste peu après au moment de la fête de l'Ascension, première occasion significative pour Olier d'approfondir personnellement sa méditation du mystère du Christ dans le Psautier. Se souvenant *d'avoir été touché intérieurement de dévotion* lorsqu'*autrefois* il avait remarqué, en lisant l'évangile de saint Luc, que Notre Seigneur ressuscité lui-même, *entre tous les prophètes*, avait évoqué *David comme celui qui le plus particulièrement avait prophétisé de lui* – ne renvoie-t-il pas ses disciples à tout ce qu'avaient annoncé de lui non seulement la Loi et les Prophètes mais aussi les Psaumes : *Dictum est in Psalmis de me* ? – il vérifie la justesse des enseignements donnés par son directeur le mardi de Pâques précédent :

> *Je pense être obligé de dire ici, devant que <de> passer outre, - note-t-il dans son Journal, peu après la fête du 29 mai – que, le grand jour de l'Ascension, je vis le prophète David, qui me fut montré en Esprit, qui m'imprima une grande estime de sa*

---

[148] Ms. 1. 364-365.

[149] Ms. 2, 1-2 ; en marge du récit de sa vision intérieure du *Christ en Dieu*, Olier a noté : « le 6 » ; la citation de saint Augustin – *Christum sonant haec omnia* – est empruntée au *Contra Faustum* 22, 94 (PL 42, 463).

> *personne et <une> grande dévotion vers lui comme à celui qui a eu plus de lumière et de connaissance des grands mystères de mon Jésus et qui, en même temps, a reçu davantage de son Esprit et de ses sentiments <et> lumières, comme ils sont exprimés dans les Psaumes et prononcés après en mêmes termes par Notre Seigneur même… Depuis donc le saint jour de l'Ascension et la vue de ce grand prophète, j'ai eu beaucoup plus d'intelligence des Psaumes que je n'avais eue auparavant…*[150]

Et, dans les pages qui suivent, Olier se livre à un commentaire christologique de quelques-uns des Psaumes de l'Office liturgique de l'Ascension : après avoir évoqué *le sens* du Psaume 46, *par lequel David invite tout le monde à se réjouir de ce qu'il a plu à la bonté de Dieu de faire Roi Notre Seigneur Jésus dessus toute la terre*[151], il paraphrase le psaume 8 – *Domine, dominus noster, quam admirabile est nomen in universa terra* – dont il fait une sorte de contemplation personnelle du Christ élevé dans la gloire[152].

1.3. La « conférence de l'Ecriture » : une pratique significative

Dans le courant de l'été 1642, Olier fait plusieurs fois allusion à *la conférence de l'Ecriture*, organisée sans doute quotidiennement, *l'après-dîner* – c'est-à-dire en cours de soirée – dans le cadre de la communauté du séminaire : chacun des *Messieurs* l'assurait semble-t-il, à tour de rôle pour commenter une page de la Bible, choisie, en fonction de la liturgie du jour, soit plus habituellement sans doute selon un programme de lecture continue. En juillet et août, l'auteur des *Mémoires* fait état de certaines de ses propres interventions et c'est toujours pour noter les facilités nouvelles – surprenantes pour ses confrères comme pour lui-même – qu'il reçoit opportunément du Maître intérieur pour comprendre personnellement et expliquer aux autres le sens spirituel des passages même les plus difficiles. Ainsi en est-il, à trois reprises, pour le commentaire de la lecture cursive de l'évangile de saint Jean.

Un peu avant la mi-juillet, il lui *a fallu expliquer un chapitre très difficile, qui est celui de saint Jean où il est parlé de la Samaritaine*. Le lendemain, Olier raconte :

> *Je reçus tant de lumière en l'expliquant que tous ceux qui m'écoutaient rendaient témoignage de leur satisfaction et surprise ne pouvant s'imaginer comme je puisse dire les choses comme je disais, vu qu'autrefois ils me faisaient tous la leçon et paraissaient extrêmement plus entendus que moi en toutes choses. C'est ce qui me réjouit, qu'on voit que tout ce que je puis dire n'est pas de moi mais de Dieu seul, afin qu'on y ait croyance et que l'on vive selon cela et les maximes chrétiennes qu'il plaît à Dieu <de> m'enseigner tous les jours…*[153]

Quelques jours plus tard, vers le 21 juillet, il est instruit intérieurement, sans doute dans son oraison matinale, de la signification des paroles de Jésus, au chapitre 7 du quatrième évangile… dont on sollicitera de lui le commentaire au cours de l'entretien biblique du soir :

> Je *me souviens qu'hier matin Notre Seigneur m'expliquait <ce passage> de saint Jean :* Tempus vestrum semper est paratum, tempus meum nondum advenit : *votre temps est toujours prêt et le mien n'est pas encore venu. Il se trouva qu'après dîner, dans la conférence, on vient me le demander… Le même quasi m'arriva pour une autre*

---

[150] Ms. 2, 136 passim : Olier cite de mémoire Lc 24, 44.

[151] Ms. 2, 136-137 : Olier cite Ps 42, 2, *Omnes gentes, plaudite manibus*.

[152] Cf. Ms. 2, 140-142.

[153] Ms. 3, 49 : la période où *tous* ses confrères faisaient la leçon à Olier est probablement celle de sa grande épreuve des années 1639-1641.

> *difficulté qui suit ces mêmes paroles de saint Jean au chapitre 7e :* Non potest mundus vos odisse, me autem odit quia ego testimonium perhibeo de illo quod opera ejus mala sunt…[154]

Au début de septembre 1642, c'est, à nouveau, au moment même cette fois où il est chargé de l'expliquer à la communauté que lui est donnée l'intelligence spirituelle de la solennelle affirmation de Jésus, au chapitre 14 du quatrième évangile : « Je suis la voie, la vérité et la vie » :

L'après-midi, dans le temps de la conférence de l'Ecriture, Notre Seigneur m'a donné lumière pour l'intelligence de ses paroles : Ego sum via, veritas et vita : *je suis la voie, la vérité et la vie. Ce qui s'entend de la divinité comme de l'humanité…*[155]

Cependant, la fête de sainte Marie-Madeleine, le 22 juillet, célébrée solennellement par les « Messieurs » de Saint Sulpice, avait été entre temps, l'occasion pour Olier d'approfondir de manière particulière son expérience spirituelle et pastorale de l'Ecriture. Même s'il n'est pas toujours facile d'en démêler l'écheveau complexe, les diverses confidences qu'il en fait dans son Journal, le jour même et les jours suivants, ne manquent pas d'intérêt. La première, écrite le 22, n'a pas de quoi surprendre : on y retrouve, une fois de plus, la conduite prévenante qui semble être devenue décidément celle du Maître intérieur à son égard. Prévoyant que, le jour même de la fête, Olier, accaparé par *l'occupation extérieure* de son *emploi* n'aurait pas le loisir de préparer, au dernier moment, l'homélie demandée par ses confrères, *Notre Seigneur* le tient *occupé intérieurement* dès la veille *sur le sujet de sainte Madeleine* et lui donne *l'intelligence* du passage de saint Jean, au chapitre 20, qui sera lu à l'évangile de la messe. Evoquant cette page – le dialogue du Ressuscité avec Marie-Madeleine – dont il a reçu hier *l'intelligence*, il écrit :

> *… Je voyais… bien que c'était au sujet de sainte Madeleine que Notre Seigneur me tenait occupé et qu'il prévenait le mystère, à cause de l'emploi et de l'occupation extérieure dans laquelle sa bonté prévoyait que je serais occupé le lendemain, jour de la fête, - qui était aujourd'hui -, comme en effet il a été. J'eus pourtant en ce temps l'explication de ce passage si difficile, dans saint Jean, où Notre Seigneur dit à la Madeleine :* Noli me tangere, nondum ascendi ad Patrem…[156]

Et il amorce là un long commentaire de la parole de Jésus, qu'il entremêle au passage de ses souvenirs personnels, évoquant, par exemple, le pèlerinage qu'il avait fait *autrefois à Saint-Maximin en Provence*, où il était allé vénérer la relique du *divin chef* de sainte Marie-Madeleine[157].

Lorsqu'il revient sur l'événement, quelques jours plus tard, probablement le 25 juillet, il en donne, en revanche, une version, sinon tout à fait différente, du moins plus nuancée et plus précise. Evoquant la demande pressante que lui avaient adressée, *la veille* de la fête, les *Messieurs* du séminaire de *leur parler de sainte Madeleine*, Olier affirme qu'alors il ne savait rien d'elle et aurait *désiré avoir quelques lumières pour les entretenir*,

à cause – ajoute-t-il – *du bon usage qu'ils en font et de la connaissance évidente qu'ils ont que c'est Dieu qui est l'auteur de ma lumière, et non pas ma bêtise !*[158]

Or, faute d'avoir reçu du Maître intérieur cette illumination il a tout juste été capable de leur *dire quelque chose* de l'*état de pénitence* de Marie Madeleine, en commentant *l'épître du jour de*

---

[154] Ms. 3, 117-118 et 119 : il s'agit de Jn 7, 6 et 7.

[155] Ms. 4, 5 : voir pp. 5-6-7 où Olier reproduit dans son Journal le commentaire qu'il a dû faire oralement sur Jean 14, 6.

[156] Ms. 3, 121 : Olier cite Jn 20, 17 et, en marge, il a noté la date *22 juillet 1642*.

[157] Cf. Ms. 3, 122.

[158] Ms. 3, 169.

la fête – un passage du Cantique des cantiques -, mais s'est brusquement trouvé à court ensuite, quand il s'est agi de parler de la *vie ressuscitée* de la sainte, sur laquelle il est resté *comme interdit* :

> *Alors, après leur avoir dit quelque chose de son état de pénitence, et, entre autres, leur avoir expliqué les paroles de l'épître, du jour de la fête… - c'était celles-ci :* Fortis est mors dilectio, dura sicut infernus aemulatis… - *… je me souviens que, voulant mettre fin à ce discours, je me trouvai comme interdit, faute de faculté de lumière, pour traiter de l'autre état de Madeleine jouissante, de Madeleine dans sa grotte et dans sa vie ressuscitée…*[159]

Et Olier explique que, sur le moment, en effet, il n'avait pour toute *lumière* sur sainte Madeleine que les quelques souvenirs gardés de la manière dont *autrefois* il avait entendu le *défunt Père Général* – Condren, son ancien directeur – en parler :

> *Je me souvenais, en gros, de sainte Madeleine que c'est l'état ressuscité dans lequel elle a vécu dans son désert l'espace de 30 ans, sans avoir jamais su autre chose. Et notre bon Seigneur prenait plaisir à me faire connaître mon ignorance, quoi même que, ce jour-là, la divine Bonté eût pris plaisir de m'occuper amoureusement en sainte Madeleine*[160].
>
> *Et c'est seulement depuis* que *la Bonté divine du Maître intérieur lui a donné tous les sens de la belle parole de l'Evangile du 22 juillet :* Noli me tangere, nondum enim ascendi ad Patrum *: ne me touchez pas car je ne suis point monté à mon Père*[161].

Autrement dit, même si cette intelligence spirituelle de l'Ecriture lui a été donnée le jour même de la fête de sainte Marie-Madeleine – comme il l'avait simplement noté alors dans son Journal, on s'en souvient – elle avait été précédée, en réalité, il le précise maintenant, par un temps d'ignorance et comme d'aveuglement personnel. Avec le recul, Olier y reconnaît la manière providentielle dont le Maître intérieur l'invite ainsi à mieux expérimenter la pure gratuité des illuminations qu'il lui donne. Se souvenant de *l'état aveuglé où tout le monde l'avait connu* durant son épreuve de 1635-1641, il voit dans ce qu'il vient d'expérimenter pour la fête de sainte Madeleine la même conduite de *la main toute puissante de son Dieu*, et il rend grâce de ce qu'elle le maintienne ainsi toujours conscient de sa propre pauvreté :

> *… la Bonté divine ne se contenta pas seulement de l'avoir fait connaître à tout le monde, et en particulier à moi, le temps passé. Mais, à toute heure, il me la fait toucher du doigt, surtout quand il lui plaît <de> me découvrir quelque secret. Car il me tient un temps dans le désir de le connaître et me fait confesser que je n'y puis rien de moi-même – Si bien qu'après que sa Bonté m'a fait la grâce de me le faire voir, je suis forcée de dire : C'est vous, mon tout, c'est vous le Père des Lumières qui me comblez de votre amour : soyez glorifié de vos dons, servez-vous en à votre gloire !*[162]

Cette conviction, que son intelligence de l'Ecriture est ainsi totalement dépendante du don gratuit de l'illumination divine, Olier a beau en être conscient, il lui arrive pourtant de ne pas y être, en pratique, tout à fait fidèle, dans la manière même dont il s'essaie à la transcrire dans son Journal : il va bientôt être alerté là-dessus. Le jour même de la sainte Madeleine, on l'a noté, il

---

[159] Ms. 3, 168 et 170 : Olier cite Ct 8, 6.

[160] Ms. 3, 172 : Olier se réfère là comme précédemment à la légende, alors communément admise comme vérité historique, selon laquelle Marie-Madeleine serait venue terminer sa vie dans une *grotte, au désert de saint Maximin*, en Provence.

[161] Ms. 3, 172 suite : Olier cite Jn 20, 17.

[162] Ms. 3, 168. C'est ce rappel du passé qui amène Olier à raconter l'épisode du 22 juillet : *C'est ainsi* – poursuit-il – *que, la veille de sainte Madeleine… nos messieurs m'obligeant à leur parler…* (Ms. 3, 169 ss).

avait entrepris de consigner l'*explication* de la fameuse parole évangélique *Noli me tangere*, telle que le Maître intérieur commençait alors à la lui faire découvrir. Mais, au lieu de s'en tenir ensuite, *jour par jour*, aux lumières divines qui lui étaient dispensées, il s'était insensiblement laissé aller à suivre sa propre inspiration. Interrompant à plusieurs reprises son commentaire pour telle ou telle digression, au risque d'en perdre le fil, cherchant ensuite à *ajuster les choses*, il en était venu *à mêler les lumières d'un jour avec l'autre*.

C'est probablement le 26 juillet qu'il est enfin amené à confesser son *infidélité*. *Devant* le R. P. Bataille, leur commun *directeur* spirituel, sa confidente Rousseau, lui en a, en effet, fait ouvertement le *reproche*,

A savoir – note-t-il alors dans son Journal – *que je n'écrivais pas fidèlement jour par jour, mais que je mêlais les lumières d'un jour avec l'autre, ce qui me faisait beaucoup perdre ; et même que je voulais faire suivre et ajuster les choses, qui ne doivent point l'être par notre esprit mais par celui de Dieu. Ce qui est véritable*[163].

Olier en convient d'autant plus facilement qu'à la remontrance de *cette sainte âme* s'est joint l'avertissement du R. P. Bataille :

> *Et en effet, - poursuit-il – mon directeur m'a ajouté que les paroles de l'Ecriture faisaient leur effet dans les âmes par l'opération du saint Esprit qui les avait écrites et destinées de s'en servir pour les sujets qu'il lui plairait, auxquels il donnera telle ouverture qui lui plaira par sa lumière ; si bien que ce n'est pas la suite ni les raisonnements qui font les effets prétendus par l'Ecriture, mais bien le Saint-Esprit, qui se sert des moindres mots pour le bien de l'Eglise*[164].

La leçon ne sera pas oubliée et marquera désormais durablement la pratique olérienne de la *lectio divina* comme la suite des *Mémoires* en témoigne.

1.4. La fidélité à la lectio *quotidienne : une laborieuse persévérance*

Dans la mesure où, après cette expérience, Olier a su davantage *se laisser à l'Esprit*, non seulement lorsqu'il lisait personnellement la Bible mais aussi quand il consignait, à l'occasion, dans son Journal, les *lumières* qu'il en avait reçues, celui-ci atteste l'épanouissement de la lecture christologique qu'il avait découverte à Pâques 1642. Ainsi, au lendemain d'une visite à Marie Rousseau, à la fin de juillet 1642, il a compris intérieurement.

> *que le Cantique des cantiques était un pourparler de Jésus-Christ Epoux avec son Epouse. Et que cet entretien de Notre Seigneur se pouvait adapter, ou à l'Eglise entière qui est Epouse, ou à l'âme fidèle en particulier qui est encore épouse, ou, par excellence, à la très Sainte Vierge, comme étant l'âme la plus fidèle et la plus excellente de l'Eglise, laquelle comprend en soi toutes les perfections de l'Eglise et représente, elle seule, parfaitement toute l'Eglise*[165].

De même encore, en septembre de cette année, *une sainte âme qui accompagne toujours la bienheureuse Marie Rousseau* lui ayant fait confidence d'une *vision* reçue *en l'oraison*, dont elle ne comprenait pas le sens – elle *voyait Notre Seigneur élevé sur une montagne d'or, qui était avec un port majestueux et aussi avec un geste de prédicateur* -, Olier consigne dans son Journal

---

[163] Ms. 3, 181 : cette confession d'Olier intervient après une longue digression sur l'eucharistie dans son commentaire de Jn 20, 17.

[164] Ms. 3, 181 suite.

[165] Ms. 3, 187.

l'intelligence que Dieu lui en a personnellement donnée le *lendemain matin* à partir de la signification christologique *d'un psaume de David*

> *qui est* – note-t-il – *de la Résurrection, que je n'avais pas bien entendu jusqu'alors. C'est le 2 :* Quare fremuerunt… *où Notre Seigneur dans l'abord de moque des conseils et des méditations et vaines consultations qu'ont tenues les grands de ce monde qui se sont assemblés pour l'anéantir et le perdre.*
>
> *Et après il dit :* Ego autem constitutus sum rex*, qui étaient les paroles que notre Seigneur me dit un jour de la Résurrection, l'année passée…*[166]

C'est surtout au cours de l'année 1643 que les *Mémoires* témoignent de la dimension christocentrique de la *lectio divina* olérienne. A la fin de février et au début de mars, en particulier, quelque 70 pages y sont consacrées, pratiquement à la suite, à commenter *l'intelligence* du mystère du Christ que l'auteur reçoit d'une quinzaine de Psaumes, ainsi d'ailleurs que de plusieurs autres passages de l'Ancien Testament, avec lesquels il est amené à faire des rapprochements[167]. Aussi n'est-on pas surpris de voir Olier faire état, finalement, vers le 8 mars, du don d'intelligence qui lui est fait du sens figuratif de tout l'Ancien Testament.

> *Je ne puis pourtant pas oublier la bonté ineffable de mon Jésus – nonobstant ma malice et ma misère – qui me donna avant-hier la lumière et le don d'intelligence de l'Ancien Testament pour y voir Jésus-Christ… Il me semble que je voyais Jésus-Christ répandu partout, et que tout n'était rien que l'expression et le tableau de Notre Seigneur. Comme je le vis le lendemain, que j'entendais très aisément la lecture que je faisais de l'Ecriture et recevais les ouvertures des figures de Jésus-Christ Notre Seigneur…*[168]

Et, de fait, à plusieurs reprises dans la suite de son Journal, Olier donnera d'autres exemples de cette *ouverture* qui lui est maintenant donnée pour comprendre la portée figurative des écrits vétérotestamentaires, découverte, cette fois, dans les livres prophétiques. A l'occasion de la fête de saint Matthieu, le 21 septembre, en lisant *Ezéchiel au 1er chapitre*, - la description des quatre animaux qui ressemblent à des hommes : *Et hic aspectus eorum similitudo hominis in eis* – il note sa compréhension toute nouvelle de ces *paroles de l'Ecriture* :

J'ai entendu que cette représentation de l'homme dans les quatre animaux était <celle de> Jésus-Christ vivant dedans les quatre évangélistes, qui signifient toute l'Eglise…[169]

Le 30 septembre, pour la fête de saint Jérôme, Olier *à l'oraison* se sent poussé à lire le livre de Jérémie, modèle de *prédicateur du Seigneur*, auprès de qui il aura profit à *étudier* son propre *métier* de ministre de la parole :

> *J'appris* – note-t-il – *que les prophètes, et, entre autres, Jérémie, étaient figures de Notre Seigneur comme prédicateur et missionnaire de son Père…*[170]

Le 19 septembre 1644, c'est à la lecture de *saint Daniel prophète* qu'il sera *poussé* intérieurement par Dieu, qui lui donne en même temps *l'ouverture à beaucoup de ses paroles* et lui montre *son esprit intérieur et la conduite de sa vie* : Olier décrit longuement dans son Journal

---

[166] Ms. 4, 17 : Olier cite Ps 2, 1 et 6. Le *jour de la Résurrection* dont il parle pourrait bien être, non pas celui de l'*année passée* (1641) mais plutôt celui de Pâques 1642 ?

[167] Cf. Ms. 4, 312.387 passim où sont ainsi commentés, tout ou partie, les Ps I, 6, 19, 20, 21, 26, 28, 29, 30, 34, 37, 49, 53, 54, 57, 68, 69, 70, 92, 111 et 142, mais également Dt 32, Is 38, Sg 5, 21. Voir BSS 18 (1992), pp. 18-26 où a été présenté *Le psaume 19 lu par Jean-Jacques Olier* (Ms. 4, 317ss).

[168] Ms. 5, 18-19.

[169] Ms. 5, 329-330 : Olier cite Ez 1, 5 et poursuit son commentaire de tout le chapitre pendant 4 ou 5 pages.

[170] Ms. 5, 334 : Olier explique cette perspective en citant et commentant tour à tour Jn 17, 20 ss. ; 1, 11 ss. ; 19, 4.5.

comment *ce saint* se manifeste à lui *comme figure de Jésus-Christ* dont il *représente la vie ressuscitée… en son extérieur* dans l'épisode de la *fosse aux lions*…[171]

Cette richesse christologique de la *lectio divina* olérienne, dont témoignent ainsi abondamment les *Mémoires* depuis 1642, ne doit pourtant pas masquer les difficultés concrètes auxquelles l'auteur est affronté pour la pratiquer très régulièrement. Olier n'hésite pas, à l'occasion, à en faire clairement l'aveu. Une première fois après la mi-février 1643. De plus en plus absorbé, sans doute, par les multiples tâches pastorales qui le requièrent pour l'animation de la paroisse en même temps que du séminaire Saint-Sulpice, le curé fondateur confesse avec regret qu'il n'a plus *le plaisir* de consacrer quotidiennement un moment à *lire la Bible*, selon l'exemple… et peut-être bien l'invitation de sa confidente, Marie Rousseau.

> *Comme je me plaignais à mon Dieu* – note-t-il – *que je ne savais rien et que je n'avais point le temps de lire la Bible – au moins, disais-je, si j'avais le bien et l'honneur d'en lire un chapitre tous les jours, comme ma bienheureuse mère ! -, alors la bonté de mon Dieu me dit : « Tu sauras l'Ecriture par infusion ». Et après, dans l'oraison, j'ai eu l'intelligence de Samson comme la figure de Notre Seigneur…*[172]

Que penser d'une telle conclusion ? Olier ne se rassurait-il pas lui-même à bon compte, comme s'il était maintenant dispensé de lire la Bible pour en recevoir le sens spirituel ? Ou bien bénéficierait-il là, de fait, d'une intelligence de l'Ecriture quasiment infuse dans sa prière[173] ? Le contexte immédiat des *Mémoires* oriente, semble-t-il, sur une autre voie.

Chercher en Samson une *figure* du Christ, l'idée, en fait, était déjà venue à Olier, quelques jours auparavant, comme l'attestent ses notes du 18 février. Alors que, ce jour-là, il s'était trouvé tout occupé *en l'oraison* à méditer sur la confiante soumission filiale que la Vierge Marie l'invitait à pratiquer à son égard, sa *sainte Maîtresse*, en lui montrant *son grand pouvoir en paradis*, où *son Fils lui avait tout soumis par amour* au point de faire tout ce qu'elle veut lui avait – ajoutait-il

> *donné figure de cela dans l'Ecriture, premièrement en Samson, qui est figure de Notre Seigneur en sa force, qui porte tout le monde par sa vertu ; il est pourtant par amour soumis et dépendant de Dalila, d'une femme dont il est amoureux : il fait tout ce qu'elle veut…*[174]

Ainsi est-il moins surprenant de le voir parler maintenant de *l'intelligence de Samson* comme *figure de Notre Seigneur*, qu'il vient de recevoir *dans l'oraison*. Lui-même, d'ailleurs, précise aussitôt sa confidence :

> *J'ai donc ouï : « Tu trouveras au livre des Juges l'histoire de Samson ». Aussitôt j'ai trouvé le chapitre, que j'ai lu avec intelligence, car ce chapitre est toute la figure de l'Incarnation de Notre Seigneur, où il est parlé du salut que fit l'Ange à la très Sainte Vierge…*[175]

Lui qui venait de soupirer après *le bien et l'honneur* de lire *au moins* chaque jour *un chapitre* de la Bible, dans sa prière le Maître intérieur l'a engagé… à entreprendre justement la lecture de *l'histoire de Samson* telle qu'elle est racontée *au livre des Juges* ! Et c'est, de fait, en lisant *aussitôt*

---

[171] Cf. Ms. 7, 115 ss. passim : Olier rapproche le livre de Daniel de celui de l'Apocalypse et voit dans *le quatrième entre les saints prophètes comme un autre saint Jean*.

[172] Ms. 4, 298.

[173] Cette seconde hypothèse avait été avancée dans l'étude de *La pédagogie spirituelle de M. Olier d'après ses Mémoires*, BSS 2 (1976), p. 37 (« la grâce lui aurait même été donnée d'entendre l'Ecriture par 'infusion mystique' ») : on ne la retiendra pas ici, au terme d'une analyse plus approfondie du texte des *Mémoires*.

[174] Ms. 4, 293 : cf. 292.293.

[175] Ms. 4, 298 : suite du texte cité à la note 41.

le chapitre 13 – où l'Ange du Seigneur annonce à la femme de Manoah la naissance prochaine d'un fils – qu'Olier découvre dans ce récit une préfiguration de celui de l'Annonciation à Marie.

Autrement dit, si cette intelligence spirituelle et christologique de l'Ecriture lui est alors comme *infusée*, c'est bel et bien dans la mesure où Olier fait l'effort de reprendre plus fidèlement sa pratique personnelle, un moment défaillant, de la *lectio divina*. Cette reprise, lui-même la confirme quelques jours après, le *dimanche 21 février*, en consignant dans son Journal quelques points de *l'intelligence particulière de la figure de Samson et Dalila* dont il est redevable à la lecture des *premiers chapitres de la vie* du héros biblique qu'il vient de *parcourir* : revenant sur le chapitre 13, Olier en amorce le commentaire en expliquant comment *l'ordre de la génération de Samson est admirable pour représenter celle de Notre Seigneur*[176]. Et c'est peu de temps après, vers la fin de février que les *Mémoires* se transforment, jusqu'au 7 ou 8 mars, en une suite quasi ininterrompue de paraphrases christologiques du Psautier.

Cette fidélité renouvelée, et sans doute onéreuse, d'Olier à la *lectio divina* quotidienne a-t-elle connu un nouveau fléchissement par la suite ? ou bien est-ce, au contraire, sa persévérance mieux assurée désormais qui l'a conduit à progresser encore dans sa manière de fréquenter la Bible ? Toujours est-il qu'au cours de l'été 1644 un nouvel appel du Maître intérieur lui est adressé dans sa prière, comme il le note alors dans son Journal :

> *A la gloire de Dieu, ce 10 août à l'oraison, Dieu résidant intimement au fond de mon âme, m'a dit ces mots : « Je veux que, par jour, tu lises une heure mes Saintes Ecritures, demi-heure l'Ancien et demi-heure le Nouveau Testament. Et pour cela je te donnerai l'ouverture pour l'entendre. Ces mots m'ont longtemps nourri, avec efficace et vertu*[177].

En s'obligeant ainsi à associer quotidiennement les deux Testaments dans sa lecture biblique, sans doute Olier y voyait-il le moyen de mieux approfondir son intelligence christologique de toutes les *Saintes Ecritures* : n'est-ce pas à la lumière du Nouveau, où il est définitivement accompli en la personne de *Notre Seigneur*, que se révèle le véritable sens figuratif de l'Ancien ?

Un autre point est aussi à relever. Sans doute la perspective demeure-t-elle, plus que jamais, celle d'une authentique lecture proprement spirituelle de la Bible, où c'est Dieu lui-même, *résidant* au plus intime de l'*âme* du lecteur, qui *ouvre* celui-ci à l'intelligence croyante de sa Parole. Mais cette sorte de connaissance savoureuse *par infusion* ne fait pas fi, bien au contraire, des médiations ecclésiales. Et la suite du Journal d'Olier, en date du 10 août 1644, est révélatrice :

> *Je me suis ainsi trouvé* – ajoute-t-il aussitôt – *intérieurement occupé du grand saint Basile. Dieu me faisait connaître qu'il lui avait donné son divin Esprit pour l'intelligence de ses Saintes Ecritures, et que c'était celui qui les avait le plus solidement expliquées, sans mélange de propre esprit…*[178]

Pourquoi cette *occupation* qui va le conduire – il le dira un peu plus loin – à s'appliquer assidûment à la lecture du docteur cappadocien, dont il caressait, depuis « longtemps » déjà – avoue-t-il – le projet ?

Dans la mesure où, à cette époque, Olier se préoccupait de mettre au point une sorte de directoire spirituel pour le séminaire récemment établi à Saint-Sulpice, sans doute songeait-il d'abord au parti qu'il pourrait tirer à cet effet des célèbres *règles* basiliennes pour le clergé monastique oriental :

---

[176] Ms. 4, 303.
[177] Ms. 7, 51.
[178] Ms. 7, 51 suite.

> *Il me semblait aussi* – ajoute-t-il en effet – *que c'était comme le Père de l'Eglise à qui Dieu en avait commis le soin : car ça <a> été le premier qui a appliqué les clercs au service de son Eglise et qui leur a donné des règles pour vivre conformément à leur vocation*[179].

Mais probablement aussi comprend-il mieux maintenant le service que peuvent lui rendre, pour sa propre intelligence spirituelle de l'Ecriture, les commentaires bibliques autorisés de ce grand témoin de la tradition patristique. Se souvenant qu'il s'est parfois laissé aller à mêler aux lumières divines des idées de son *propre esprit*, Olier trouve chez saint Basile un précieux critère de discernement pour lui *confirmer* que ses interprétations de la Bible correspondent bien à l'enseignement du Maître intérieur, auquel il est reconnaissant de *s'accommoder* ainsi à sa propre *faiblesse* :

> *Et Dieu se sert de ses œuvres* – conclut-il – *à la lecture desquelles il m'applique maintenant, pour me confirmer toutes les vérités qu'il a plu à sa bonté de m'enseigner par lui-même : et, cela, pour s'accommoder à la faiblesse du monde qui ne veut rien recevoir s'il n'y trouve ses assurances…*[180]

1.5. Le culte de la Parole de Dieu au séminaire : de précieuses orientations pédagogiques

Cette expérience n'allait pas tarder à porter ses fruits en conduisant le fondateur du séminaire à jeter les bases d'une véritable initiation pédagogique à la *lectio divina* pour les membres de la communauté de formation. Et, cela, en lui faisant d'abord mieux réaliser personnellement, dans la foi, le caractère quasi sacramentel de la Parole biblique comme nourriture spirituelle quasiment inséparable de l'Eucharistie. Tout se passe pendant les quelques jours de *solitude* qu'Olier se sent intérieurement appelé à prendre *à la campagne*, à la fin d'août 1644[49bis] ! Le 29, au *saint du jour de la décollation <de> saint Jean le Baptiste*, appliquant la résolution prise quelques semaines auparavant, le retraitant, avant de *commencer l'oraison*, lit *un chapitre du Nouveau Testament* – qui se trouve être *le 8e <de> saint Luc, où il est parlé de la Parole de Dieu comme <d'>une semence qui nourrit* ». Or raconte-t-il,

> *après avoir reçu plusieurs témoignages d'amour de mon Dieu, qui m'assurait de vouloir faire son œuvre en moi, qui me voulait consommer en lui pour faire tout en moi… il a plus à sa bonté <de> me remplir le cœur d'une opération forte et puissante, et qui donnait même de la peine à la porter tant elle était forte et véhémente, et cette opération passait en moi de la Sainte Ecriture qui était auprès <de> moi…*[181]

Toujours prompt à imaginer les réalités spirituelles qu'il expérimente, Olier se représente la grâce ainsi éprouvée intérieurement comme une sorte d'émanation issue du livre même de la Bible qu'il a gardé à portée de main :

> *Je sentais cette opération divine qui sortait de la sainte Bible, comme elle pourrait sortir en d'autres du très Saint Sacrement. Et cela me donnait un amour pour les Saintes Ecritures que je ne puis pas exprimer, voyant en même temps, par une lumière*

---

[179] Ms. 7, 51 suite. Ce point a déjà été évoqué dans l'étude *Jean-Jacques Olier lecteur de Denys l'Aréopagite* BSS 14 (1988) pp. 49-50 : il est repris ici de manière plus nuancée.

[180] Ms. 7, 51-52 suite.

[49bis] Les principaux extraits du passage des *Mémoires* analysé ici (Ms. 7, 53-62) ont été publiés sans commentaire sous le titre *Bible et Eucharistie* BSS (1976), pp. 22-25.

[181] Ms. 7, 53. Cf. 7, 54 pour l'allusion au séjour en *solitude* pris à la campagne. Olier a lu la parabole de la semence en Lc 8, 4.15.

> *de foi secrète, que Dieu résidait sous sa sainte Parole pour mieux (?) nourrir son Eglise, comme il résidait sous les espèces et accidents du très Saint Sacrement*[182].

L'essentiel cependant, lui-même n'est pas dupe, c'est cette conviction de *foi* dont il a reçu la *lumière* : un peu comme dans le sacrement eucharistique, il y a dans la Parole Biblique une réelle présence spirituelle de Dieu destinée à *nourrir son Eglise*, présence où chacune des trois personnes divines s'exprime *d'une différente manière* :

> *Le Père parle dans les Prophètes, le Fils parle lui-même dans sa chair en l'Evangile, le Saint Esprit parle par les apôtres, dedans leurs Actes et leurs Epîtres*[51bis].

Conscient de la part de *sensibilité* qu'a comportée cette faveur reçue du Maître intérieur dans son oraison du matin, Olier se rend compte que celui-ci le traite *en enfant* :

> *Et <je> voyais –note-t-il – que Dieu me faisait ressentir cette expérience pour me faire comprendre avec plus de conviction la vérité de sa résidence dedans les Ecritures pour vivifier et nourrir son Eglise*[183].

Mais il fait, en même temps, l'expérience du dépouillement et de la véritable *nudité intérieure* auxquels le *Seigneur* l'appelait, les jours précédents, en le poussant à venir faire retraite *à la campagne* :

> *Il m'a semblé qu'il m'avait tiré en cette solitude comme il me l'avait promis ces jours passés, me disant :* Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus, *me faisant entendre ces paroles, non seulement de la solitude extérieure où je suis à la campagne, mais de la solitude intérieure, en me dépouillant et vidant l'esprit de toute occupation des créatures, et le cœur aussi de tout désir et toute affection, vers elle, comme sa bonté me fait la grâce de me le faire expérimenter par une nudité intérieure que je ne puis exprimer*[184].

Cependant revenant à la découverte du matin – *Dieu réside en ce saint corps des Ecritures nourrissantes* pour son Eglise[185] - Olier ne peut s'empêcher de songer à un détail concret dont la conduite providentielle a dû se servir, à son insu, quelque temps auparavant, pour le mettre sur la voie. Ne venait-il pas, en effet, récemment de recevoir en cadeau d'une personne amie de son entourage une Bible *couverte de lin blanc* ? Cette couleur, *symbole de pureté*, n'était pas un hasard : c'est, il le croit, *par rapport et respect au très Saint Sacrement* que le blanc avait ainsi été choisi pour *couvrir* le livre de la parole de Dieu qu'on lui avait offert[186]. Simple imagination de la part d'Olier, volontiers friand de symbolisme mystique ? On peut le penser, mais qui semble n'avoir pourtant pas été pour rien dans le rapprochement qu'elle l'a aidé à faire entre la présence divine dans les Ecritures et dans l'Eucharistie…

---

[182] Ms. 7, 54. Cf. 7, 53 : Et *<je> voyais que les trois personnes paraissaient dans la Sainte Ecriture d'une différente manière…*

[51bis] Ms. 7, 54. Cf. 7, 53 : Et *<je> voyais que les trois personnes paraissaient dans la Sainte Ecriture d'une différente manière…*

[183] Ms. 7, 54 suite.

[184] Ms. 7, 55 : Olier cite Os 2, 14, où le Seigneur entend conduire son Epouse infidèle – le peuple d'Israël – au désert pour « lui parler au cœur ».

[185] Cf. Ms. 7, 54.

[186] Cf. Ms. 7, 55 suite, passim. Sans la nommer expressément, Olier désigne la *personne* qui lui a fait ce cadeau *avec tant d'affection et <de> cordialité* comme celle qui lui, *tient lieu de saint J.* : il s'agit de Monsieur du Ferrier, l'un de ses proches collaborateurs au séminaire, dont il avait noté, au début des *Mémoires*, en juin 1642, qu'il lui était donné pour être *celui qui représente saint Joseph sur la terre* (Cf. Ms. 2, 259 : sur ces interprétations symboliques chères à l'imagination spirituelle d'Olier, voir *L'expérience eucharistique de M. Olier, le témoignage des Mémoires*, BSS 10 (1984), p. 73).

Finalement, au terme de sa méditation du 29 août, un tel rapprochement conduit Olier à songer déjà à ce qu'il implique pour la formation biblique à donner aux membres de la communauté de Saint-Sulpice. Et, cela, dans le contexte des pratiques protestantes qui, en mettant l'*Ecriture Sainte entre les mains de tout le monde*, aboutissent, selon lui, à en banaliser la valeur aussi bien que celle de l'Eucharistie.

> *Cette même bonté <de Dieu> - écrit-il – m'a fait voir, sur le sujet du respect des Ecritures Saintes – qui nous sont les plus belles reliques de l'Esprit de Jésus-Christ avec le très Saint Sacrement— que les hérétiques avaient inventé, par suggestion maligne du démon, cette maudite permission de donner l'Ecriture Sainte entre les mains de tout le monde, afin de la faire mépriser et <de> la mettre ainsi en décri et dérision, de même qu'ils ont tâché d'en faire du très Saint Sacrement, en persuadant que Notre Seigneur n'était pas réellement dessous les espèces du pain dans la Sainte Eucharistie*[187].

Ce diagnostic pastoral, qu'Olier partage avec tous les artisans de la Contre-Réforme, va orienter l'action qu'il se sent appelé à mener : le Maître intérieur lui a fait comprendre

> *qu'il fallait travailler à relever ce mépris par une révérence et un respect particulier, <en> donnant l'estime que l'on doit de la valeur et sainteté des Saintes Ecritures et <en> donnant aussi les dispositions et sentiments avec lesquels il me faut traiter et approcher :*
>
> *1 – comme d'adoration de Dieu caché dedans ses Ecritures ;*
>
> *2 – de l'humilité intérieure par laquelle on confesse qu'on est indigne de les entendre, étant remplies d'une lumière surnaturelle et qui dépasse la capacité de la raison ;*
>
> *3 – de confiance en Dieu qui nous remplit de sa sagesse divine, répandue en ses Ecritures ; et autres semblables dispositions et sentiments respectueux pour une chose si sainte et si divine*[188].

C'est *le lendemain*, 30 août, qu'Olier développe dans son Journal la réflexion ainsi amorcée, en consignant les suggestions qu'il reçoit intérieurement, toujours *à l'oraison*, en vue de la formation à mettre en œuvre dans la *Maison* de Saint-Sulpice. La perspective d'ensemble demeure évidemment marquée par le souci de toujours associer très étroitement le culte de la Parole de Dieu et celui de l'Eucharistie. Au fil de ces pages importantes des *Mémoires* alternent… et parfois se mêlent un peu, d'une part, l'évocation très concrète de quelques-unes des pratiques pédagogiques qu'il envisage de développer au séminaire, et, d'autre part, les éléments d'une intéressante réflexion de théologie spirituelle où s'enracinera cette pédagogie. Tout commence par le propos, significatif, de disposer bien en évidence dans *l'oratoire* de la *Maison* le livre de la Bible, dans un *lieu orné*, où chacun sera invité à lui rendre *hommage*, *en entrant et en sortant*, comme on le fait devant le Saint Sacrement, une pratique souvent en usage *autrefois dans l'Eglise*, comme Olier se souvient d'en avoir lu l'attestation, par exemple, chez *Saint Paulin* :

> *A la gloire de Dieu, le lendemain à l'oraison, 30 août –* note-t-il *– Notre Seigneur continue de me montrer le grand respect qu'il voulait qu'on rendît en notre Maison à l'Ecriture Sainte, intérieurement et extérieurement, la tenant toujours en un lieu orné de l'oratoire, à laquelle on rendrait quelque hommage en entrant et en sortant, comme étant un ciboire qui porte Dieu en soi, caché dessous les Ecritures pour éclairer l'Eglise. Et, en effet, autrefois dans l'Eglise, selon saint Paulin, on avait dedans les saints tabernacles des autels deux petites armoires à côté l'une de l'autre, dans l'une*

[187] Ms. 7, 56. On est évidemment là dans le contexte de la polémique antiprotestante de l'époque.

[188] Ms. 7, 56 suite.

> *desquelles était le très Saint-Sacrement et dans l'autre les Ecritures Saintes. Une contenait le Verbe divin renfermé sous les espèces, dans le silence majestueux de sa divinité, et l'autre contient le Verbe divin s'expliquant au-dehors et faisant entendre ce qu'il dit en lui-même : l'Ecriture est une copie et comme un supplément ou <une> explication du très Saint-Sacrement*[189].

On ne saurait mieux exprimer la perspective théologique et spirituelle centrale dans laquelle s'enracine cette pratique ecclésiale traditionnelle de toujours associer dans un même culte les deux tables, celle de la Parole et celle de l'Eucharistie. Une perspective que la suite de sa méditation conduit Olier à développer et approfondir longuement. Ce qui le retient d'abord, c'est qu'entre le mystère éternel du Verbe, en qui Dieu se dit totalement lui-même, et ce que les Ecritures nous en suggèrent de manière tellement partielle, il ne saurait évidemment y avoir commune mesure. En attendant *qu'un jour la lumière de gloire nous soutienne*, ce que nous percevons ici-bas par la foi du *Verbe divin, cette explication de tout l'être divin*, n'est tout au plus *qu'une petite bluette* !

> *Le Verbe divin est immense, c'est-à-dire ce que Dieu dit en lui est incompréhensible – poursuit Olier – Dieu dit toujours tout ce qu'il est et ce qu'il sait. Et cela est immense, infini inconcevable et incompréhensible. Dieu dit dedans ses Ecritures une partie <seulement> de ce qu'il dit en lui-même. Et si, pourtant, tout ce que nous voyons et lisons n'est rien qu'une petite bluette et une petite syllabe de tout ce que cette poitrine immense prononce en elle-même, ce que nous voyons là, ce sont de petits mots qui n'expriment pas au-dehors les moindres petites conceptions et pensées de Dieu dedans lui-même. Ce Verbe divin, cette explication de tout l'être divin, de tout ce qu'il est en lui et en ses créatures, de tout ce qu'il fait en lui-même et en sa sagesse infinie, qui est-ce qui peut l'entendre et le concevoir ? qui est l'âme qui peut porter cette intelligence sans y être accablée et, sans qu'un jour la lumière de gloire nous soutienne, le moyen de pouvoir voir sans périr cette Majesté auguste et immense de ce Verbe divin*[190] *?*

Mais ce qui, en même temps, fait l'admiration d'Olier, c'est que ce n'en est pas moins *ce Verbe expliqué en quelque chose de lui-même* déjà que Dieu nous offre dans la Sainte Ecriture, en s'adaptant merveilleusement *à notre mode* humain de comprendre. Et voilà ce qui fait pour nous le prix inestimable de la fréquentation assidue de la révélation biblique, *ce lieu* privilégié *où l'on doit prendre sa nourriture et sa réfection intérieure* :

> *Or pourtant il est vrai que ce Verbe expliqué en quelque chose de lui-même, c'est l'Ecriture Sainte : c'est Dieu s'exprimant et s'énonçant au-dehors de lui-même, qui se fait entendre aux hommes comme il peut être, s'expliquant à notre mode et notre façon de s'énoncer. O la belle figure du Verbe éternel et divin, et la divine expression de la Parole cachée éternellement dedans Dieu ! En attendant que nous voyions et que nous concevions <et> entendions cette Parole immense et infinie de Dieu, cette explication du secret éternel de Dieu et de tout son savoir, que nous tenions notre esprit attentif, en révérence, aux paroles révélées et à la portion de la science de Dieu qu'il manifeste en ses Ecritures ! Il faut avoir devant soi l'Ecriture comme l'oracle où Dieu nous parle, comme l'arche et le tabernacle où Dieu veut être adoré et consulté pour entendre son secret et sa vérité. C'est le lieu où l'on doit prendre sa nourriture et sa réfection intérieure, ce doit être le lieu où nous devons puiser notre lumière et notre*

---

[189] Ms. 7, 57 : à quel texte de saint Paulin de Nole, auquel il se réfère de mémoire, Olier fait-il allusion ? Il n'a pas été possible ici de le vérifier.

[190] Ms. 7, 57-58.

> *amour et notre force. Bref, c'est le lieu où Dieu se cache pour se donner à nous et nous communier à ses grâces*[191].

S'esquissent alors, dans la réflexion d'Olier, quelques précisons intéressantes sur la manière diversifiée dont Dieu parle ainsi aux âmes chrétiennes dans la *lectio divina*, à laquelle toutes sont appelées. Sans doute le fait-il, en un sens, *toujours également*, mais c'est en s'adaptant pourtant à *l'expérience* spirituelle très personnelle que lui-même donne à chacune de vivre. Rappelant d'abord ce qu'il avait simplement évoqué dans ses notes de la veille – à savoir que, selon les livres de la Bible, *Dieu parle dans le Père, dans le Fils et le Saint Esprit et toujours il s'exprime distinctement*-, Olier fait cette remarque :

> *en sorte même que les âmes qui ont expérience en l'oraison distinguent bien la parole du Père ou du Fils ou du Saint Esprit*[192],

pour suggérer sans doute que chacune choisira, selon son attrait, de se mettre plutôt, dans la prière, à l'écoute de l'une ou l'autre des trois personnes divines. C'est bien, en effet, ce que confirme la suite, où, pour parler des *goûts distincts* que Dieu lui-même donne aux âmes dans la *lectio divina*, Olier en appelle à quelques exemples célèbres empruntés aux Pères de l'Eglise :

> *Il est vrai, Dieu est le même en tous, et qui s'énonce distinctement en tous, et donne aussi aux âmes des goûts distincts pour sa Parole. Comme, à d'aucuns, il leur donnera goût pour un Evangile plutôt que pour un autre, comme, par exemple, à saint Ambroise pour saint Luc… de même, en est-il du goût que saint Augustin avait pour saint Jean, qui est un torrent de la Sagesse divine. De même, à saint Jérôme le goût de saint Mathieu, à saint Jean Chrysostome de saint Paul : ainsi de tous les autres. Ce n'est pas que tous ne soient de la même eau, et que tous ne puissent être éclairés de la distinction et multiplicité des lumières de Dieu par un même Evangile. Mais Dieu se plaît d'avoir divers esprits en qui il s'applique à éclaircir ses Ecritures et dilater les vérités cachées et rétrécies dans la Parole écrite, afin que tout soit honoré et respecté…*[193]

Au terme de ses notes du 30 août, le rédacteur des Mémoires revient au récit de la Transfiguration dont, avant son oraison, il avait fait la lecture au chapitre 9 de saint Luc. La blancheur éclatante sous laquelle *Notre Seigneur* y apparaît aux disciples lui fait évidemment songer à l'Eucharistie en même temps qu'à la gloire du Ressuscité, dans le prolongement de sa réflexion initiale :

> *Et en particulier, il a plu à Notre Seigneur <de> m'expliquer quelque circonstance du mystère que j'avais lu dans le neuvième chapitre de saint Luc, où il est parlé de la sainte Transfiguration de Notre Seigneur, où il paraît dessous du blanc : ce qui exprime l'état où il devait être après sa divine résurrection, soit au ciel dans la gloire, ou en la terre au très saint Sacrement de l'autel, revêtu d'une figure blanche*[194].

Mais sa méditation l'a aussi ramené, tout naturellement, aux perspectives pédagogiques qu'il envisage pour développer au séminaire la pratique quotidienne de la *lectio divina*. Celle-ci doit

---

[191] Ms. 7, 58-59.

[192] Ms. 7, 59 suite.

[193] Ms. 7, 60-61 : l'allusion aux textes bibliques qui sont *tous… de la même eau* rappelle la comparaison prise auparavant par Olier, écrivant que *les Evangélistes et les Prophètes et les Apôtres… tous sont les organes et instruments du même Dieu, de même que la diversité des tuyaux dans les fontaines font voir la différence et la diversité des jeux d'une même eau* (Ms. 7, 60).

[194] Ms. 61 suite : Olier se réfère à Lc 9, 28.36 et à la *blancheur éclatante* notée en 9, 29.

faire partie des *constitutions* qui régleront la vie de la communauté. Dans le mystère de la Transfiguration du Christ :

> *c'est là même que Dieu le Père le donne à son Eglise pour Maître, afin qu'il soit écouté et suivi en ses maximes. Où je voyais* – précise-t-il – *que Notre Seigneur désirait qu'entre autres constitutions nous devions le prendre pour notre Maître, de la part du Père éternel :* Ipsum audite, *par la bouche duquel il nous parle et lui a enseigné de toute éternité ce qu'il nous devait apprendre et enseigner.* Quaecumque audivi a Patre, nota feci vobis *: je vous ai découvert tout ce que j'ai ouï de mon Père en son nom pour vous êtes révélé*[195].

Et Olier consigne même la suggestion pratique qui lui est venue à l'esprit. Une manière très concrète de prolonger dans la journée la méditation du chapitre du Nouveau Testament qui aura été faite chaque matin sera de mémoriser telle ou telle *maxime* de Jésus pour mieux en vivre *au fond de son âme* :

> *Et de plus même, sa bonté me montrait comme il voulait que tous les jours, en la lecture du saint chapitre qui se ferait du Nouveau Testament, on apprît quelque maxime de sa bouche et que l'on s'y conformât. Comme, par exemple, en ce chapitre 9 de saint Luc :* Qui minor est inter vos omnes, hic major est. *Il faut savoir cette belle maxime et vivre au fond de son âme conformément à cela, se regardant toujours comme le plus petit esprit et le plus vil de tous, étant surtout ce que Notre Seigneur désire que cette vie spirituelle, vie cachée, disposition de cœur intérieure, désirant des adorateurs en Esprit et vérité*[196].

Même si ces diverses notations d'Olier dans son Journal de la fin d'août 1644 ne constituent évidemment pas un programme complet d'initiation pédagogique à la *lectio divina* pour le séminaire Saint-Sulpice, elles ont du moins l'intérêt de montrer quelques-unes des orientations majeures de cette pédagogie olérienne et leur enracinement significatif dans l'expérience personnelle du fondateur. Cette expérience de la Parole de Dieu, méditée et vécue, dont lui-même a retracé, dans les pages que l'on vient de parcourir, les principales évolutions entre les années 1663 et 1644-45, elle affleure, à vrai dire, quasiment en permanence tout au long des *Mémoires*. De manière habituelle, en effet, le récit de son cheminement intérieur, qu'Olier y développe à l'intention de son directeur spirituel, semble bien marqué par une sorte d'éclairage mutuel entre la vie et la Parole. On va tenter de le faire apparaître maintenant.

2. UNE STRUCTURE PERMANENTE

L'expérience spirituelle et apostolique de J.-J. Olier, telle qu'il l'a vécue depuis *sa conversion* de 1630 à Notre-Dame de Lorette et telle que lui-même en a fait la relecture, à partir du printemps 1642, dans son Journal destiné à son directeur, le R. P. Bataille, apparaît comme structurée de l'intérieur par la constante familiarité personnelle avec la Parole de Dieu, fruit de sa pratique habituelle de la *lectio divina*. Impossible, bien évidemment, pour explorer les richesses de cette sorte de structuration permanente, de reprendre tout le cheminement dont témoignent les quelques milliers de pages que comptent les *Mémoires* autographes. Plusieurs sondages limités devraient, en revanche, permettre d'en découvrir divers exemples significatifs. On se bornera donc ici à en pratiquer trois où, sur trois points importants, se révèle de manière particulièrement tangible comment la vie et la pensée d'Olier sont ainsi tout imprégnées et comme façonnées par la

[195] Ms. 7, 61-62 : Olier se réfère à Lc 9, 35 et à Jn 15, 15.
[196] Ms. 7, 62 : Olier cite Lc 9, 48 et fait allusion à Jn 4, 23.

Parole biblique : son expérience apostolique, son expérience sacramentelle et son expérience proprement « spirituelle ».

2.1. Parole de Dieu et expérience apostolique

Habituellement disert… voire même intarissable, dans les *Mémoires*, sur les péripéties de sa vie intérieure, quand il s'agit en revanche des multiples tâches apostoliques auxquelles le voue quotidiennement – on le sait par ailleurs – sa débordante activité réformatrice, Olier se montre plutôt avare de confidences. Les rares allusions qu'il y fait, occasionnellement, n'en ont sans doute que davantage de prix. Tel est, en particulier, le cas des quelques notations où, d'abord au début du Carême, puis au cours de l'octave de Pâques 1642, il fait allusion à son expérience de prédicateur. La manière dont il la rapporte et dont il en tire les leçons fournit, semble-t-il, un premier aperçu déjà révélateur, de son sens de la Parole de Dieu.

C'est un peu après la mi mars 1642 qu'Olier, pour la première fois, évoque dans son Journal ce qu'il vient d'expérimenter dans la prédication à plusieurs reprises, *le dimanche gras, le jour des Cendres et le premier dimanche de Carême*[197] : force lui est de confesser que, chaque fois, *Notre Seigneur parlait visiblement et sensiblement par sa bouche*[198]. Et son propos est de fournir là à son directeur spirituel un témoignage particulièrement significatif de la merveilleuse présence mystique du Christ en lui dont il est tout heureux de constater les effets, alors qu'il vient tout juste de sortir de l'aridité intérieure qu'il avait connue douloureusement comme durant sa grande épreuve des années 1639-1641.

Pour tenter d'exprimer, d'abord, cette grâce d'union à *Notre Seigneur*, qu'il expérimente quotidiennement, Olier tout naturellement se réfère au langage et à l'expérience de saint Paul :

> Vivo ego, jam non ego ; vivit vero in me Christus. *Et, en effet* – écrit-il – *je dis cela sans être comme saint Paul, mais par le témoignage de ma conscience : je ne vis plus, s'il me semble, c'est Notre Seigneur qui vit en moi, car je ne sens que désirs de louer, d'aimer et de connaître Dieu. Je ne veux rien que Dieu : je ne puis souffrir que l'occupation de Dieu, et me contenterais de ne faire jamais autre chose qu'être à Dieu, toujours Dieu, toujours Dieu et rien de plus ! Je sens en moi ce Dieu, ce divin Maître, qui me semble être moi-même : je ne le puis distinguer au fond de moi tant il est en moi et moi en lui. Je ne le puis exprimer que par ces paroles :* Qui adhaeret Domino unus Spiritus est…[199]

On saisit là sur le vif comment la Parole de Dieu vient éclairer son expérience intérieure, en lui donnant justement le langage dont elle a besoin, mais aussi – voire surtout – comment, en retour, ce qu'Olier est en train de vivre, avec la *conscience* qu'il lui est donné d'en prendre, lui permet de mieux saisir toute la richesse vivante de cette Parole.

Et c'est alors que, pour attester de la merveilleuse réalité d'une telle grâce mystique, il en appelle au témoignage des fruits qu'elle vient de porter en lui, en particulier dans le ministère de la prédication, où le Maître intérieur était véritablement *dans sa bouche et dans son cœur et son esprit* pour parler au *peuple* chrétien. Evoquant, d'abord, son homélie du *dimanche gras*, il note :

> *Pour le premier dimanche, cela fut assez visible, et ce fut après avoir reçu, à mon réveil, de la part de Dieu, les choses que je devais dire, et cela en un instant, avec*

---

[197] Cf. Ms. 2, 186, 99 (copie d'un autographe perdu) et Ms. 1, 81 : l'essentiel de ce passage des Mémoires a été publié sous le titre *Mystique et ministère*, BSS 2 (1576), pp. 13-16.

[198] Ms. 2, 186, 99.

[199] Ms. 2 186, 98 : Olier cite Ga 2, 20 et 1 Co 6, 17.

> *quelques larmes que je ne pus contenir, exprimant en moi pour le peuple ce que <je> leur devais expliquer. Je me souviens que ce discours fut prononcé avec une telle véhémence et force, depuis le commencement jusqu'à la fin, et avec telle éloquence de paroles et énergie, que je ne pouvais croire que cela vînt de moi, que l'on a vu, par la miséricorde de Dieu, si longtemps bégayant, idiot et stupide… Ce qui me fait encore croire le même, c'est que j'étais recueilli et les peuples tout touchés. Au sortir de laquelle prédication j'étais tout près de faire mon oraison, et la fis*[200].

Plus encore que le contraste, consolant pour lui, entre les humiliants *bégaiements* de naguère – dans les années 1639-1641 – et les facilités de l'*éloquence* ainsi retrouvée, les véritables signes qui autorisent le prédicateur à croire qu'à travers son *discours* c'est bien la Parole même de Dieu dont il s'est fait l'écho, ce sont les fruits que celle-ci a *visiblement* portés, non seulement chez ses auditeurs pour les *toucher* au cœur, mais bien chez lui, tout le premier, pour le porter à l'*oraison*.

Cette fécondité proprement spirituelle de la Parole de Dieu aussi bien en celui qui la proclame qu'en ceux qui l'écoutent, Olier l'a constatée à nouveau, une semaine après, dans son sermon pour le premier dimanche de Carême :

> *Le dimanche d'après, il m'arriva tout le même, et je n'avais rien dans la mémoire en entrant dans la chaire et ne pensais qu'à m'unir à mon Jésus et <à> son divin Esprit, qui le faisait prêcher dessus la terre. J'entretins le peuple encore avec plus de force et d'efficace ; et j'avais à tout moment lumière après lumière pour les entretenir, avec des mouvements que les seuls auditeurs peuvent exprimer. Cet Esprit qui parlait me tenait recueilli ; et, en sortant de la chaire, je me mis en prière dans la même église, et l'onction de la chaire me servait à me recueillir…*[201]

Et ceci le conduit tout naturellement à l'action de grâces. Une action de grâces dont il emprunte d'abord les termes et la motivation à saint Paul, dont il a le sentiment de partager ainsi l'expérience apostolique :

> *Béni soit cet Esprit divin qui ne dédaigne pas d'habiter dans ces vases de boue :* Habemus thesaurum in vasis fictilibus. Gratias super dono inenarrabili : *grâce au Père éternel, et à vous son cher Fils, qui nous avez donné un tel présent, qui fait des choses inénarrables*[202].

Une action de grâces au Saint Esprit où Olier fait également mémoire – il allait les oublier – des *effets* qu'il a produits par son entremise au cours de la *cérémonie* de l'entrée en Carême :

> *Ne fîtes-vous pas encore des effets semblables en moi le jour des Cendres, quand vous me fîtes dire par mon confesseur, lorsque j'étais à l'autel, que je montasse en chaire pour expliquer cérémonie ? Car alors, par une voix puissante et efficace, vous faisiez verser des larmes à ces pauvres gens, qui se jetèrent tout d'un coup à genoux pour demander pardon à Dieu. Je ne savais rien en montant dans la chaire, et pourtant je dis mille fois mieux par votre secours que je n'eusse fait par toute l'étude du monde, laquelle, depuis six ou sept ans, m'a été interdite par impuissance de m'appliquer ni de faire aucun raisonnement de moi mais recevoir simplement ce qui m'est donné, n'ayant point d'autres livres pour l'oraison…*[203]

Cette dernière notation est importante : l'action tangible de l'Esprit dont il vient ainsi de faire récemment l'expérience dans sa prédication, Olier a conscience d'y avoir été préparé de longue

---

[200] Ms. 2 186, 99 : Ms. 1, 81 : le copiste a noté en marge *9 mars 1642* (ms. 2 186, 99).
[201] Ms. 1, 81 suite.
[202] Ms. 1, 81 : Olier cite 2 Co 4, 7 et 9, 15.
[203] Ms. 1, 81-82.

date par le Maître intérieur qui, depuis les premières années de son ministère missionnaire, l'a conduit à chercher son inspiration moins dans une pure recherche intellectuelle que dans la méditation priante de la Parole de Dieu : sans doute retrouve-t-on là un écho des confidences, déjà relevées dans les *Mémoires*, sur son entrée progressive dans la pratique de la *lectio divina*[204]. Même si une telle méthode ne l'a pas toujours conduit à des résultats aussi fructueux que ceux dont il fait maintenant l'expérience – *J'ai bien souvent reçu des affronts par cette voie, ayant été délaissé de mon Maître en des occasions et des rencontres bien considérables,* reconnaît-il, en songeant à nouveau aux *bégaiements* humiliants des années 1639-1641 -, Olier n'en conclut pas moins :

> *et toutefois, je n'ai jamais voulu, ni même pu, tenter une autre voie de servir Dieu en la prédication que par celle de son Esprit, la croyant unique pour le pouvoir servir utilement*[205].

A l'appui de cette conviction, l'auteur des *Mémoires* se réfère à une affirmation de l'un des Pères cappadociens où il en avait trouvé *confirmation* dans sa lecture spirituelle :

> *Un trait que je lus une fois en saint Grégoire de Nazianze me confirma bien : lorsqu'il disait que les prédicateurs ne devaient pas se mêler de monter dans la chaire s'ils n'étaient élevés à la contemplation, et devaient puiser et voir les vérités qu'ils prêchaient à leurs peuples* – spiritualis, *dit-il,* spiritualibus, *dit-il,* spiritualibus comparantes – *et voyant en Dieu trois fois plus clairement qu'ils ne le peuvent exprimer tout ce qu'ils veulent dire…*[206]

Et, après avoir évoqué *ces beaux sermons à la mode et tout pleins de vanité, de pointe d'éloquence et <de> curiosité* qu'il reconnaît s'être laissé aller à composer *en* sa *jeunesse* cléricale, avant sa conversion, - même si ce n'était *rien qu'à force de prières vocales…* mais sans doute trop intéressées ! -, Olier termine sur le sujet en affirmant que, depuis son engagement de converti *dans les missions et ailleurs,* il a enfin *commencé à s'abandonner au Saint-Esprit pour prêcher en sa vertu, si bien,* écrit-il, *que maintenant je ne saurais faire autrement*[207].

Quelques semaines après, le mardi de Pâques, 22 avril 1642, l'occasion est donnée à Olier de revenir sur le véritable sens de la prédication de la Parole de Dieu. Au cours de l'un de ses entretiens avec la communauté du séminaire, où il avait souligné *qu'il ne fallait chercher que la gloire de Dieu et jamais la nôtre, une difficulté* lui avait *été opposée, la veille* par l'un de ses auditeurs :

> *Là-dessus on me dit que, dans certains ordres religieux, il y avait des gens qui tenaient pour maxime qu'il fallait avoir de la réputation pour Dieu, par exemple dans le cas des prédicateurs et autres*[208].

Le matin, après la messe, la résolution lui en a été *donnée* intérieurement et Olier la consigne soigneusement dans son Journal, fort probablement dans les termes mêmes où il a dû s'en expliquer, oralement, avec son auditoire de la veille.

> *A cela* – écrit-il – *il m'a été répondu et montré que c'était faute d'être persuadé entièrement que tout le fruit dépendait de la Parole de Dieu, en croyant que, de soi-*

---

[204] Cf. supra 11 *L'entrée dans* la *lectio divina* et notes 5 à 11.

[205] Ms. 1, 82 suite.

[206] Ms. 1, 82 suite : à quel texte de Grégoire de Nazianze Olier fait-il ainsi allusion ? Il n'a pas été possible de vérifier la référence.

[207] Ms. 1, 82 et 83 passim.

[208] Ms. 1, 273 : l'ensemble de ce passage des *Mémoires*, daté par Olier du *mardi après pâques* on va faire ici l'analyse figure, sous le titre *Prédications à la manière de Jésus*, dans l'anthologie olérienne *Vivre pour Dieu en Jésus-Christ*, Cerf 1995, pp. 30-36.

> *même, on pouvait y contribuer si l'on était ainsi bien aise de l'honneur et de l'estime de sa propre personne, comme si cela contribuait à l'ouvrage*[209] *!*

D'entrée de jeu – comment en être surpris ? – on retrouve là la conviction *entière* que sa propre expérience de la prédication a solidement enracinée chez lui : c'est Dieu lui-même qui, par la puissance de sa Parole, produit *tout le fruit* dans le cœur des auditeurs, un fruit de pure grâce que la vanité du prédicateur imbu *de sa propre personne* risque de compromettre, son seul *effet étant de remplir de soi l'esprit des gens alors qu'il ne devrait être rempli que de Dieu seul :*

> *Il faut en effet, remarquer* – poursuit-il avec finesse – *que, quand les choses se passent de la sorte, le prédicateur, pour l'ordinaire, ne fait pas d'autre effet par son discours que de laisser l'estime de soi-même, et, quand on sort de là, on dit : « Voilà un grand personnage, voilà un excellent homme ! » On sort tout rempli de sa personne. Or tout ce que peut produire la personne de la créature par elle-même, c'est quelque effet malheureux comme celui-là…*[210]

Voilà pourquoi il estime, quant à lui, que, loin de cultiver *la réputation, il faut, au contraire, tâcher de ne se faire aucun nom, de ne rechercher aucune estime*. Ce qui seul importe, c'est de

> *travailler à donner l'amour et l'estime de Dieu et des choses divines, comme de sa Parole, en la reconnaissant comme la source unique du fruit qui se doit opérer, et y mettre même toute sa confiance, en se liant intimement à l'Esprit qui la produit, à savoir le Saint-Esprit*[211].

Et ceci conduit Olier à développer la conception *spirituelle*, au sens fort du terme, du *sacrement* de la Parole de Dieu dans l'Eglise, qui fonde, à ses yeux, une telle manière de la prêcher. L'Esprit Saint, explique-t-il

> *nous est donné afin de se servir de nous pour prononcer extérieurement sa Parole qui serait, autrement, insensible et inutile à l'ensemble de l'Eglise… : voilà ce qui oblige le Saint Esprit à se servir de l'organe ordinaire de la parole pour exprimer aux hommes les secrets de son cœur et, cela, par un moyen sensible mais, de lui-même, inhabile et inutile à tout bien. C'est donc au Saint Esprit qu'il se faut abandonner dans la prédication, afin qu'il se serve de nous pour opérer, par notre ministère et l'organe de notre parole, ce qui lui plaît, se servant ainsi de la couverture d'une parole sensible pour porter dans le cœur des auditeurs sa Parole insensible. En ce sens, cette Parole est comme un mystère et un sacrement qui, sous des voiles sensibles et extérieurs, opère des grâces excellentes et intérieures dans le cœur des fidèles, continuant ainsi en quelque sorte le mystère de l'Incarnation…*[212]

Le ministère de la prédication ecclésiale est à situer, en effet, dans le prolongement même de celui du *Verbe incarné* venu communiquer aux hommes *la Parole éternelle de Dieu*. Pour l'évoquer, Olier s'inspire de la perspective paulinienne de la lettre aux Ephésiens sur le *Mystère caché en Dieu depuis les siècles* (Ep 3, 9) :

> *Or c'est à quoi nous a servi le Saint Esprit : préparer avec le Père la sensibilité de son Fils et de son Verbe quand il s'est incarné, quand il l'a envoyé sur la terre nous prêcher et nous révéler, sous cette couverture sensible et sous le Verbe incarné, sa Parole insensible et cachée de tout temps :* Verbum absconditum a sæculo. *Et c'est ce qui a continué dans l'Eglise quand la parole extérieure et le verbe sensible des*

---

[209] Ms. 1, 273 suite.
[210] Ms. 1, 273 suite.
[211] Ms. 1, 273-274.
[212] Ms. 1, 274 suite.

> *prédicateurs portent dans les cœurs la Parole insensible et secrète de Dieu. C'est la continuation de la mission du Verbe incarné…*[213]

Mais il se réfère aussi, très concrètement, à l'exemple de Jésus, que l'évangile de saint Jean montre si soucieux lui-même de n'être justement que le porte-parole du Père :

> *C'est là ce qui lui faisait dire :* Doctrina mea non est mea *: ma doctrine n'est pas de mon invention ; la doctrine que je prêche, je l'ai entendue toute l'éternité en mon Père. C'est lui qui me l'a annoncée, c'est lui qui me l'a communiquée, c'est en lui que j'ai appris tout ce que je devais dire, et ce sont ses propres pensées et ses secrets que je vous révèle :* Doctrina mea non est mea[214] !

Si tel est l'exemple à suivre par les ministres de l'Eglise, qui doivent s'efforcer de prêcher à la manière de Jésus, c'est parce qu'en réalité, à travers eux, le Christ en personne continue bel et bien à *parler encore aux fidèles* aujourd'hui, Olier l'affirme clairement :

> *C'est, dis-je, ce Verbe divin, cette Parole universelle répandue dans toute l'Eglise, qui parle encore aux fidèles et produit des effets très puissants en leur inspirant l'amour de son Père et en échauffant leurs cœurs :* Ignem veni mettere in terram, et quid volo nisi ut ardeat ? *Ainsi Jésus faisait-il dans le cœur des disciples d'Emmaüs, figures de l'Esprit militante, qui est pèlerine et voyage sur la terre*[215].

Ainsi est-ce à l'*effet* de sa parole que l'on reconnaît le véritable prédicateur chrétien, celui qui *est animé du Saint Esprit*. Sauf dessein particulier de Dieu et comme par miracle, l'orateur qui *se fie en soi tout au plus opérera-t-il l'estime pour son éloquence, pour son esprit ou autre chose semblable*. Il en va tout autrement de celui qui a bien *renoncé à soi, renoncé à l'estime du monde* ainsi qu'à l'illusion de se croire personnellement capable de *quelque chose pour le salut des âmes* :

> *Si au contraire il s'abandonne au Saint Esprit et se confie en sa vertu et à son efficace – comme saint Pierre le remarque de Notre Seigneur :* Plenus Spiritu et virtute, *et saint Paul :* Non in multo sermone fui apud vos sed in virtute et in ostensione Spiritus et virtutis, in virtute Dei, in doctrina Spiritus – *alors on remarque des effets de l'Esprit de Dieu, des effets de sa Parole :* Accepistis Verbum, non sicut verbum hominum sed, sicut vere est, Verbum Dei. *Alors on remarque en soi des effets dignes de la Parole de Jésus-Christ :* Experimentum vultis ejus qui in me loquitur, Christus ?[216]...

Visiblement Olier parle là d'expérience ! Et ces quelques lignes de conclusion sur l'efficacité de la véritable prédication chrétienne, telle que lui-même la pratique, sont révélatrices : tissées de références à l'Ecriture, en particulier à saint Paul, qu'il cite de mémoire ou qu'il paraphrase librement, elles témoignent de l'imprégnation profonde de la pensée comme de la vie d'Olier par la Parole de Dieu…

2.2. Parole de Dieu et expérience sacramentelle

Une autre caractéristique essentielle de l'expérience olérienne, c'est sa dimension proprement sacramentelle, au sens le plus fort du mot. Non seulement, en effet, Olier expérimente que sa *vie intérieure* est comme enracinée en permanence dans le don premier, toujours actuel, de la grâce des sacrements de l'initiation chrétienne, baptême, confirmation et eucharistie : multiples

---

[213] Ms. 1, 276. *Préparer… la sensibilité* est à entendre au sens de : préparer la venue sensible, perceptible aux hommes.

[214] Ms. 1, 275 : Olier cite Jn 7, 16.

[215] Ms. 1, 277 : Olier cite Lc 12, 49 et fait allusion à Lc 24, 32.

[216] Ms. 1, 277-278 passim : Olier se réfère librement à Ac 10, 38 ; 1 Co 2, 45 ; 1 Th 2, 13 et cite 2 Co 13, 3.

sont, dans ses notes autographes, les allusions occasionnelles à cette perspective fondamentale. Mais, vers la fin de juin 1642, ses *Mémoires* témoignent de la découverte remarquable que cette expérience le conduit à faire : le fruit de cette grâce sacramentelle, dont l'Esprit-Saint en personne est le *principe*, n'est rien d'autre et rien de moins que de transformer tous les chrétiens qui l'accueillent en autant de véritables *sacrements vivants de Jésus-Christ*. Une découverte où la Parole de Dieu éclaire visiblement la réflexion d'Olier.

Le point de départ en est, semble-t-il, le réveil du pressant désir missionnaire que provoque en lui, vers le 20 juin 1642, la *proposition* que lui fait Marie Rousseau, sa confidente et conseillère : *partir au Canada pour Dieu, à l'imitation de Notre Seigneur qui avait quitté son pays, son père et sa mère pour aller prêcher… par tout le monde*[217]. Olier, comme *possédé* intérieurement *de Dieu et rempli… de lui*, note dans son Journal :

> *je ne me sens plus et ne sens rien que lui qui me donne une force et un courage <tels> qu'il n'y a prince, monarque et potentat que je n'allasse attaquer, il n'y a grandeur que je ne renversasse en sa puissance, et <il> n'y a de canton dessus de la terre dans lequel je ne voulusse aller planter la foi, au préjudice de mille vies*[218] *!*

Cependant le Maître intérieur lui fait alors comprendre qu'il s'agit là d'une participation à son propre *zèle… pour son Père*, dont il a reçu la grâce par la communion eucharistique. Et Olier interprète en ce sens la consigne de saint Paul aux Philippiens :

> Hoc sentite in vobis quod et in Christo : *Ayez en vous ces mêmes sentiments que Notre Seigneur porte dedans son âme et qu'il vous vient communiquer par la sainte communion. Car c'est la fin de la sainte communion de communier l'âme encore plus que le corps. Et, à vrai dire, le corps ne sert quasi que de sacrement pour porter la grâce de l'Esprit de Jésus à notre âme*[219].

Avec cette allusion au rôle quasi sacramentel dévolu au *corps* du chrétien qui reçoit l'eucharistie s'amorce la véritable perspective théologique et spirituelle que le Journal va développer les jours suivants.

Cela commence le 24 juin. Toujours prompt à reconnaître dans les *circonstances* et les *rencontres* de sa vie des coïncidences providentielles, Olier ne peut s'empêcher d'interpréter le zèle missionnaire dont il se sent possédé intérieurement comme une participation au mystère du Christ *hostie* : il se voit, écrit-il,

> *à l'âge de 33 ans et demi dans cette qualité et disposition d'hostie, qui est l'âge dans lequel Notre Seigneur parut au monde en qualité d'hostie…*[220]

Et ceci l'amène à se souvenir d'une sorte de vision eucharistique dont il avait bénéficié au cours de l'année 1636 : un jour où il était en adoration devant le tabernacle, il avait cru voir *Notre Seigneur* en sortir *en forme d'enfant de feu pour venir se porter dans son cœur*. Or, à la réflexion, Olier trouve là un symbole évocateur du véritable but de l'eucharistie, à savoir faire du communiant lui-même, mieux encore que des espèces consacrées, le vivant *sacrement* du Christ. Tel est, semble-t-il, le sens de l'explication qu'il en donne :

> *Car un jour Notre Seigneur en forme d'enfant de feu sortit du tabernacle et vint se porter dans mon cœur. Or, comme il ne fait rien d'inutile, il fit évanouir les accidents qui lui servaient de couverture pour composer le sacrement. Or, comme il voulait que ce fût moi qui lui servît de couverture, et qui ainsi ferais un sacrement, il voulut laisser*

---

[217] Cf. Ms. 2, 304.
[218] Ms. 2, 306.
[219] Ms. 2, 307 : Olier cite Ph 2, 5.
[220] Ms. 2, 311 : à la page précédente, Olier a noté en marge *24 juin 1642*.

> *ces accidents qui le couvraient et vint en <moi> tel qu'il était, voulant faire de moi et de lui un seul sacrement, et voulant par sa présence et sa substance divine, consommer et anéantir la mienne, comme je le sens maintenant…*[221]

Et pour caractériser cette expérience actuelle de transformation quasi sacramentelle, tout naturellement Olier paraphrase le célèbre *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus* de saint Paul (Ga 2, 20) :

> *Car, à vrai dire, ce n'est plus moi qui vis, qui agis, <mais> mon Seigneur Jésus qui, vivant en moi comme en une hostie et sous des accidents, me meut, me conduit et m'anime, comme s'il était mon âme et ma vie, et encore bien plus, s'il se pouvait : il fait de moi comme si c'était lui-même…*[222]

Partant ainsi de ce qu'il expérimente personnellement, l'auteur des *Mémoires* va se voir conduit, comme bien souvent, à élargir la perspective, le lendemain 25 juin : tous les chrétiens ne sont-ils pas appelés, comme lui, à devenir des *hommes apostoliques* et des *porteurs de Jésus-Christ* dans la mesure où ils se laissent ainsi pénétrer intérieurement par celui qui vient vivre en eux par ses sacrements ? C'est, cette fois, un passage de la première lettre de saint Pierre dont le commentaire va éclairer sa réflexion et d'abord sa prière :

> *C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut que ce soit vous tout seul qui agissiez en moi et que vous ne souffriez plus que je me mêle en rien à votre ouvrage. Comme disait saint Pierre :* Si quis loquitur tanquam sermones Dei : *si quelqu'un parle, que ce soit les discours de Dieu ;* si quis administrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus : *si quelqu'un agit vers le prochain, que ce soit non en sa vertu propre, mais en celle de Dieu qui sert en sa personne et sous son ministère ;* ut in omnibus honorificetur Deus par Jesum Christum : *afin qu'en toutes choses Dieu en soit honoré par Notre Seigneur…*[223]

Dans ce texte – qu'il devait méditer avec prédilection, si l'on en juge par le fréquent recours qu'il y fait par ailleurs[224] – Olier trouve, en effet, l'expression concrète que, dans toute notre vie chrétienne, il nous *faut agir par un autre principe que nous-mêmes*, à savoir *Notre Seigneur* en personne. Et c'est alors que l'auteur des Mémoires revient à la perspective sacramentelle.

Dans un premier temps, il se borne à évoquer simplement le don baptismal pour développer davantage celui de l'eucharistie, dans le prolongement de sa propre expérience des jours précédents : Notre Seigneur, écrit-il,

> *est répandu en nous par le baptême afin d'agir en tous à la gloire de Dieu. Et je viens même d'apprendre en l'oraison que Notre Seigneur s'était mis au très Saint Sacrement de l'autel pour y continuer sa mission jusques à la fin du monde et aller par ce moyen par tous les coins du monde pour prêcher la gloire de son Père, et que les hommes apostoliques et que tous les apôtres étaient porteurs de Jésus-Christ, ils portaient partout Notre Seigneur, ils étaient comme des sacrements qui le portent, afin que, sous eux et par eux, il publiât la gloire de son Père*[225].

---

[221] Ms. 2, 313 : cf. Ms. 2, 202-203 où, en date du 14 juin 1642, Olier avait déjà mentionné l'événement.

[222] Ms. 2, 313 suite.

[223] Ms. 2, 314 : Olier cite et paraphrase 1 P 4, 11. Le texte des *Mémoires* analysé ici a été publié intégralement dans le BSS 3 (1977), pp. 13-19 sous le titre Comme des sacrements qui le portent, et partiellement dans *Vivre pour Dieu en Jésus-Christ*, Cerf 1995, p. 39. 45, sous le titre *Sacrements vivants de Jésus-Christ*.

[224] Cf. *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, première partie, leçon 13 (édit. F. Amiot 1954, p. 32) et *Pietas seminarii* XX (édit. F. Amiot 1954, p. 177).

[225] Ms. 2, 314. 315.

Et, saluant là *une admirable invention de l'Amour* – alors que Jésus, de son vivant, *ne pouvait prêcher qu'un peuple à la fois*, parce qu'il habite *maintenant* dans la poitrine de ses prédicateurs, il prêche par tout le monde en même temps, en fournissant *des pensées à mille bouches et des paroles à cent mille à la fois pour faire honorer Dieu* – Olier y voit la réalisation de la formule de saint Pierre :

> Si quis loquitur, tanquam sermones Dei : *qui parle donc, que ce soit des discours et paroles de Dieu, qui parle en Jésus-Christ* – locutus est in Filio, *comme dit saint Paul.*

Une formule dont il tient à préciser, au passage, la perspective proprement trinitaire dans laquelle elle est à comprendre :

> *Notre Seigneur ne parle que par l'Esprit de Dieu, et cet Esprit de Dieu en Notre Seigneur s'appelle Esprit de Jésus-Christ, si bien que, parlant originairement les discours de Dieu, nous tenons les discours de Notre Seigneur qui parle en nous par l'Esprit de son Père, lequel Esprit seul est principe capable d'honorer Dieu son Père*[226].

Dans un second temps, Olier complète sa réflexion sur la dimension sacramentelle de la vie spirituelle et apostolique des chrétiens en précisant, tour à tour, le rôle propre et complémentaire de chacun des trois sacrements de l'initiation. En commençant par le baptême, dont il éclaire la portée fondamentale à la lumière de l'expression paulinienne *Christum induistis* :

> *Notre Seigneur… vient en tous les hommes premièrement par le baptême :* quotquot baptizati estis, *Christum induistis. Il vient par son Esprit en nous, il répand son Esprit au milieu de la chair pour être le principe de toute l'œuvre de l'homme et ainsi honorer Dieu par son Esprit. Or, cet Esprit de Notre Seigneur… répand dedans l'homme les vertus, les inclinations et <les sentiments> de Notre Seigneur, il nous peint des mêmes traits de Notre Seigneur… et ainsi nous sommes revêtus de Notre Seigneur :* quotquot baptizati estis, Christum induistis[227].

Puis Olier évoque la confirmation comme le don en plénitude de l'Esprit de Pentecôte qui vient parachever celui du baptême. Alors, explique-t-il en poursuivant joliment sa comparaison picturale, que

> *Notre Seigneur n'est peint en nous que comme un premier crayon pour le baptême… pour représenter en nous sa vie d'infirmité, qui est celle qu'il a menée jusqu'à la mort – par la confirmation… il nous donne une vie parfaite par son Esprit… pour représenter en nous sa vie de résurrection et sa vie après l'ascension*[228].

Finalement, selon la perspective de la théologie sacramentaire d'inspiration dionysienne couramment en usage au XVIIe siècle, Olier souligne le rôle capital de l'eucharistie, comme achèvement de toute l'initiation chrétienne, où c'est le Christ qui *vient en nous… pour agir lui-même en sa propre personne à la gloire de Dieu :*

> *Enfin, après nous avoir préparés par ces sacrements qui nous donnent son Esprit, il vient en nous pour ne nous donner pas seulement son Esprit mais pour nous convertir et changer tout en lui ; il vient pour n'agir pas en nous seulement par son Esprit mais pour agir en nous pour Dieu, pour agir lui-même en sa propre personne à la gloire de Dieu*[229].

---

[226] Ms. 2, 315 suite : Olier cite à nouveau 1 P 4, 11 et renvoie également à He 1, 2.
[227] Ms. 2, 315. 316 : Olier cite et commente Ga 3, 27.
[228] Ms. 2, 316 suite.
[229] Ms. 2, 316 suite.

Fort de sa propre expérience mystique, il n'hésite pas à appliquer ainsi à tout chrétien qui communie la capacité d'agir véritablement *in persona Christi*, ce que la théologie réserve traditionnellement au seul ministre ordonné dans la célébration des sacrements. Une audace – il est intéressant de le noter en terminant – dont Olier croit pouvoir trouver l'autorisation dans les affirmations mêmes de l'Ecriture.

Revenant, d'abord, au passage qui lui est cher de la première lettre de saint Pierre d'où était partie sa réflexion priante, l'auteur des *Mémoires* y voit comme la confirmation de son expérience eucharistique. En *se multipliant ainsi en tous par la sainte communion*, affirme-t-il, Notre Seigneur en personne

veut agir en tous à la gloire de Dieu, et ainsi qui administrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus, ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum. *Ainsi Notre Seigneur Jésus est celui qui fait tout le bien de l'Eglise, il vit ainsi en tous pour l'honneur de son Père et se sert de tous les fidèles comme de sacrements sous lesquels il habite et opère diversement pour la gloire de Dieu*[230].

Puis Olier en appelle, de nouveau, à deux expressions de saint Paul auxquelles visiblement sa propre expérience le rend particulièrement sensible. Le Seigneur ressuscité, note-t-il,

> *prêche dans saint Paul par tout le monde, qui dit lui-même : « Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ». Ailleurs il dit : « Voulez-vous avoir expérience de celui qui parle par ma bouche à savoir Jésus-Christ ? »* Experimentum vultis ejus qui in me loquitur Christus[231] *?*

Et c'est bien cette sorte d'imprégnation mutuelle de ce qu'il expérimente concrètement et de ce qu'il découvre dans la Parole de Dieu sans cesse méditée qui permet à l'auteur des *Mémoires* de conclure, quelques pages plus loin :

> *Si bien que tous les saints ne sont rien que des sacrements vivants de Jésus-Christ, et un même Esprit de Jésus opère par eux diverses grâces, divers sentiments et diverses lumières, et chacun pourtant sortable à sa vocation… Ainsi toute l'Eglise n'est qu'un Christ, et toute l'Eglise n'est que le Christ partout, exprimé toutefois diversement par diverses personnes qui, toutes, représentent quelque chose de Lui*[232].

2.3. Parole de Dieu et expérience « spirituelle »

Se laisser à l'Esprit : telle est, on le sait, la formule dont Olier fera quasiment sa devise parce qu'il y voyait l'unique programme de toute existence véritablement chrétienne. Une conviction qu'il exprime dès le printemps 1642, en notant dans son Journal, peu après la fête de saint Joseph :

> *Il faut laisser agir l'Esprit de Dieu et n'y mettre point d'empêchement. C'est cela seul, qu'il nous faut faire*[233].

Dans l'élaboration progressive d'une telle conviction, l'expérience proprement « spirituelle » faite par Olier au cours de sa douloureuse épreuve des années 1639-1641 a joué, semble-t-il, un rôle absolument décisif, comme l'attestent les quelques pages des *Mémoires* où juste auparavant, vers la fin de mars 1642, il se livre à une relecture, remarquable de lucidité, de cette étape capitale dans son cheminement passé. Or ce précieux document offre un autre

---

[230] Ms. 2, 316-317 : Olier cite à nouveau 1 P 4, 11.
[231] Ms. 2, 317 suite : Olier cite textuellement Ga 2, 20 et paraphrase librement 2 Cor. 13, 3.
[232] Ms. 2, 319 et 320, passim.
[233] Ms. 1, 149.

témoignage particulièrement révélateur de la profonde imprégnation de l'expérience olérienne par la Parole de Dieu[234].

Expérimentant maintenant en permanence l'action quasiment tangible de l'Esprit Saint dans sa vie quotidienne, Olier commence par se rappeler la manière dont, au cours de ses années d'épreuve, il ne cessait d'en implorer le don, comme quelqu'un qui ne l'aurait encore *jamais reçu* :

> *Pour l'égard du Saint-Esprit, dont je parlais maintenant, qui m'aide si sensiblement et à toute heure, je croyais ne l'avoir jamais reçu, je ne pouvais croire qu'il fût en moi. Je disais toujours ces paroles :* Cor mundum crea in me, Deus, et Spiritum rectum innova in visceribus meis. *Je demandais toujours le Saint-Esprit*[235].

Visiblement une telle supplication – significative de l'inspiration biblique sans doute déjà habituelle de la prière d'Olier – lui semblait alors demeurer désespérément sans résultat. Mais, avec le recul, l'auteur des *Mémoires* réalise maintenant comment le *bon Dieu* commençait bel et bien, en fait, à l'exaucer. En laissant au jeune missionnaire *le loisir de se convaincre par sa propre expérience* de sa radicale impuissance personnelle à *rien faire de bien* en dépit de l'*effort* de sa générosité, sur lequel il n'était encore inconsciemment que trop porté à compter, la conduite divine le préparait à comprendre la nécessité de s'en remettre totalement à *un autre esprit*, à *un nouvel esprit*, l'Esprit de Dieu lui-même :

> *… comme notre bon Dieu voulait m'apprendre à n'agir plus par mon esprit, il m'en faisait connaître la laideur et la difformité. Il m'en faisait sentir la corruption. Il me faisait éprouver comment je ne pouvais rien faire de bien : partout où je me mêlais, je gâtais tout ; partout où mon esprit avait part, il gauchissait toujours et ne pouvait aller droit à Dieu. Si bien que, par là, j'apprenais qu'il fallait un autre Esprit, un nouvel Esprit, qui fût droit, … qui allât toujours à Dieu, puisque le mien allait toujours de travers et se réfléchissait sur soi-même, incapable de se séparer et, de quelque façon que ce soit, de s'élever au-dessus de soi-même et du monde, quelque effort qu'il voulût faire : si bien que j'eus le loisir de me convaincre par ma propre expérience quelle est la misère du cœur humain, qui tend toujours vers la terre, quelle est la misère de l'esprit humain qui ne regarde jamais Dieu, qui ne tend jamais droit à lui*[236].

C'est cette providentielle expérience de sa propre misère qui a finalement conduit Olier à se *laisser à l'Esprit*, parce qu'elle lui a permis, au lieu de les confondre… en se les attribuant toutes personnellement, de distinguer en lui les *opérations de ce divin Esprit*, ressenties comme telles, des « siennes » propres :

D'où vient – poursuit l'auteur des *Mémoires* – *qu'après, ayant senti ce divin Esprit j'ai si bien discerné ses opérations des miennes. Et quand je sentais de bons mouvements, je disais aussitôt : « c'est l'Esprit de mon Dieu, ce n'est pas moi ». Et, dans cette lumière et claire distinction des esprits différents, vous pouvez* – Olier ne peut s'empêcher de tirer déjà pour les autres les leçons de sa propre expérience ! – *recevoir toutes les grâces et tous les dons sans péril, sans danger quelconque. Aussitôt vous dîtes : « C'est l'Esprit de mon Dieu, ce n'est pas moi, qui ne suis que corruption.* »

D'où vient qu'après j'ai si volontiers laissé agir l'Esprit tout seul en moi, et me suis retiré, autant qu'il m'a été possible, de l'opération en toutes choses, souffrant agir en moi l'Esprit ; à

---

[234] Sous le titre *Expérience de l'Esprit*, le passage des *Mémoires* analysé ci-dessous avait été publié déjà dans le BSS 2 (1976), pp. 16-19 et a été reproduit dans *Vivre pour Dieu en Jésus-Christ*, Cerf 1995, pp. 22-29.

[235] Ms. 1, 141 : Olier cite Ps 50, 12.

[236] Ms. 1, 141.142.

cause de l'horreur que j'avais de mon propre esprit, et de la conviction entière dans laquelle ne pouvait opérer rien de bien et, au contraire, gâtait toutes les choses dont elle se mêlait[237].

Un tel discernement de l'Esprit de Dieu, en opposition à la *totale corruption de son propre esprit*, ne trahit-il pas l'influence excessive d'un pessimisme tout augustinien et ne conduit-il pas Olier à une sorte de monophysisme spirituel où son « moi » humain serait comme anéanti devant le seul Acteur divin ?

En réalité, c'est à la lumière de l'*Ecriture* que l'auteur des *Mémoires* comprend, là encore, ce qu'il considère comme *une des plus grandes grâces* de sa vie chrétienne. Non seulement il se réfère, pour en rendre raison dans la foi, à la *distinction* biblique traditionnelle de l'*Esprit et de la chair*, mais il en appelle, plus précisément, à l'enseignement même de Jésus dans l'évangile johannique :

> *Et une des plus grandes grâces que j'aie jamais reçues, s'il me semble, a été cette distinction de l'Esprit et de la chair, qu'il a plu à Dieu <de> me donner, me faisant reconnaître ce qu'était le vieil homme, c'est-à-dire l'homme corrompu, qui est nommé dans l'Ecriture « chair » :* Spiritus meus non permanebit in homine, quia caro est[238].

Et Olier d'expliquer comment *là le mot « chair »* désigne, en réalité, l'homme tout entier, *l'âme aussi bien que le « corps »*, dans la mesure où, *entachée par le péché, elle suit toutes les inclinations du corps et où l'esprit* de l'homme pécheur *quasi comme captif de la chair en suit tous les mouvements* désordonnés. Tel est, estime-t-il, le langage de Jésus lui-même dans le Nouveau Testament, dont il cite deux expressions caractéristiques :

> *Notre Seigneur dit même aux Juifs :* Vos secundum carnem judicatis. *L'esprit est chair qui juge comme la chair et qui suit les maximes du monde. Au contraire, notre âme ou notre esprit, en tant qu'il est élevé par le Saint-Esprit qui le manie et le conduit selon son bon plaisir, en tant que notre esprit est possédé par le Saint-Esprit et qu'il fait par lui de bonnes œuvres, il est appelé « Esprit » :* Quod natum est ex carne caro est, quod natum est de Spiritu, Spiritus est[239].

Ces vigoureuses affirmations de la Parole de Dieu, qu'Olier avait lues et méditées, prennent visiblement maintenant tout leur sens pour lui à partir même de son expérience récente qui vient comme les éclairer. Mais, réciproquement, ce sont ces quelques réminiscences spontanées de sa *lectio divina* qui autorisent sa découverte vécue du discernement au terme de son épreuve des années 1939-1641 :

> *Sachant donc* –enchaîne-t-il aussitôt – *par mon expérience et par lumière de grâce combien j'étais misérable, combien j'étais incapable de bien, combien porté au mal, enfin combien mon âme était charnelle, et pourtant ressentant les effets divins, les effets du Saint-Esprit en moi je disais : « C'est Dieu, c'est son Esprit qui opère ces choses »*[240].

Loin, ce faisant, de céder à je ne sais quel surnaturalisme, Olier était tout simplement, explique-t-il, *contraint de confesser* qu'il ne pouvait s'attribuer à lui-même *aucune part* dans la transformation inattendue dont il avait été le témoin émerveillé au sortir de sa grande crise, manifestant le don tout gratuit de la seule action en lui du divin Esprit :

---

[237] Ms. 1, 142 suite.

[238] Ms. 1, 143 : Olier cite Gn 6, 3 où Dieu dit : « Mon Esprit ne restera pas dans l'homme, car il est chair. »

[239] Ms. 1, 143 suite : Olier cite Jn 8, 15 et 3, 6 (là Jésus accuse les Juifs de « juger selon la chair », ici il explique à Nicodème que « ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit est Esprit », pour justifier la nécessité de « renaître de l'eau et de l'Esprit » pour « entrer dans le Royaume »).

[240] Ms. 1, 143 suite.

> *Et <je> n'y prenais aucune part ; au contraire, <je> m'étonnais de tant de changements tout d'un coup : tant de lumières pour tant de ténèbres, tant de netteté dans mes pensées pour tant de confusion, tant de liberté de parler pour tant de bégaiements, tant de bons effets de la parole pour tant de sécheresses que j'éprouvais en moi et même que je causais dedans les autres, tant de sentiments d'amour et d'élévation vers Dieu pour cette maudite et malheureuse occupation sur moi-même, que j'étais contraint de confesser : « C'est le divin Esprit ! »*[241].

De cette remarquable expérience du discernement « spirituel », au sens fort du mot, - enracinée dans la *distinction* toute biblique *de l'Esprit et de la chair* -, Olier a tiré deux leçons importantes pour la conduite des chrétiens. Ayant déjà eu l'occasion d'en faire bénéficier certains de ceux qui recouraient à son ministère, il les consigne soigneusement dans son Journal. Il s'agit, comme il le note, de *deux stratagèmes*, deux ruses, soit de *l'amour-propre* naturel, soit *du malin Esprit* en personne, qui risquent d'égarer ceux qui s'y laissent prendre. Les ayant *découverts par son expérience* personnelle, Olier est *bien aise* d'en prémunir les non avertis. Or, dans l'un et l'autre cas, c'est sur la Parole de Dieu que l'auteur des *Mémoires* va toujours fonder finalement ses conclusions.

Songeant d'abord à l'illusion courante des commençants dans la vie spirituelle qui, *sous le beau prétexte de s'en corriger*, passent leur temps et épuisent leur générosité à *éplucher leurs défauts*, sans réaliser qu'ils restent ainsi centrés sur eux-mêmes… comme s'ils étaient capables, tout seuls, de conquérir la perfection, Olier commence par démasquer la ruse *de l'amour-propre* qui, en fait, se cache là. *Le premier des deux stratagèmes*, écrit-il, celui *l'amour-propre* consiste à

> *nous appliquer toujours à nous-mêmes, sous le beau prétexte de regarder notre misère et <de> nous en corriger. Mais* – affirme-t-il – *c'est le moyen de n'en sortir jamais, car nous ne faisons que nous décourager, et même perdre le temps, n'étant pas capables de nous élever par-dessus nous-mêmes et de nous corriger*[242].

Connaissant visiblement d'expérience la tentation qu'il décrit ainsi avec finesse, il est en mesure d'indiquer le remède qu'il a lui-même découvert et même déjà *proposé* autour de lui :

> *Le moyen, s'il me semble, qui m'a beaucoup aidé, et qui en a beaucoup aidé d'autres à qui je l'ai proposé, est celui-ci. Etant, comme je suppose, dans la grâce qui nous lie au Saint-Esprit et qui le rend présent en nous, joint à une bonne volonté de nous corriger de nos défauts, au lieu de les éplucher, c'est de nous donner beaucoup au Saint Esprit qui habite en nous, afin qu'il nous élève au-dessus de nous-mêmes, et qu'il nous fasse faire nos œuvres par lui, puisqu'il est dedans nous pour nous faire opérer saintement et dignement de Dieu*[243].

Au lieu de rêver d'une impossible perfection personnelle, Olier invite les chrétiens à se laisser à l'Esprit reçu au baptême. Et il revient tout naturellement, d'abord, à l'affirmation de Jésus à Nicodème à laquelle il avait déjà eu recours pour éclairer l'expérience fondamentale du discernement : le Saint-Esprit, écrit-il,

> *veut être notre principe pour nous faire agir selon le bon plaisir de Dieu ; car, de nous-mêmes, nous ne pouvons rien faire qui plaise à Dieu. Et tout ce que le Saint-Esprit n'opère pas est chair, et par conséquent maudit de Dieu :* Quod natum est ex carne, caro est – *ou, au contraire :* Quod natum ex Spiritu, Spiritus est. Pater autem vult adoratores qui adorent eum in spiritu et veritate : *adorer en esprit et par esprit,*

---

[241] Ms. 1, 143. 144.
[242] Ms. 1, 144.
[243] Ms. 1, 144 suite.

> *c'est-à-dire par le principe et le mouvement du Saint-Esprit qui est en nous et qui nous fait agir par lui. Alors nos œuvres sont saintes et agréables à Dieu, elles sont même appelées Esprit :* Quod natum ex Spiritu, Spiritus est[244].

Cet abandon confiant à la conduite de l'Esprit qui, loin de tout volontarisme, doit commander la recherche de la véritable sainteté chrétienne, Olier le fonde ensuite sur le mystère même de Jésus auquel tous les baptisés reçoivent en permanence le don de communier. Et c'est alors qu'affluent à sa pensée et sous sa plume les références à l'Ecriture :

> *De là vient – écrit-il – que Dieu aime beaucoup les choses qui sont faites par Esprit ; et pour cela, les œuvres de Notre Seigneur, qui étaient toutes faites en Esprit, son oraison et autre chose, étaient si bien reçues de Dieu :* Exauditus est pro sua reverentia. *Cela ne s'entend pas seulement à cause de la personne en laquelle sa nature humaine était fondée, à savoir la personne du Verbe, mais encore cela s'entend en raison du principe intérieur, à savoir le Saint-Esprit, qui le faisait prier :* Spiritus orat secundum Deum in sanctis. *Notre Seigneur faisait toutes ses œuvres par ce même principe :* Ductus est a Spiritu in desertum *; et, en un autre endroit, il est dit : « Il retourna en Esprit de ce lieu ». Et même dans le Nouveau Testament il est dit de Siméon : « Il s'en alla en Esprit au temple », c'est-à-dire dans le Saint-Esprit, dans sa sainte conduite et son saint mouvement. Ainsi en est-il de tous les saints, Qui sont appelés saints à cause qu'ils sont possédés et animés du Saint-Esprit qui les conduit en tout. Or cet Esprit nous est donné à tous :* Super omnes effundam Spiritum meum. *C'est donc à cet Esprit auquel il faut s'abandonner*[245].

Eclairant petit à petit son expérience personnelle, de telles perspectives bibliques, dont sa *lectio divina* l'a visiblement rendu familier, ont convaincu l'auteur des *Mémoires* que la seule manière pour les chrétiens de ne pas se laisser prendre au *stratagème de l'amour-propre* est ainsi de s'en remettre à la conduite de l'Esprit-Saint, leur *véritable directeur intérieur* :

> *De là vient* – conclut-il sur ce point – *qu'il me semble qu'il nous faut avoir beaucoup de confiance à ce divin Esprit et beaucoup s'abandonner à lui, afin qu'il nous dirige, étant notre véritable directeur intérieur, comme il l'était de Notre Seigneur Jésus-Christ. Et <il> ne faut pas tant s'amuser à soi-même comme prétendant nous purifier absolument : l'Esprit de Dieu l'opérera en nous. Et tant plus que nous serons à lui et nous nous confierons à lui, tant plus il nous possédera et nous purifiera par ses soins et son amour*[246].

Cependant, pour avoir lui-même dépassé ce stade des commençants *en la voie de Dieu*, Olier a fait l'expérience qu'un autre péril, plus grave encore, risque de menacer, s'il n'y prend garde, le chrétien qui bénéficie habituellement des dons de l'Esprit. Et c'est ce second *stratagème*, subtilement utilisé par le *Malin*, que l'auteur des Mémoires entend dénoncer ensuite : une ruse qui consiste à brouiller à nouveau le clair discernement entre nos œuvres propres et celles du Saint-Esprit en nous ;

> *L'autre stratagème en la voie de Dieu – écrit Olier -, et le plus dangereux, est celui du malin esprit, lorsque Dieu commence à se communiquer à nous. Car alors il tâche de*

---

[244] Ms. 1, 144.145 : Olier cite à nouveau Jean 3, 6 qu'il complète avec Jn 4, 24 par la parole de Jésus à la Samaritaine sur « les adorateurs en Esprit et en vérité » que demande le Père.

[245] Ms. 1, 145 suite : Olier tour à tour cite He 5, 7, paraphrase Rm 8, 26-27, cite Mt 4, 1, évoque Lc 4, 14 et 2, 27 et cite Jl 2, 28.

[246] Ms. 1, 145 suite.

> *brouiller notre esprit et le discernement que nous avons de l'opération du Saint-Esprit et de nous-mêmes, nous faisant mêler nos opérations avec celle de l'Esprit…*[247]

Par cette dangereuse confusion, nous en venons *insensiblement* – explique-t-il alors – ou bien à *croire* que nous sommes nous-mêmes la source du bien que cet Esprit nous donne d'accomplir, ou bien à nous *persuader* que son action en nous serait comme la récompense due à notre mérite personnel. Le *Malin* s'emploie à nous faire

> *ainsi insensiblement croire que <c'est> nous <qui> opérons le bien, à cause que l'Esprit de Dieu l'opère en nous… et même <il> nous laisse cette persuasion que, s'il l'opère par nous, c'est pour l'amour de nous et parce qu'il se plaît en nous ; et <il> fait oublier, s'il le peut, que nous sommes un fond insupportable de corruption, indigne de tout don et surtout de <l'Esprit> lui-même*[248].

Olier, ce disant, céderait-il à nouveau à un pessimisme excessif, d'inspiration augustinienne, sur la totale *corruption* de l'homme pécheur ? Même si son langage abrupt porte sans doute – comme celui de beaucoup de spirituels du XVIIe siècle – la marque d'une telle influence, force est de constater qu'ici encore sa pensée s'inspire plutôt de la spiritualité paulinienne. Il est, en effet, significatif de voir l'auteur des *Mémoires* en appeler aussitôt, pour éclairer son propos, à deux passages de la seconde lettre aux Corinthiens qui lui reviennent spontanément en mémoire. A propos du don de l'Esprit, il note :

> Gratias super dono inenarrabili. Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus… *Il vient en nous en considération de Dieu et pour lui plaire… bien loin de nous glorifier nous-mêmes de sa présence, il nous en faut humilier, à cause qu'elle témoigne de notre impureté*[249].

Emprunté à la page où saint Paul presse les convertis de Corinthe de ne plus différer leur participation à la collecte au profit des « saints » de l'Eglise-mère de Jérusalem, la première formule est une manière pour l'Apôtre de souligner la gratuité de cette générosité qu'il leur demande. Ne sera-t-elle pas tout simplement le fruit de « la grâce surabondante que Dieu » leur a « accordée » en leur donnant, avec la foi, « l'obéissance… envers l'Evangile du Christ »[250] ? Olier y voit sans doute un signe bien concret de l'humanité à garder dans les progrès de la vie spirituelle : même la générosité matérielle dont les chrétiens fervents peuvent faire preuve à l'égard de leurs frères dans le besoin, ils n'ont pas à s'en « glorifier », mais plutôt à y reconnaître l'œuvre toute gratuite en eux de l'Esprit-Saint. Mais on est, à vrai dire moins surpris encore que l'auteur des *Mémoires* se souvienne ici de l'expression paulinienne du « trésor » de la connaissance du Christ déposé dans « des vases de terre » : elle figure dans les premiers chapitres de sa lettre, où saint Paul expose aux Corinthiens la paradoxale grandeur du « ministère de l'Esprit » confié aux Apôtres de la Nouvelle Alliance, des pages, on peut le penser, auxquelles Olier devait aimer à revenir dans sa *lectio divina* de prêtre. Tout naturellement, en effet, c'est en pensant au merveilleux « trésor » des dons de l'Esprit apostolique qu'il termine sa réflexion :

> *De plus, le Saint Esprit est en nous – précise-t-il – pour accomplir le Corps de Jésus-Christ et la beauté de son Eglise. Bonheur en nous que nous soyons choisis par la bonté de Dieu, qui opère en nous et par son divin Esprit ce qui lui plaît pour sa gloire*

---

[247] Ms. 1, 146.
[248] Ms. 1, 146 suite.
[249] Ms. 1, 416 suite. Olier cite 2 Co 9, 15 et 4, 7. Deux citations qu'il utilisera à nouveau – on l'a vu en analysant plus haut ce passage (cf. supra note 71) - à propos de son expérience de la prédication, au début du Carême 1642.
[250] Cf. 2 Co 9, 13. 15 passim.

et l'accomplissement de la gloire et l'accomplissement de la gloire de l'Eglise de son Fils[251].

Et revenant, une fois encore, à sa propre expérience missionnaire – où, comme il l'avoue ailleurs dans son Journal, en se fiant aux premiers succès dont il y avait bénéficié *dans les emplois extérieurs*, il s'était laissé aller à croire leur grâce quasi *comme attachée à sa propre personne par mérite*[252] - Olier termine en formant le souhait, en forme de prière, que toujours les ministres de l'Evangile, et lui tout le premier, sachant bien discerner leur propre *misère* personnelle du *trésor* de l'Esprit dont Dieu les a fait dépositaires pour sa seule gloire :

> *Où est donc notre gloire et la part que nous pouvons prendre dans les biens de Dieu, puisque tout doit être opéré par lui… ? Que jamais je n'oublie l'état pitoyable de ma condition, et qu'il plaise au bon Dieu que jamais ce malheureux Démon ne nous brouille et ne nous fasse mêler notre boue avec l'onction divine, jamais notre misère avec son trésor ; mais que, demeurant toujours convaincus de ce que nous sommes, nous glorifiions Dieu dans ses dons : à lui tout l'honneur et la gloire !*[253]

CONCLUSION

Au terme de cette enquête dans les *Mémoires*, sans doute aperçoit-on mieux la perspective d'ensemble ainsi ouverte sur l'expérience biblique de J.-J. Olier. En même temps que le relevé de ses confidences à ce sujet dessine, entre les années 1633 et 1644-45, la progression de son intelligence, à la fois christologique et spirituelle, du sens des Ecritures, fruit d'une pratique, parfois laborieuse mais toujours persévérante, de la *lectio divina*, les quelques sondages effectués dans les notes de 1642 révèlent, sur trois points centraux, l'enracinement permanent de la spiritualité olérienne dans la Parole de Dieu, ainsi méditée quotidiennement, qui lui donne, en lien étroit avec la pratique des sacrements – l'eucharistie surtout -, sa cohérence profonde.

Or une telle cohérence semble bien trouver sa source vive dans la découverte décisive faite par Olier de la fécondité, quasi sacramentelle, justement, de la véritable lecture spirituelle de l'Ecriture dans l'Eglise. Dans le prolongement du témoignage qu'en porte, à maintes reprises on l'a vu, son Journal – cette donnée de la Tradition catholique était devenue pour lui une *conviction* éprouvée dans la foi, au cœur même de son *expérience* -, sans doute ne sera-t-il pas sans intérêt d'en relever, en terminant, quelques échos significatifs dans l'un des entretiens spirituels donnés à la communauté du séminaire Saint-Sulpice par le fondateur vers la fin de sa vie, peut-être durant sa dernière maladie. Composée sans doute à partir de notes prises à l'audition, une copie manuscrite, intitulée *De l'état ecclésiastique*, nous en restitue la probable teneur[254].

Traitant de *la haute et éminente dignité de lecteur* qui est conférée au clerc en vue de le préparer spirituellement à son futur ministère sacerdotal de prédicateur de la Parole de Dieu, Olier commence par associer très étroitement le *trésor* des Ecritures à celui de l'Eucharistie, tous deux confiés par Dieu à son Eglise, et qui, tous deux, réclament même *respect* de la part du prêtre :

---

[251] Ms. 1, 146.147.

[252] Cf. Ms. 1, 112.112. : *ne m'étant point appliqué… à la grande dépendance que nous avons de Dieu par sa grâce (que je croyais quasi comme attachée à ma propre personne par mérite, à cause que j'en avais toujours été environné dans les emplois extérieurs où sa bonté m'avait occupé dès l'abord)…*

[253] Ms. 1, 147.

[254] Sur ce « manuscrit E » (c'est ainsi qu'il est répertorié aux Archives de Saint-Sulpice), voir la présentation d'I. Noye dans l'introduction au *Traité des Saints Ordres (1676) comparé aux écrits authentiques de Jean-Jacques Olier (+ 1657)*, Compagnie de Saint-Sulpice, M.C.M. LXXXIV, pp. XIV-XV.

> *Car Dieu a deux trésors dont il rend son Eglise dépositaire : le premier est son Corps et son Sang précieux ; le second est la Parole ou son Ecriture, son divin Testament… Or, ce sacré trésor de l'Ecriture a été laissé par la bonté de Dieu en confiance dedans les mains de l'Eglise, qui après l'a confié au prêtre pour la faire entendre et l'expliquer au peuple ; ce qu'il doit faire avec un merveilleux respect,* recte tractans Verbum, *<traitant> saintement la Parole de Dieu, la respectant et la révérant comme elle le mérite, et avec d'autant plus de soin qu'il faut avoir plus de foi pour la respecter et lui rendre la révérence qu'elle mérite, comme saint Augustin le remarque qui veut qu'on porte le même respect aux moindres syllabes de l'Ecriture comme aux particuliers du Saint-Sacrement, à cause qu'elles sont comme des enveloppes et des sacrements qui contiennent le Saint-Esprit, étant l'instrument ordinaire sous lequel il agit dans l'Eglise…*[255]

C'est, explique-t-il ensuite, pour *exercer celui qui doit être prêtre à cette révérence* que *l'Eglise institue* l'ordre *particulier* de lecteur. Et Olier donne alors aux éducateurs du séminaire quelques orientations pour la manière dont ils doivent veiller à préparer les candidats à cette fonction. Préparation pratique, sans doute : ont-ils vérifié que ceux-ci ont la *voix* et le *poumon* nécessaires à une bonne *lecture*[256] ? Mais surtout initiation spirituelle pour les préparer à « continuer » comme prêtres, demain, dans *la prédication*, les fonctions mêmes du Christ :

… c'est l'ambassadeur du Père éternel que Jésus-Christ, qui fait entendre ses volontés aux hommes, et les prêtres entrent en cette dignité et en continuent les fonctions par la prédication - pro Christo legatione fungimur, Christo exhortante per nos -*, … de la vient que le prêtre doit longtemps auparavant faire son apprentissage en la Sainte Ecriture et la lire beaucoup pour savoir la volonté de Dieu, pour apprendre sa doctrine, après quoi il est capable de l'enseigner et en instruire les autres*[257].

En conséquence, *il faut donc avoir exercé beaucoup la jeunesse du séminaire à la lecture et au respect de l'Ecriture, qui est la grande voie pour l'entendre*. Mais - et c'est là finalement le plus révélateur – Olier précise bien comment il entend une telle initiation à la *lectio divina* :

> *Il faut user de la grâce qui est donnée dans ce Saint sacrement, laquelle, comme une aide de la foi, donne, sans <aucun> doute, lumière et sentiment pour respecter et pour entendre l'Ecriture, donne grâce et entrée ou disposition pour la prêcher un jour, <ce> qui est une fonction du prêtre…*[258]

Le *Saint Sacrement* qui *donne sans aucun doute la grâce* et *d'entendre* soi-même et de *prêcher* aux autres la Parole de Dieu, Olier n'hésite pas à le dire, c'est la Bible elle-même lue dans la foi. Puissent tous ses disciples aujourd'hui ne jamais l'oublier !

[*BSS* 22 (1996), 20-76]

---

[255] Ms. E, 87-89 passim : Olier paraphrase 2 Tm 2, 15 et fait allusion au *Sermo* 300, 2 de saint Augustin (PL 39, 2319).
[256] Cf. Ms. E 94 passim.
[257] Ms. E 95-96 : Olier paraphrase of 2 Co 5, 20.
[258] Ms. E 99.

OLIER'S EXPERIENCE OF THE BIBLE: THE WITNESS OF HIS MEMOIRS

SUMMARY

"The Sacred Scriptures, together with the Blessed Sacrament, are the most beautiful relics we have of the Spirit of Jesus Christ". Father Olier said these words in his handwritten memoirs and they give us an invaluable witness concerning his experience of praying with the Bible. Gilles Chaillot brings this experience to life once again.

In this first part he traces Father Olier's development in this area. Olier always had a deep devotion to the Scriptures, but his practice of scriptural prayer became more regular after his ordination to the priesthood in 1633. This was certainly an important preparation for the wonderful liberation from his spiritual crisis which came in 1642. Passing beyond a rather intellectual reading of the Scriptures he experienced the grace "of being enlightened by God himself". This inner light of the Lord, received during his *lectio divina*, was to lead Olier very soon to a new and important stage in his spiritual understanding of the Bible. He discovered the properly Christian meaning not only of the New Testament but of the Hebrew Scriptures as well. The Psalter played a decisive role in this process. Undoubtedly, the daily "Scripture conference" which he gave in the seminary community was also an important experience in which he received graces of spiritual enlightenment. This does not mean to imply that daily fidelity to prayer with the Scriptures was an easy thing for him. It is rather the fruit of a persistent effort. Jean-Jacques Olier was to lay a foundation for a genuine initiation into the art of *lectio divina* for the members of his community of priestly formation. It is built on the conviction that there is in the Word of Scripture a real presence of God which is intended for the "nourishment of his Church", a presence in which each of the three divine persons expresses himself "in a different way".

From the time of his "conversion" in 1630, the spiritual and apostolic experience of Jean-Jacques Olier seems to be inwardly structured around an intimate familiarity with the Word of God which was the fruit of his daily practice of *lectio divina*. It is not possible in this article to review all that Olier says about this question in the thousands of pages of his memoirs. I have decided instead in the second part of this exposition to look at three passages on three important points which reveal very concretely just how much Father Olier's life and thought we formed by his prayer with the Scriptures: his apostolic experience, his sacramental experience, and what we might call his "spiritual" experience in the proper sense of the term.

Olier drew heavily on this experience of Scriptural prayer for his approach to seminary formation. He writes: "therefore, the priest should begin with a long preparation in the Scriptures and he should spend long hours reading the Bible in order to know the will of God and to learn the truth contained therein; only then can he hope to teach and instruct others about it".

LA EXPERIENCIA DE OLIER SOBRE LA BÍBLIA
EL TESTIMONIO DE SUS MEMORIAS

RESUMEN

"La Sagrada Escritura, junto con el Santísimo Sacramento es la más linda reliquia que nosotros tenemos del Espíritu de Jesucristo". Padre Olier, decía estas palabras en sus memorias escritas y ellas nos ofrecen un invaluable testimonio concerniente a su experiencia de oración con la Biblia. Gilles Chaillot nos ofrece una vez más esta experiencia para la vida.

En la primera parte, los trazos de Padre Olier en esta área. El tuvo siempre una profunda devoción a las Escrituras, pero su práctica de oración escriturística, se hace más regular, después de su ordenación sacerdotal en 1633. Esta fue ciertamente una importante preparación, para la grandiosa liberación de su crisis spiritual, que sucedió en 1642. Pasando sobre una frecuente lectura intelectual de la Sagrada Escritura, el experimenta la gracia "de ser iluminado por el mismo Dios". Esta intima luz del Señor, recibida durante su *Lectio Divina*, fue la que condujo a Olier muy rápido a un nuevo e importante paso en su comprensión spiritual de la Biblia. El descubrió el apropiado sentido no solo del Nuevo Testamento sino también de las escrituras hebreas. El salterio jugo un decisivo papel en su proceso. Indudablemente, "La diaria conferencia sobre la Escritura" que el dio en el seminario fue una importante experiencia en la que el recibió gracias de spiritual iluminación. Esto significa hacer uso de aquella diaria fidelidad diaria para orar con la Escritura que fue una cosa fácil para él. Esto es más el fruto de un persistente esfuerzo. Juan Jacobo Olier fue quien puso las bases para una iniciación autentica en el arte de la *Lectio Divina* para los miembros de su comunidad en la formación sacerdotal. Esto se construye sobre la convicción que está allí en la Palabra de la Escritura, la presencia real de Dios, que es entendido por el "alimento de su Iglesia" la presencia en la que cada una de las tres divinas personas se expresan cada una "en un diferente modo".

Desde el tiempo de su conversión en 1630, la espiritual y apostólica experiencia de Juan Jacobo Olier parece estar interiormente estructurada alrededor de una íntima familiaridad con la Palabra de Dios, que fue el fruto de su diaria práctica de *Lectio Divina*. No es posible en este artículo revisar todo lo que Olier dice sobre esta cuestión en los miles de páginas de sus memorias. Yo he decidido de en el lugar de la segunda parte mirar a tres pasajes sobre tres importantes puntos en los que se revela muy concretamente, como la vida de Padre Olier y el pensamiento que nos formamos con su oración sobre la Escritura: su apostólica experiencia, su sacramental experiencia y que nosotros debemos llamar su "experiencia" spiritual en el propio sentido del término.

Olier se apoyó fuertemente en esta experiencia de la oración escriturística para su abordaje en la formación del seminario. El escribe: "por lo tanto, el sacerdote debe comenzar con una larga preparación en Sagrada Escritura y debe gastar largas horas leyendo la Biblia, con el fin de conocer la voluntad de Dios y aprender la verdad contenida en esta; solo entonces podrá esperar enseñar e instruir otros sobre esto".

⮜ FIN ⮞

6

L'EXPÉRIENCE EUCHARISTIQUE DE JEAN-JACQUES OLIER : LE TÉMOIGNAGE DES « MÉMOIRES »

Introduction

12 mars 1642 : Jean-Jacques Olier commence à rédiger le Journal de sa vie intérieure que lui a demandé, en acceptant de devenir son nouveau directeur spirituel, le R. P. Bataille, religieux bénédictin de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Comment ne pas être frappé de constater, d'emblée, la place de choix qu'y tient l'Eucharistie ? Ce qui semble bien être le tout premier cahier des *Mémoires*[259] pourrait être comparé, de ce point de vue, à une ouverture musicale où se trouvent déjà exposés les principaux thèmes mélodiques que l'artiste développera par la suite. Deux passages significatifs y annoncent, en effet, les composantes essentielles de l'expérience eucharistique olérienne, dont on pourra suivre par après les développements dans le Journal.

1. Au moment où il écrit, Jean-Jacques Olier vient tout juste de sortir de la longue et douloureuse épreuve intérieure qu'il a traversée pendant les années 1639-1641[260]. Et, comme un printemps qui éclate brusquement, sa vie d'union à Dieu connaît alors un étonnant épanouissement. La richesse en est telle que lui-même est visiblement embarrassé pour traduire ce qu'il est en train d'expérimenter :

   > « Il faut avouer que Dieu se mêle, et se fond, et se répand, et s'unit d'une façon admirable avec l'âme, jusque-là qu'il semble que Dieu ne soit que l'âme… » (Mc 1, 76).

C'en est au point que, la veille, alors qu'il était allé s'en entretenir avec son directeur, il s'est en quelque sorte surpris lui-même à lui dire, tout tranquillement : « Dieu est mon âme ! » (Mc 1, 17). Et l'on devine son joyeux étonnement : non seulement le R. P. Bataille ne l'a point détrompé, mais, note Olier,

---

[259] Dans l'état actuel du premier des huit volumes autographes conservés aux Archives centrales de la Compagnie, ce cahier porte le n°11. L'hypothèse critique dont s'autorise l'affirmation qu'on est là en présence des tout débuts de la composition des *Mémoires* a été présentée dans le *Bulletin du Comité des Etudes* n°40, pp. 503-507 (in G. CHAILLOT : « Les premières leçons de l'expérience mystique de Monsieur Olier).
Dans cette étude, la référence aux *Mémoires* sera indiquée :

- par M (avec le tome et les pages) pour les citations empruntées aux volumes autographes conservés aux Archives ;
- par Mc (avec le tome et les pages) pour les citations d'autographes perdus restitués par les volumes de la copie manuscrite également conservée aux Archives.

[260] Sur cette période cruciale et l'interprétation qu'en a faite J.-J. Olier lui-même, voir G. CHAILLOT : *art. cit.* (note 1), pp. 501-543 ; voir surtout M. DUPUY : *Se laisser à l'Esprit – itinéraire spirituel de Jean-Jacques Olier*, Cerf 1982, ch. IV (La grande épreuve), pp. 69-87.

> « J'ai été confirmé qu'il était de la sorte, tant Dieu se mêle en nous et est intimement caché en nous ! » (Mc 1, 77).

Mais il est bien clair que, la confirmation à ses yeux la plus décisive, Jean-Jacques Olier vient d'en avoir, le jour même où il prend la plume, comme la révélation directe « à la sainte messe, dans la communion ». C'est à ce moment privilégié – raconte-t-il – « qu'il a plu » à « la bonté de Dieu » de

> « me faire éprouver une telle union et si intime avec lui en son Fils, avec notre bon Maître, qu'il m'est impossible de voir ou sentir rien en moi qui ne fût lui. Il était tout en moi et moi, tout en lui, plus mille fois que le fer n'est dans le feu dans le fer. C'est chose étrange que cette union est inconcevable, elle est presque unité » (Mc 1, 77).

Suivant en cela, sans doute, les suggestions de son directeur, il fait appel, pour éclairer cette expérience, à la lumière du quatrième Evangile :

> « Elle est telle que celle de l'essence divine dedans les personnes éternelles, selon les termes de Notre Seigneur même en saint Jean : *Sicut Ego in Patre et Pater in me, et Ego in vobis*[261] ; comme je suis en mon Père et mon Père est en moi, ainsi je suis en vous ; comme je suis intimement uni à mon Père, n'étant qu'une chose avec son essence, je suis intimement uni avec vous, n'étant qu'une chose avec vous » (Mc 1, 77).

Et Olier s'explique que l'Eucharistie soit le lieu privilégié d'une telle union mystique :

> « Cela vient de la pureté de cet être divin, qui est au milieu des choses plus qu'elles-mêmes, et, en ce Sacrement, s'y trouve encore par un épanchement d'amour et de communication admirable, qui ne peut être conçu que dans le ciel. Comme le dit Notre Seigneur : *In illa die intelligetis quia Ego in Patre et Pater in me, et Ego in vobis*[262] » (Mc 1, 77).

Liée à la communion eucharistique, une telle union anticipe le Royaume définitif et elle suscite tout naturellement sous la plume du rédacteur des « Mémoires » une sorte d'élévation débordante d'action de grâces :

> « Dieu soit béni à tout jamais de ses bontés ineffables et de ses communications si adorables, qui nous devraient tous faire fondre d'amour et transformer tout en amour et tout en Lui qui est Amour, et n'avoir plus en soi que les sentiments, mouvements et dispositions de ce divin Amour, de ce divin Jésus, de ce divin et adorable Tout qui vient être le tout de tous : *Omnia in omnibus*. Et, de même que dans le ciel Dieu sera tout en tous – *Erit omnia in omnibus*[263] -, ainsi le Fils en la sainte communion, qui est le temps de son règne dans les âmes et qui fait par avance ce que Dieu le Père fait

[261] Cf. Jean 14, 20 et 17, 21-23 : citant de mémoire, Olier accommode librement.
[262] Cf. Jean 14, 20 cité librement.
[263] Cf. Colossiens 3, 11 et 1 Corinthiens 15, 28 librement accommodé.

dedans son Royaume, il est tout en tous, il convertit toute l'âme dans lui et prend la place de l'âme » (Mc 1, 77-78).

2. Véritable foyer de toute sa vie mystique actuelle, l'expérience eucharistique de Jean-Jacques Olier ne se limite pas à la pratique de la communion sacramentelle Elle relève de toute une « dévotion », beaucoup plus large, et qui lui est chère depuis bien des années déjà lorsqu'il entreprend la rédaction des « Mémoires »[264]. C'est ainsi que lui revient alors – il le note quelques pages plus loin, toujours dans le premier cahier – un souvenir de l'année précédente (1641). Rentrant, un soir, de la campagne à Paris, il était allé, malgré l'heure tardive, à Notre-Dame dans l'intention d'y faire comme à l'accoutumée sa visite au Saint-Sacrement. Trop tard : le portail était déjà fermé ! Mais, raconte Olier,

> « au moins je me consolais de regarder au-dedans à travers les fentes des portes ; et, voyant ces lampes allumées, je disais : Hélas que vous êtes heureuses de vous consommer toutes à la gloire de Dieu et de brûler perpétuellement pour l'adorer ! » (Mc 1, 90).

Détail pittoresque dont on aurait tort de sourire trop vite : il est l'occasion pour l'auteur des « Mémoires » de noter une des aspirations constantes, tout à la fois contemplative et apostolique, de sa vocation chrétienne et sacerdotale :

> « J'ai toujours eu ce désir de pouvoir contribuer à éclairer Notre Seigneur et le faire connaître, surtout l'éclairer au Très-Saint-Sacrement[6bis]. C'est le métier des prêtres, qui doivent être sacrificateurs et hosties aussi bien que Notre Seigneur » (Mc 1, 90).

Et, selon une perspective qui lui est chère, Olier place l'Eucharistie, sacrifice et sacrement tout à la fois, au cœur de l'expérience chrétienne et *a fortiori* sacerdotale qui est la sienne :

> « Si tous les chrétiens le doivent être : *Obsecro vos per misericordiam Dei ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum – id est spiritualem cultum et latriam Dei*, comme porte le grec[7] – à cause que tous les chrétiens doivent avoir en eux les mêmes dispositions et sentiments de Jésus-Christ, combien plus les prêtres qui disent : *Hoc est corpus meum* : Ceci est mon corps, ce corps de Jésus-Christ est mon corps. Et si ce corps et cette âme de Jésus-Christ est hostie de Dieu, ne devons-nous pas être hosties ? » (Mc 1, 90).

Finalement, tout comme dans le premier passage, l'auteur des « Mémoires » laisse libre cours à sa joie. Dans l'Eucharistie, en effet, le Christ en personne, venant habiter le corps des baptisés devenu temple spirituel, y réalise déjà le Règne de Dieu en les associant à son sacrifice :

---

[264] Une brève esquisse de « La dévotion au Saint-Sacrement d'après M. Olier » a été présentée dans le Bulletin du Comité des Etudes n°27, pp. 713-720.

[6bis] « Eclairer » semble être à entendre ici au sens de « mettre en lumière ».

[7] Cf. Romains 12, 1 : Olier cite d'après le grec…

> « Quel bonheur que nous soyons si heureux que Jésus, notre Maître, cette hostie de Dieu, veuille habiter en nous comme en des temples qui ont été consacrés à la Très Sainte Trinité par le baptême pour s'offrir continuellement à elle, et faire en même temps nos cœurs participants de ces louanges et de cette divine religion… O Paradis admirable que le cœur du chrétien où repose cette sainte victime, plus sainte que tout le paradis, et qui rend à Dieu plus de gloire que tous les saints du paradis ensemble. *Regnum Dei intra vos est*[8] : par le moyen de cette victime, le Royaume de Dieu est en nous » (Mc 1, 90).

Avec ces deux pages du premier cahier de son Journal spirituel, nous sommes pratiquement en possession des principales composantes de l'expérience eucharistique de Jean-Jacques Olier. A la manière dont les différents mouvements d'une symphonie enrichissent, en les développant, les thèmes mélodiques exposés dans l'ouverture, la suite des « Mémoires » va permettre de mieux percevoir maintenant toutes les harmoniques de cette expérience extrêmement riche.

1. L'EXPÉRIENCE APOSTOLIQUE DU RÉFORMATEUR

« Pouvoir contribuer à éclairer Notre Seigneur et le faire connaître, surtout… au Très-Saint-Sacrement » : tel a donc « toujours » été le « désir » de Jean-Jacques Olier, comme il le note dès le début de son Journal[9]. Au fil des événements, celui-ci va lui fournir maintes occasions d'orchestrer en quelque sorte ce premier thème de son expérience eucharistique : sa dimension délibérément missionnaire. Toute l'œuvre de réforme du clergé à laquelle va se consacrer le fondateur du Séminaire et de la Compagnie de Saint-Sulpice sera, en effet, comme marquée au coin de l'Eucharistie.

D'où vient cette orientation ?

1. Ce que les « Mémoires » vont, d'abord, permettre de préciser, c'est la genèse de l'orientation eucharistique ainsi donnée à toute son action apostolique par le réformateur du clergé. Les origines remontent loin dans son histoire personnelle : dès son enfance, *l'éducation familiale* le prédisposait déjà à associer étroitement la grandeur du prêtre à son rôle de ministre de l'Eucharistie.

Olier est amené à en faire confidence à son directeur lorsque, probablement le 24 mars 1642, le R. P. Bataille lui demande d'interrompre momentanément la rédaction au jour le jour de son cheminement intérieur actuel pour revenir, de manière plus ordonnée et plus précise, sur les grâces qui l'ont déjà marqué dans le passé, notamment au cours de ses années de jeunesse[10]. « Dès l'âge de 7 ans » - il le note alors – il avait conçu, dans sa naïveté enfantine, une haute « idée de la sainteté des prêtres ». Reconnaissant le « soin » que son entourage familial a « toujours pris » de son « éducation à la piété », - « mon père ou ma mère, ou les bonnes personnes qui hantaient la maison » - il précise :

---

[8] Cf. Luc 17, 21.
[9] Cf. Mc 1, 90 cité *supra*, p. 65.
[10] Sur cette hypothèse critique, voir G. CHAILLOT : *art. cit.* (note 1), p. 506.

> « Je crois donc que, par leur moyen, je pus recevoir cette haute idée de <la> sainteté des prêtres. Jusque-là que, dans mon pauvre esprit d'enfant, les voyant à l'autel, je les croyais ne vivre plus que de la vie de Dieu, et qu'ils étaient si appliqués et consommés en lui que je m'étonnais de les voir cracher, et souffrais avec grande peine de les voir tourner la tête, croyant qu'ils eussent tout à fait perdu l'usage de la vie, / n'en ayant que pour Dieu et pour faire le divin sacrifice, comme les saints du ciel, séparés entièrement et morts à tout le monde. Enfin je les croyais devoir être tout autres et tout changés depuis qu'ils étaient revêtus de leurs habits sacerdotaux et surtout depuis qu'ils étaient montés au saint autel… » (M 1, 12-13).

Tel fut sans doute le tout premier germe de l'orientation eucharistique dont serait marquée un jour l'œuvre olérienne d'éducation des prêtres. Pour lui permettre de s'épanouir, il y faudra cependant, bien des années après, *d'autres influences*.

2. La plus décisive semble bien avoir été celle de Charles de Condren, que Jean-Jacques Olier prend comme directeur spirituel en 1635. A plusieurs reprises, dans les « Mémoires », c'est son patronage qui est invoqué par celui qui se considère comme un disciple fidèle, voire même comme le véritable continuateur du maître oratorien.

La première notation apparaît, sans doute dès le 12 mars 1642, dans les quelques cahiers autographes où, en marge de son Journal quotidien, Olier évoque, à l'intention du R. P. Bataille, les diverses « liaisons de grâce » que la Providence lui a donné de connaître auparavant : ses précédents « directeurs » et les « personnes auxquelles – écrit-il[11] – la bonté de mon Maître m'a fait la grâce de me soumettre ». C'est alors qu'il rappelle un souvenir demeuré très vivant dans sa mémoire : la retraite spirituelle qu'il avait faite, quelques années auparavant, en 1637, à Tournon-en-Velay, à l'issue de toute une tournée missionnaire en Auvergne. Il estime, en effet, y avoir reçu « deux grâces particulières » : en même temps qu'il s'est senti intérieurement « appelé à l'amour », il lui « fut montré » - au cours d'une méditation sur l'Eucharistie – « qu'il fallait former des prêtres auxquels on devait inspirer la dévotion et le zèle de la gloire du Très-Haut-Sacrement pour le porter partout ». Voici comment Olier évoque, plus précisément, cette sorte de première révélation intérieure de ce que serait sa propre mission dans l'Eglise :

> « Il me fut mis devant les yeux un homme qui serait toujours priant pendant même que les prêtres que l'on aurait instruits iraient dehors prêchant et publiant cette dévotion. Je voyais cet homme à genoux devant Dieu et, en même temps, des prêtres, d'un autre côté, grimpant par les montagnes et portant avec zèle dans les lieux les plus pauvres la piété au Très-Auguste-Sacrement » (Mc 1, 75).

L'intérêt de la confidence tient dans l'interprétation qu'en donne aussitôt l'auteur des « Mémoires » : une telle orientation apostolique se rattache, à ses yeux, à l'enseignement de son ancien directeur :

> « Le défunt Père de Condren me disait qu'il fallait avoir dévotion à ce grand Ange de l'Apocalypse qui répand sur la terre, vers les derniers temps de l'Eglise, le feu du ciel

[11] Cahier n°10, texte cité dans le *Bulletin du Comité des Etudes* n°40 *supra*, p. 505, note 15.

> qu'il a pris sur l'autel dedans son encensoir[12]. Le Père de Condren croyait que ce serait un homme qui donnerait à l'Eglise l'amour du Très-Saint-Sacrement, et me témoignait qu'il souhaitait beaucoup que je travaillasse à cette dévotion » (Mc 1, 75-76).

La grâce reçue pendant la retraite de 1637 ne serait-elle pas le signe que son bénéficiaire est précisément cet « homme » providentiel appelé à renouveler dans l'Eglise la dévotion eucharistique ? Olier n'ose pas le dire, mais il le laisse entendre. Faisant allusion à l'épisode déjà raconté dans le tout premier cahier de son Journal – la visite au Saint-Sacrement manquée, un soir de 1641, à Notre-Dame de Paris – il ajoute, en effet :

> « J'ai dit d'ailleurs[13] le désir, que j'avais eu autrefois et dont je me sens tout touché, de passer mes jours aux pieds du Très-Saint-Sacrement, me consommant comme une lampe en sa présence et tâchant d'éclairer et publier sa dévotion, qui m'a toujours été extrêmement sensible… » (Mc 1, 76).

Dans la pensée de l'auteur des « Mémoires », à n'en pas douter, l'idée fait son chemin. On le voit bien dans un passage écrit quelques mois plus tard, sans doute à la fin de juin 1642. Encouragé par Marie Rousseau, devenue sa confidente, en même temps que par le R. P. Bataille, leur commun directeur, Olier est en passe de devenir curé de la paroisse Saint-Sulpice : l'œuvre de formation sacerdotale commencée en janvier à Vaugirard devrait trouver là un terrain propice à son extension. C'est alors – comment s'en étonner ? – que lui revient à la pensée le testament spirituel de son ancien maître Condren. De son « défunt directeur le Père de Condren, ce divin personnage, cet intérieur admirable, cet homme apostolique, ce vrai portrait de Jésus-Christ » (M 2, 388), il s'estime décidément le véritable héritier : n'est-ce pas lui, Olier, que le maître a « voulu laisser à sa place comme Notre Seigneur se laissa soi-même au Très-Saint-Sacrement de l'autel » ? (M 2, 389). Il n'a pas oublié, en tout cas, le dernier entretien que Condren eut avec lui à la veille de sa mort. Si mal composé qu'il soit, le récit qu'il tient à en donner n'en est sans doute que plus révélateur :

> « … la dernière fois que je le vis devant sa mort, après m'être autrefois dit qu'il fallait avoir grande dévotion au Très-Saint-Sacrement de l'autel et après m'avoir fort entretenu de cet Ange de l'Apocalypse qui viendra sur la fin de l'Eglise, jetant du haut du ciel en terre le feu de l'autel qu'il aurait mis dans l'encensoir[14] pour montrer qu'il y doit avoir sur la fin des temps (je ne sais si ce n'est point en ce temps-ci) une personne angélique – et prêtre, comme le marque l'encensoir – qui doit jeter la dévotion de l'autel et de son hostie dessus la terre, c'est-à-dire la dévotion du Très-Saint-Sacrement, qui est l'hostie de notre autel… » (M 2, 389).

Sans l'affirmer encore, le rédacteur laisse deviner sa conviction : « ce temps-ci » n'est-il pas celui qu'annonçait prophétiquement Condren où lui le « prêtre » Olier, va répandre dans l'Eglise la dévotion eucharistique ? La suite du récit ne laisse aucun doute :

---

[12] Allusion à l'Apocalypse 8, 5.
[13] Cf. Mc 1, 90 cité *supra*, pp. 65 et 66.
[14] Cf. Apocalypse 8,5 *ut supra*.

> « Or donc, après m'avoir fort exhorté à travailler à faire honorer le Très-Saint-Sacrement – qui a toujours été mon unique souhait, comme je l'ai témoigné ailleurs[15] ; et comme, par un esprit particulier, je le dis un jour à M. de Foix[16], il y a cinq ou six ans : « Me voulez-vous pas aider à former des prêtres du Saint-Sacrement, c'est-à-dire qui portent partout la dévotion du Saint-Sacrement ? » - comme un jour Notre Seigneur m'en donna la vision, me faisant voir un prêtre qui priait incessamment et envoyait dehors des prêtres tous de feu qui, comme des lions, s'en iraient partout dans les montagnes et les déserts portant l'amour du Très-Saint-Sacrement…[17] » (M 2, 389-390).

Un souvenir en appelle un autre, et tous se pressent sous la plume de l'auteur des « Mémoires » comme pour justifier la conviction qui l'anime visiblement : son expérience personnelle confirme le testament spirituel de son maître Condren en lui permettant de discerner l'authenticité de sa propre vocation d'apôtre de l'Eucharistie. L'interprétation symbolique du fameux « Ange de l'Apocalypse » lui donne pour ainsi dire la clef de sa « vision » intérieure de 1637 à Tournon, de son « unique souhait » de toujours et de la manière dont, depuis plusieurs années, il a cherché à associer à son projet de formation de « prêtres du Saint-Sacrement » ses plus proches compagnons, comme M. de Foix, dans le travail apostolique des missions.

3. Au fur et à mesure que le temps passe, une autre influence, cependant, est en train de relayer celle de Condren, mort le 7 janvier 1641, pour engager Jean-Jacques Olier à faire de la dévotion eucharistique à instaurer dans la plénitude de sa portée spirituelle et ecclésiale l'axe de la réforme du clergé qu'il a entreprise : celle de Marie Rousseau, la cabaretière mystique du faubourg Saint-Germain, avec laquelle il expérimente une union spirituelle de plus en plus intime. « J'ai toujours un mouvement intérieur et une inclination qui me porte vers l'âme de Marie Rousseau », note-t-il par exemple dans son Journal le 19 août 1642 (M 3, 318)[18].

Il est intéressant de remarquer, d'abord, comment c'est en dépendance d'elle qu'il est amené, quelques jours plus tard, les 21 et 22 août, à relire, dans les « Mémoires », un autre événement prémonitoire de sa vie passée. Après sa « conversion » à Lorette, en 1630, Olier, bien décidé à s'engager alors pour de bon sur la voie de la sainteté, avait connu une période de pénible incertitude sur sa véritable « vocation » dans l'Eglise, hésitant entre la vie religieuse – chez les Chartreux qu'il connaissait bien et visitait volontiers – et la vie sacerdotale dans le clergé séculier où sa famille rêvait de le voir faire carrière. Il en fut quasi instantanément libéré, en novembre 1632, par une sorte de rêve qui allait demeurer profondément gravé dans sa mémoire. Dès les premiers cahiers de son Journal, sans doute vers le 24 mars 1642, il en a déjà fait confidence au R. P. Bataille :

---

[15] Nouvelle allusion à Mc 1, 90 : texte-clef auquel Olier revient toujours.

[16] Un des premiers compagnons auxquels Olier s'associe pour fonder l'œuvre du séminaire.

[17] Allusion à Mc 1, 75, cité *supra*. Là il était question de « la piété du Très-Saint-Sacrement ». Ici, de « la dévotion du Très-Saint-Sacrement » (M 2, 389) ou de « l'amour du Très-Saint-Sacrement » (M 2, 390). Autant de formules qui sont à prendre dans la plénitude de leur signification spirituelle et ecclésiale : il ne s'agit pas seulement pour Olier de fidélité à la pratique quotidienne de l'adoration eucharistique mais bien d'attachement profond au Sacrement qui, en permettant à toute la vie de devenir sacrifice spirituel, construit, en nous et par nous, l'Eglise du Christ.

[18] Sur le rôle de Marie Rousseau dans l'itinéraire spirituel d'Olier, voir M. DUPUY : op, cit., ch. IX (Une égérie), pp. 161-176.

> « je vis, assis sur deux trônes, l'un au-dessus de l'autre, saint Grégoire et saint Ambroise seuls, et, au-dessous d'eux, un très grand nombre de Chartreux : <ce> qui voulait peut-être dire que la volonté de notre divin Maître était que je le servisse au Clergé de son Eglise, dans la hiérarchie de laquelle ces deux grands saints avaient beaucoup d'éclat… » (M 1, 11).

Ce qui n'était, on le voit, qu'un pressentiment encore va devenir petit à petit certitude intérieure, au fil des événements. En juillet 1642, le souvenir en revient, à nouveau, de manière plus précise à la pensée d'Olier. Le « Frère Claude » - une manière de saint laïc qu'il fréquente volontiers – n'a-t-il pas dit à Marie Rousseau qu'il priait pour le nouveau curé de Saint-Sulpice en demandant à « Dieu » qu'il devienne « le général de ses capitaines, lesquels après pourront former, chacun, grand nombre de soldats » ? Voilà « qui me fait voir bien clairement comme Notre Seigneur désire que je le serve en son Clergé » (M 3, 90), affirme l'auteur des « Mémoires », qui poursuit :

> « Et il me souvient maintenant de ce songe que j'eus, il y a bien 9 ou 10 ans, dans lequel je voyais saint Grégoire dans un grand trône et saint Ambroise dans un autre au-dessous de lui ; et, bien plus bas, quantité de Chartreux, au-dessous de saint Ambroise où il y avait manque de la place d'un curé pour faire la hiérarchie entière[19] ; et <qui > me faisait voir qu'il fallait peut-être remplir cette place de curé pour rendre service à l'Eglise en cette qualité, comme saint Ambroise et saint Grégoire l'avaient servie en leur dignité éminente ; et que cette occupation était bien plus utile et nécessaire à l'Eglise que celle d'être simple Chartreux ; et qu'un curé, autant zélé en sa condition comme saint Ambroise et saint Grégoire en la leur, prévaudrait à plusieurs Chartreux tous ensemble » (M 3, 90-91).

Et de conclure :

> « Si l'exercice de la cure fournit autant de bons sentiments dans les cœurs pour le service de l'Eglise comme la seule attente l'a déjà fait, j'espère que notre grand Maître sera glorifié. Cette bienheureuse Marie Rousseau et plusieurs âmes qui servent Dieu se promettent de grandes choses en cette rencontre… » (M 3, 91).

Bientôt autorisé par l'abbé de Saint-Germain-des-Prés à prendre possession de la cure de Saint-Sulpice, avant même l'arrivée du rescrit de Rome, Jean-Jacques Olier vit intérieurement dans une dépendance spirituelle profonde vis-à-vis de la « bienheureuse Marie Rousseau » dont la sainteté le remplit de confusion : « Je vois toujours cette sainte âme – écrit-il dans son Journal le 21 août – élevée dans un point de gloire qui surpasse tout esprit et mon orgueil est rabattu avec mon amour-propre quand je me vois si bas, si misérable auprès d'elle… » (M 3, 332). C'est dans ce contexte que, le lendemain 22 août, il revient au fameux « songe » de 1632 auquel il ne peut s'empêcher de penser comme à l'annonce de sa vocation de réformateur du clergé, même si cette vocation lui apparaît alors bien « au-dessous » de celle de son inspiratrice :

---

[19] « Vision » intérieure d'inspiration dionysienne : la « Hiérarchie ecclésiastique » y est représentée par un pape (saint Grégoire), un évêque (saint Ambroise) et… « un curé ».

> « Bien des fois je vois dedans le ciel les places de saint Grégoire et saint Ambroise, qui sont la hiérarchie de l'Eglise, au-dessous desquels il y a la place d'un curé, vacante, pour faire la composition entière de la hiérarchie de l'Eglise. Et cela est si fort au-dessous de la place de Marie Rousseau qu'il n'y a point de comparaison » (M 3, 332).

Il n'empêche que la dominante eucharistique de cette vocation demeure, plus que jamais, au premier plan, comme l'indique la suite :

> « Je vois que maintenant il doit <y> avoir quantité de curés et quasi par toute l'Eglise qui vont se réformer et auront dévotion particulière au Très-Saint-Sacrement. C'est l'ordre[20] de Jésus-Christ, le premier Pasteur… lequel se doit maintenant réformer pour la réformation de l'Eglise universelle. Et aujourd'hui Notre Seigneur, à l'action de grâce, me faisait voir que, comme c'était lui qui avait fait et institué l'ordre des prêtres, et cela la veille de sa mort, leur disant *Hoc facite in meam commemorationem*, que c'était aussi à une personne qui le représenterait et aurait son Esprit qu'il lui en commettrait la réforme, qu'il voulait en ce temps le réformer par une personne qui tiendrait sa place et le représenterait sur la terre… » (M 3, 332-33).

L'humilité d'Olier devant Marie Rousseau ne l'empêche pas de se reconnaître à lui-même – symboliquement au moins – le rôle central !...

Comment se symbolise cette orientation ?

Le second aspect – original – de l'expérience eucharistique de Jean-Jacques Olier réformateur du clergé, c'est, en effet, le symbolisme mystique dans lequel elle lui paraît s'inscrire providentiellement. Imprégné du platonisme de la culture ambiante, emporté plus encore par son tempérament très imaginatif, l'auteur des « Mémoires » ne peut s'empêcher, pour interpréter le sens de son rôle, de recourir à tout un réseau complexe de figurations symboliques. Dans les relations spirituelles nouées avec son entourage, il croit pouvoir lire autant de « mystères » qu'il est appelé à reproduire. N'a-t-il pas vocation, par exemple, à tenir auprès de Marie Rousseau le rôle rempli dans le Nouveau Testament par le disciple bien-aimé vis-à-vis de la Sainte Vierge[21] ? Ou bien encore, Monsieur du Ferrier, l'un de ses plus proches collaborateurs, ne lui est-il pas donné pour être « celui qui représente saint Joseph sur la terre », de sorte qu'à tous trois ils sont comme la vivante image de la Sainte Famille de Nazareth[22] ?

1. C'est, si l'on peut dire, dans ce dernier cas de figure qu'une page des « Mémoires » rédigée sans doute au cours de l'octave de la Fête-Dieu, en juin 1642 – « J'écris tout ceci – précise une note marginale – dans les jours du Très-Saint-Sacrement » - fournit à l'auteur l'occasion d'en faire

---

[20] Au sens premier de l'*Ordo* latin : il s'agit de la classe des prêtres, de « l'ordre du clergé », séculier, qui, pour Olier, n'a rien à envier aux ordres religieux, puisqu'il est… « l'ordre de Jésus-Christ ».

[21] Cf. M 2, 259 : « Il y a plus de 5 ou 6 ans, Notre Seigneur, m'envoyant à Paris, me dit : Va servir de saint Jean à Marie (Rousseau) » (mi-juin 1642).

[22] Cf. M 2, 259 : texte du 19 juin 1642.

à son directeur la confidence : sa vocation personnelle de réformateur de l'Eglise n'est autre que de représenter… le Christ lui-même :

> « Et, pour en venir à l'explication du mystère dont je parle, à savoir que, dans ce renouvellement de grâce dans l'Eglise, qui se doit faire par les Jésus, Marie, Joseph, - et que je suis celui qui représente Notre Seigneur et qui tiens sa place en la terre – il faut savoir… » (M 2, 276).

Ce qu'il « faut savoir », et que la suite du texte va préciser, c'est justement que Jean-Jacques Olier s'estime appelé par Dieu à symboliser spirituellement la présence du Christ glorifié dans l'Eucharistie, « victime et hostie de louanges à la gloire de Dieu » et unique source du renouvellement dont son Eglise a besoin :

> « Il faut savoir que Notre Seigneur s'est donné deux fois aux hommes : une fois en l'infirmité de la chair, l'autre en sa force et la vertu de sa résurrection ; une par son Incarnation, et l'autre par le Très-Saint-Sacrement de l'autel… Et pour entendre encore avec plus de netteté toute la chose, il faut considérer que Notre Seigneur au Très-Saint-Sacrement maintenant vient pour renouveler l'Eglise, et non pas pour l'établir tout de nouveau. Il faut qu'il se serve de son état dans lequel il veut renouveler l'Eglise et rallumer la langueur du feu qui s'allait amortir dans l'Eglise. C'est pourquoi, s'il a à paraître dans son Eglise pour opérer ce renouvellement, ce doit être sous la figure d'une personne qui est part au saint mystère du Très-Saint-Sacrement et dans lequel il habite avec l'Esprit et les dispositions qu'il a dans ce Saint-Sacrement. Or le Saint-Sacrement contient tous les mystères en Esprit[23], toutes leurs grâces et leurs vertus. Mais le caractère particulier du Sacrement et de ce mystère est d'être victime et hostie de louanges à la gloire de Dieu… » (M 2, 278-77).

Or, voilà précisément quelle est l'expérience intérieure de celui qui est alors en passe de devenir curé de Saint-Sulpice où il rêve de donner à son œuvre de formation du clergé l'extension qu'elle appelle au service de la réforme de l'Eglise :

« Et, pour cela, il se trouve en moi, par un excès de miséricorde divine que je sens bien, l'Esprit et l'intérieur de la plupart des mystères… Toutefois, la disposition de Jésus-Christ hostie, et qui est particulière de ce Saint-Sacrement, est la plus ordinaire de mon cœur… Notre bon Seigneur me fait aussi sentir, outre ses louanges, les autres intentions qu'il a comme victime publique pour le bien de tout le monde. Et même <il> répand en moi cette intention de prier pour tout le monde. Joint aux autres dispositions dont j'ai parlé ci-dessus, qui sont des communications et épanchements des dispositions et sentiments de Notre Seigneur comme victime, et s'offrant à Dieu le Père pour le salut de tout le monde » (M 2, 277-278-279).

Et Olier de conclure, en passant du « nous » au « je » :

« D'où vient que l'on peut aisément entendre que Notre bon Seigneur habite en nous et répand en notre âme des sentiments et dispositions de lui-même comme hostie pour le monde. <Ce> qui fait aussi parfois que je sens de si grands désirs de sauver tout le monde, désir de répandre

[23] Esprit ou esprit ? L'écriture d'Olier ne permet pas de distinguer et, le plus souvent, l'ambivalence demeure.

le zèle de l'amour et la gloire de Dieu dans le cœur de tout le monde. Je pense tant à pouvoir avoir mille sujets pour envoyer partout porter l'amour de Jésus-Christ et l'honneur du Très-Saint-Sacrement. Et quand je pense que la cure qu'on me présente pourra servir à cela pour en donner le zèle à Paris et à toute la France, je suis ravi de joie… » (M 2, 279).

Au cours de l'hiver 1643, le 9 février, « jour de sainte Apolline », après son oraison, Jean-Jacques Olier note dans son Journal :

« Ce matin, même, en me réveillant, après que la bonté de mon Seigneur m'a eu montré plus clair que dans le jour que le R. P. de Condren avait été sa parfaite image sur la terre, - comme Marie Rousseau, celle de sa très sainte Mère, que je voyais plus clairement devant mes yeux que si elle eût été présente – j'ai vu que je lui servais comme saint Jean faisait à la Sainte Vierge, après la mort de Jésus-Christ ; que je tenais encore à la place de Jean-Jacques, évêque de Jérusalem, qui passait pour le plus saint des Apôtres… Notre bon Maître fit la miséricorde à ce saint de mourir bientôt et d'être martyr dans Jérusalem : j'espère toujours mourir bientôt ou, du moins, quitter bientôt cette Eglise selon l'ordre de Dieu, pour accomplir la figure de ce grand saint dont je porte le nom, aussi bien que de saint Jean. Il est marqué que ce grand saint (Jean) après saint Jacques ressemblait beaucoup à Notre Seigneur. Et pour cela ils disent tous que je ressemble au défunt Père de Condren, figure de Notre Seigneur pour moi et pour cette Eglise nouvelle que le grand Maître désire de renouveler en ces jours par ses miséricordes… » (M 4, 257-258).

La symbolique se complique comme à plaisir, tout à fait dans la manière olérienne ! Mais c'est pour aboutir, à nouveau, à situer le rôle eucharistique hors de pair de l'auteur, tel que lui-même le perçoit, …avec peut-être moins d'étonnement qu'il ne veut bien le dire :

« Et ce qui m'étonne encore extrêmement, c'est que notre bon Maître désire que je succède au Bienheureux Père de Condren dans les soins de l'Eglise en son intérieur, voulant que je tienne en l'Eglise la figure du Très-Saint-Sacrement… » (M 4, 258).

2. Le 21 juin 1643, le nouveau curé de Saint-Sulpice invite tous ses paroissiens à entrer dans la confrérie du Saint-Sacrement. L'appel dut être entendu, puisqu'à peine une semaine après, le 27, il note dans les « Mémoires » :

« Ce même jour, l'Esprit de Dieu me faisait voir comme les grandes âmes de Paris s'approchaient et s'assemblaient chez nous, et s'assemblaient dans la maison, pour me montrer que tous les biens qui se font dans l'Eglise se font maintenant par le Saint-Sacrement, dont la bonté de Dieu veut que j'en représente la figure… »

Olier, chargé de « figurer » l'Eucharistie, source de toutes les grâces dans l'Eglise : qu'est-ce à dire ? Avec sa communauté sacerdotale, dont il estime être, personnellement, l'âme, il se pose une fois encore en véritable héritier spirituel de Condren. N'a-t-il pas vocation à être « la figure extérieure » chargée de « faire voir l'intérieur » du mystère de l'Eucharistie ? Voici comment il s'en explique :

> « Et comme tous les fidèles et les plus saintes âmes vont puiser leur vertu, leur lumière et leur grâce au Très-Saint-Sacrement, et qu'il est sacrement d'unité qui réunit tous les fidèles en une même demeure, pour exprimer ce divin sacrement il faut que tous les biens se fassent avec nous et que je sois appelé, quoique indigne, pour être présent aux œuvres qui se font pour la gloire de Dieu… Et pour me convaincre de cette vérité que je représente le Très-Saint-Sacrement en ces mystères, notre bon Maître me faisait voir qu'il s'était voulu servir de ma misère pour expliquer et faire voir l'intérieur de ce mystère par l'image que j'ai fait imprimer, où l'on voit tout à clair l'état et les occupations de Jésus-Christ en ce mystère – lequel par plusieurs fois m'a été montré intérieurement de la bonté de Dieu » (M 5, 246-247).

Olier fait ici allusion à l'estampe qu'il a fait graver à l'intention des paroissiennes de Saint-Sulpice qu'il a recrutées comme membres de la confrérie du Saint-Sacrement[24]. Mais, mieux que cette image inerte, il a surtout conscience d'être lui-même appelé à devenir la vivante icône du Christ dans le mystère de son Eucharistie :

> « Et comme je ne pouvais me persuader que Dieu me voulût appeler pour ce grand honneur – vu surtout que je <me> disais en moi <même> qu'il n'était besoin d'une figure <là> où il y avait la vérité présente, comme, par exemple, il n'y a plus de manne qui descende du ciel maintenant que le Saint-Sacrement est établi dedans l'Eglise – toutefois ce grand Maître m'a voulu convaincre de cette vérité et de cette divine grâce : me montrant comme je succédais à mon grand Père, le Père de Condren, lequel avait tenu la place de Jésus conversant sur la terre, et qu'il était resté dedans le monde en ma pauvre chétive personne, me laissant comme héritier de son esprit et de ses sentiments, me faisant dire et voir les choses comme il les disait et voyait autrefois. De plus, Notre Seigneur me montrait que, quoique la vérité du sacrement fût dessus les autels, que cela n'empêchait pas que j'en pusse être la figure extérieure, servant pour montrer au-dehors les effets du Très-Saint-Sacrement… » (M 5, 247).

3. Pareille conviction – d'avoir à symboliser par son propre témoignage spirituel la présence même du Christ-Eucharistie dans l'Eglise – demeurera toujours profondément ancrée dans la pensée de Jean-Jacques Olier. En même temps, d'ailleurs, que de l'héritage de Condren, elle trouvait à se réclamer d'un autre patronage illustre : celui de la Mère Agnès de Langeac, dont l'influence avait été déterminante sur sa conversion[25]. Influence mystique dont l'ange gardien de la sainte religieuse dominicaine aurait été le mystérieux instrument.

La première confidence qu'Olier en fait au R. P. Bataille, son nouveau directeur, remonte aux quelques cahiers autographes écrits, à la demande de celui-ci, au moment de la fête de l'Annonciation, en 1642, pour retracer, à grands traits, son cheminement antérieur[26].

---

[24] Sur cette estampe, gravée par Lellan sur dessins de Le Brun, avec les vers composés par Olier pour y résumer « les occupations intérieures de Jésus-Christ au Très-Saint-Sacrement », voir M. FAILLON : Vie de M. Olier 4e édit., Paris 1873, tome 2, pp. 82-83 et note 3, pp. 124-125.

[25] Sur ces premiers contacts, décisifs, d'Olier avec la Mère Agnès de Langeac, voir M. FAILLON : ibid., tome 1, pp. 61 ss. Et 92-122.

[26] Affirmation fondée sur l'hypothèse critique présentée *supra* note 1 in *Bulletin du Comité des Etudes*, n°40, p. 506.

Le jour de la Toussaint 1634, aussitôt connue l'annonce du décès de Mère Agnès, il s'était réfugié devant le tabernacle :

> « Or, le jour que j'appris la nouvelle de cette mort, aussitôt, tout touché, je m'en allai devant le Saint-Sacrement faire mes plaintes à Notre Seigneur de ce qu'il m'avait ôté ce secours pour mon salut, à l'imitation des pratiques de cette bonne sainte en pareilles rencontres. M'adressant à elle, comme je pense, j'entendis une voix dans mon cœur, qui partait du tabernacle, qui me dit : « Je t'ai laissé mon bon Ange ». Paroles qui me fortifièrent tellement qu'elles m'empêchèrent de pleurer [du] depuis et de m'affliger davantage… » (M 1, 7).

Tel fut – lié, on le notera, à l'Eucharistie – le point de départ du véritable culte que Jean-Jacques Olier ne cessera d'avoir pour l'Ange de Mère Agnès que, désormais, il considérera comme le sien propre : « Je ne puis que je ne le nomme mien » (M 1, 8). Mais un culte dont il ne devait découvrir le véritable sens et la portée que bien des années après.

Les « Mémoires » en donnent le témoignage en date du 1er octobre 1647 : jour de « la solennité des Saints Anges Custodes », ainsi que l'écrit le rédacteur (M 8, 137). Comme tous les ans ou presque, cette fête est évidemment l'occasion pour Olier de raviver, avec le souvenir de la Mère Agnès, le culte qu'il porte à « cet Ange magnifique que la Bienheureuse Sœur » lui avait laissé en mourant. Ce qu'il comprend, d'abord, c'est que la protection spirituelle de l'Ange de la Mère Agnès, le culte qu'il porte à « cet Ange magnifique que la Bienheureuse Sœur » lui avait laissé en mourant. Cette année-là, il est à la Visitation de Grenoble où il prêche une retraite aux filles de la Mère de Bressand, dont il est le directeur spirituel. « Etant en oraison devant le Très-Saint-Sacrement » dans la chapelle du monastère, il réalise, enfin, intérieurement, la véritable portée – eucharistique – de sa dévotion. Ce qu'il comprend, d'abord, c'est que la protection spirituelle de l'Ange de la Mère Agnès lui a été donnée

> « non comme particulier, mais comme personne qui devait en servir beaucoup d'autres… comme déjà la Compagnie des saints ecclésiastiques que Dieu me donne » (M 8, 137).

Mais surtout il finit par saisir, de l'intérieur, que sa dévotion aux saints Anges n'a de signification véritable que si elle le conduit au Christ, dans le mystère de l'Eucharistie, auquel il est personnellement « consacré ». C'est le protecteur même de la Mère Agnès, auquel il adresse sa prière, qui – imagine-t-il – le lui révèle lui-même :

> « Cet Ange saint a bien souffert les devoirs pauvres de mon esprit vers lui ; mais pour la grâce que je lui demandais de me donner l'Amour, il me fit sentir qu'il fallait que ce fût Jésus-Christ notre Amour qui fût la source unique de ma sanctification ; qu'il fallait pour cela m'adresser à Lui seul. Et, en effet, sur l'heure, le Fils de Dieu, du Très-Saint-Sacrement, a fait sortir une substance qui a rempli mon âme et m'a beaucoup nourri, en me disant ces divines paroles : « Je t'ai consacré à mon Mystère » ; me faisant entendre celui du Très-Saint-Sacrement de l'autel » (M 8, 139).

Une telle consécration ne relève pas seulement de je ne sais quelle pieuse imagination mystique. Elle répond à une intuition spirituelle fondée sur l'expérience : c'est l'Eucharistie qui est source de l'amour.

Qu'est-ce qui fonde cette orientation ?

Si Jean-Jacques Olier est conduit à focaliser ainsi toute son œuvre apostolique sur l'Eucharistie – jusqu'à se croire la vocation hors de pair d'en figurer personnellement la présence rayonnante dans l'Eglise contemporaine -, c'est pour une raison tout à fait décisive. Enoncée une première fois dans son Journal à la mi-juin 1642, « dans les jours » de la fête « du Très-Saint-Sacrement », elle tient en ceci : « Notre Seigneur maintenant vient pour renouveler l'Eglise ». C'est encore pour lui, avoue-t-il, un « mystère » dont il n'a « ouï parler que depuis 4 ou 5 jours en <de> ça, par la voix » de son « bienheureux directeur », le R. P. Bataille, « et de la bonne Marie Rousseau, qui en eut la révélation » (M 2, 278). Celle-ci lui donne « l'assurance » qu'il en aura à son tour « la pleine lumière » (id.). La suite des « Mémoires » en porte, en effet, le témoignage : Olier est amené à préciser progressivement sa pensée personnelle sur le lien qu'il perçoit entre Eucharistie et réforme de l'Eglise.

1. Dès la fin de juin 1642, il commence à s'expliquer sur le fameux « mystère que Dieu prend plaisir de tenir caché – écrit-il – entre notre directeur, qui représente le Saint-Esprit, entre cette Bienheureuse âme Marie Rousseau qui figure la Sainte Vierge et moi, que la bonté divine et l'infinie miséricorde veut élever pour représenter sa vie divine » (M 2, 384). De quoi s'agit-il ? Après ces notations symboliques qui lui sont coutumières, Olier arrive au fait :

> « … on verra une chose miraculeuse et admirable en ce mystère dont je parle, à savoir que maintenant il se doit faire deux choses dans l'Eglise : l'une qui est le renouvellement de l'Eglise, et l'autre, l'établissement d'une Eglise nouvelle en Canada » (M 2, 383).

Missionnaire dans l'âme, il s'intéresse à la fondation, toute récente, de Montréal dont l'île, évangélisée par M. de Maisonneuve et ses compagnons, a été consacrée à la Sainte Famille par les « messieurs et dames de la société de Notre-Dame de Montréal » qu'il a lui-même réunis à Notre-Dame de Paris, le 27 février précédent. Mais son intérêt, plus encore, va visiblement au « renouvellement de l'Eglise » en France. Appelée de tous ses vœux, cette réforme, à ses yeux imminente, « se doit faire par le Saint-Sacrement ». Cette conviction, Olier la puise, d'abord, dans le quatrième Evangile :

> « Veni *ut vitam habeant, abundantius habeant*[27] : Je suis venu non seulement pour leur donner la vie par <la> foi, ce que j'ai fait par le mystère de mon infirmité, mais je suis venu pour renouveler leur vie et accroître leur charité par le Saint-Sacrement. Ce que – conclut-il – Notre Seigneur veut que je représente à l'Eglise… » (M 2, 385).

2. Au début de juillet 1642, le Journal devient beaucoup plus abondant. Les événements, en effet, se précisent : en passe de devenir curé de Saint-Sulpice, Olier est déjà en tractations pour louer, sur la paroisse, rue Guisarde, un logement où il envisage d'amener bientôt la communauté du séminaire de Vaugirard. C'est, semble-t-il, un moment favorable pour se préciser à lui-même,

[27] Cf. Jean 10, 10.

ainsi qu'à son directeur, le sens du rôle privilégié qu'il estime être appelé à tenir providentiellement dans ce qu'il appellerait un jour « la réforme des peuples par la sanctification du clergé »[28]. Dans les fréquentes élévations qui jaillissent alors sous la plume du rédacteur des « Mémoires », la pensée de la fondation en cours ne cesse de revenir :

> « O Amour, que ce soit à jamais que je vous aime, que je vous serve – sinon en moi, au moins dedans les serviteurs que je vous laisserai après moi dans l'Eglise… » (M 2, 422).
> « Faites donc maintenant, ô Sauveur, que nous puissions bien commencer. O mon Tout, je vous rends mille actions de grâces pour les bons serviteurs que vous nous adressez. Je vous rends grâces de tout mon cœur des biens et des grandes grâces qu'il vous plaît leur départir tous les jours et des dispositions dans lesquelles vous les mettez pour vous servir partout : ils sont tout disposés d'aller en Canada et jusques aux pays les plus loin de la terre…[29] » (M 2, 423).

C'est dans ce contexte révélateur que Jean-Jacques Olier est en passe de réaliser, plus clairement, sa « vocation » de fondateur de la petite « Compagnie » en voie d'extension :

> « Et au premier temps qu'il vous plut m'appeler à cette Compagnie, il me semblait que vous preniez plaisir que je vous demandasse beaucoup d'amour pour tous, et même que vous leur en donniez en suite de mes demandes. Hé ! mon Sauveur, j'espère qu'ils feront tous le vœu de servitude, en peu d'années, à votre Majesté ; qu'ils feront tous une profession publique du baptême, qui est maintenant effacé. Et il me semble, depuis huit ou dix jours, que vous me manifestez ma vocation. Ô Amour, qui est infiniment au-dessus de moi-même, mais toutefois que je ne compare pas avec moi mais avec vous seul. Et je la compare, ô mon Jésus, avec mon cœur, avec mon zèle – qui n'est pas mien : avec le zèle de votre cœur que vous répandez dans le mien, à savoir de renouveler le christianisme » (M 2, 423-424).

Lui qui, le 11 janvier précédent, a fait « vœu de servitude à Notre Seigneur », rêve que ses disciples marchent bientôt sur ses traces : bien décidés, par cette consécration, à vivre en plénitude les exigences baptismales, celles qui définissent la vie vraiment chrétienne[30], ensemble ils pourront travailler à « renouveler le christianisme ». Cette réforme de l'Eglise, Olier l'envisage selon « trois volets » et il s'en explique longuement dans la suite de son Journal :

> « La première, par la voie des peuples, leur montrant ce qu'ils sont obligés de faire comme chrétiens… » (M 2, 424 ss.).
> « Sa Majesté divine me montrait – écrit-il les premiers jours de juillet – comme il fallait aller porter le christianisme jusque dans la Sorbonne par la voie des jeunes

---

[28] Cf. DE 1, 69 : cette expression figure, sans date, dans le premier volume autographe des *Divers écrits* ; on peut penser que le texte est postérieur à 1642.

[29] Sur l'ouverture missionnaire d'Olier et de ses premiers disciples, notamment en vue de « procurer la conversion du Canada », voir M. FAILLON : *op. cit.*, tome 3, pp. 397 ss.

[30] Sur l'origine bérullienne de la profession des différents « vœux de servitude » par Olier, et ses compagnons, voir G. CHAILLOT : *op. cit.*, note 1, pp. 532-533 (cf. les études de P. COCHOIS citées p. 533, note 127).

> ecclésiastiques qui demeurent céans… » (M 2, 431) ou, comme il le dit à Marie Rousseau, « par la voie des docteurs » (M 2, 432).
> « La troisième ouverture à laquelle Notre Seigneur me presse davantage, c'est à l'institution des jeunes ecclésiastiques, où la Providence de Dieu m'a engagé depuis un temps en <de> ça, à quoi pourtant je me sentais attiré depuis beaucoup d'années » (M 2, 432).

Dans le long développement consacré à la première « voie », l'auteur des « Mémoires » est amené à préciser les raisons pour lesquelles, il en a la conviction, l'Eucharistie doit être au cœur même de la réforme de l'Eglise à laquelle il a vocation de travailler avec ses disciples… à la suite de son propre maître Condren. Dans le passé déjà – « il y a plus de six ou sept ans » - alors qu'il participait aux missions dans les campagnes, il avait eu le sentiment « que ce que faisait la Mission n'était qu'un commencement et une préparation de ce qui se doit faire dans l'Eglise » (M 2, 424). Il estime maintenant que « Monsieur Vincent et ses disciples » - dont lui-même faisait alors partie – « ont prêché partout la pénitence pendant que Notre Seigneur, qui résidait en la personne du Père de Condren, se préparait de prêcher et publier le christianisme et renouveler la première pureté et piété de l'Eglise. Et c'est ce que ce grand personnage a fondé dans le cœur de ses disciples… » (M 2, 425). Après un vibrant éloge de Condren, habilement mis sur les lèvres mêmes de M. Vincent – « souvent M. Vincent a parlé du Père de Condren en des termes incroyables, et toutefois on ne l'a pas ouï ; et moi je me souviens qu'il m'a dit : *Non est inventus similis illi*[31] : il ne s'est point trouvé homme semblable à lui et quantité de choses semblables à celle-là » (M 2, 426). Olier en arrive à la perspective eucharistique héritée de son maître :

« Or, pour en venir encore au particulier de la chose – pour ce renouvellement du christianisme afin de le montrer conforme à son institution – il faut savoir que Notre Seigneur, en s'en allant du monde, se laisse dans la terre entre les mains de ses disciples, et se laissa en état glorieux, quoique couvert dessous des apparences de pain. Et, par ce divin Sacrement, il a formé toute son Eglise, non par prédications et miracles formels et évidents – car cela ne convient pas à l'état du sacrement – mais en parlant intérieurement aux âmes, en les illuminant, en donnant force et vigueur aux esprits, bref, en imprimant dans les cœurs des sentiments conformes aux siens, des mouvements pareils, des inclinations et dispositions toutes semblables. <Ce> qui est proprement l'Eglise de Notre Seigneur et le christianisme, lequel consiste à la société des âmes remplies d'un même intérieur que Jésus-Christ, remplies des sentiments, des dispositions, des vertus et mœurs semblables aux siennes. C'est ce qu'il commence de faire par le Baptême, qu'il continue par la Confirmation, et enfin qu'il achève par le Saint-Sacrement, se mêlant lui-même dans les âmes et les rendant parfaitement semblables à lui, les faisant une même chose avec lui… » (M 2, 427-428).

Cette conviction que, prolongeant les deux premiers sacrements de l'initiation chrétienne, c'est bel et bien l'Eucharistie qui fait l'Eglise et doit donc être le principe même de son « renouvellement », Olier la fonde, à nouveau, sur l'enseignement de Jésus en personne au témoignage du quatrième Evangile :

> « *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et Ego in eo*[32] : Qui mange ma chair et boit mon sang, il demeure en Moi et Moi en lui. Et c'est –

[31] Cf. Ecclésiastique 44, 20, qui emploie l'expression à propos d'Abraham.
[32] Cf. Jean 6, 57 selon la Vulgate.

> ajoute-t-il – un bien auquel nous devons prendre garde de nous rendre fidèles, car en Lui nous avons lumière, mouvement, force, bref, tout ce qui est nécessaire… ».

Et de cette vocation eucharistique, l'auteur des « Mémoires » estime être redevable à son maître Condren, il l'affirme une fois encore :

> « Or, comme Notre Seigneur s'est choisi une personne semblable à sa vie voyageuse, qui est le Père de Condren pour renouveler son Eglise, et que cette sainte personne, en suivant l'exemple de son Maître, s'est laissé lui-même sur la terre en s'en allant au ciel, - de même que Notre Seigneur se laissa entre les mains de ses disciples au Très-Saint-Sacrement, ce grand homme aussi prétend achever son œuvre du haut du ciel par la personne qui lui succède, par un autre lui-même. Je n'ose pas me nommer, car je ne suis pas digne de baiser les pas où il passait, je ne suis pas digne de regarder (?) son portrait et ses images, tant sa hauteur et sa sublimité me ravit. Mais j'ose dire que Notre Seigneur achèvera son œuvre en moi, qu'il a commencée de son vivant en moi. Car comme le Père de Condren n'était rien qu'une apparence de ce qu'il paraissait, étant au-dedans tout un autre lui-même, étant vraiment l'intérieur de Jésus-Christ et sa vie cachée, / de même, je puis le dire à la gloire de Dieu, dans la croyance que j'ai n'être point celui qui paraît, mais porter Jésus-Christ en moi-même, comme je l'ai marqué ailleurs[33], - semble que Notre Seigneur achèvera par moi ce qu'il avait commencé par ce grand homme : « Il faut vous consommer en Moi afin que je fasse tout en vous » me disait une fois Notre Seigneur. Et je le vois maintenant s'accomplir tous les jours qu'il plaît à cette bonté me faire dire, penser et opérer ce qu'il lui plaît » (M 2, 428-429).

3. D'abord transférée de Vaugirard à la cure de Saint-Sulpice, dont Olier a pris possession en août, la communauté du séminaire s'installe, le 1er octobre 1642, rue Guisarde, dans la maison de « la Belle Image » louée à cet effet. Dans les jours qui suivent, le successeur de Condren, dans son Journal, continue à élaborer – « sur la supposition des fondements » de ce qu'il avait « par le passé écrit à Vaugirard », comme il le note lui-même (M 4, 121) – sa pensée sur le « renouvellement » de l'Eglise par l'Eucharistie. Il y développe alors sa conception de « la religion chrétienne » : celle-ci n'est autre que le prolongement dans les fidèles de la vie même du Christ et, plus précisément, du Christ ressuscité, devenu « Esprit vivifiant », comme disait saint Paul[34]. Lui seul a « pu édifier l'Eglise », lui seul est maintenant en mesure de la « renouveler » en se communiquant aux baptisés par la « communion » eucharistique :

> « … Notre Seigneur n'est pas seulement hostie au Saint-Sacrement, mais il est aussi communion, en tant qu'il vient en nous pour nous communier à sa religion et nous communiquer ses sentiments religieux et respectueux qu'il porte à son Père. Et même c'est ce qu'il veut répandre maintenant dans l'Eglise et remplir le cœur des fidèles de sa religion par le Saint-Sacrement. Et c'est ainsi que l'Eglise se doit renouveler par le Saint-Sacrement, qui doit répandre dans les cœurs des fidèles ses sentiments et ses dispositions intérieures envers Dieu. Et c'est de lui qu'ils doivent découler. Et, comme

---

[33] Cf. par exemple Mc 1, 77, l'aveu qu'Olier en a fait dès le tout premier cahier des *Mémoires* (cité *supra*, p. 64) ou, mieux encore, M 2, 202 cité *infra*.

[34] Cf. 1 Corinthiens 15, 45 : *Factus est… novissimus Adam in Spiritum vivificantem*. Comme on le verra plus loin, Olier a souvent commenté, dans les Mémoires cette expression paulinienne.

> c'est Jésus-Christ qui a édifié son Eglise et l'a remplie de son Esprit, c'est aussi à lui de la renouveler. Et comme il n'y a pu avoir que son Esprit infini qui ait pu édifier l'Eglise, il ne peut y avoir que l'Esprit infini de Notre Seigneur Jésus au Très-Saint-Sacrement de l'autel qui puisse encore renouveler l'Eglise. Et comme Notre Seigneur a formé son Eglise par le Saint-Esprit et par l'Esprit vivifiant, Notre Seigneur maintenant veut réformer son Eglise en prenant les qualités et dispositions de l'Esprit vivifiant, qui est son état au Très-Saint-Sacrement de l'autel, où il est Esprit. Comme le ressuscité, il est vivifiant en tant qu'il est source de vie divine dont son Père l'a rempli pour sanctifier tout le monde… » (M 4, 123-124).

De cette sanctification du monde par l'Eucharistie, les prêtres doivent être les instruments privilégiés, eux qui – comme Olier le dira un peu plus loin (M 4, 127) – « sont les anges visibles du Très-Saint-Sacrement ». L'auteur des « Mémoires » ne saurait, en pareil moment, l'oublier et il confie à son directeur spirituel les « grands désirs » qui l'animent d'une formation sacerdotale toute centrée sur le service apostolique de l'Eucharistie :

> « De même que par la présence du Saint-Esprit la terre a été toute convertie, de même maintenant Notre Seigneur, par le Très-Saint-Sacrement de l'autel dont il remplira les prêtres ; par la ferveur et la vertu du Très-Saint-Sacrement qui remplira tous les fidèles et les animera, ils doivent convertir le monde et le remplir de Dieu. Et c'est là ce qui me fait languir. C'est ce qui me fait défaillir le cœur maintenant, tombant tout en langueur des grands désirs que j'ai de voir mon Jésus honoré, c'est-à-dire le Saint-Sacrement révéré par le soin et par la diligence des prêtres. Et mon Tout me fait voir par tout le monde, et surtout par tous les villages, un prêtre adorant le Très-Saint-Sacrement de l'autel, en la vertu duquel les peuples sont exhortés et sanctifiés[35]. Car le prêtre qui est assidu à honorer et adorer le Très Saint-Sacrement de l'autel, l'invoquant et le suppliant pour ses peuples, il se peut qu'il n'obtienne tôt ou tard la conversion de son troupeau. Il est impossible qu'étant assidu à la prière et demeurant ainsi devant le Très-Saint-Sacrement de l'autel, [qu']il ne communique aux sentiments et à la ferveur, à l'efficace de Notre Seigneur pour toucher, illuminer et convertir ces peuples, à cause de la grande vertu de Jésus ressuscité qui habite maintenant dans l'Eglise, avec cet efficace et avec ce zèle de feu et tout divin pour la gloire de son Père. Et c'est là ce qui me fait mourir : premièrement de voir que cela n'est point et que mon Jésus ne soit point honoré au Très-Saint-Sacrement par les prêtres – ni par les peuples – comme il le devrait être… » (M 4, 124-125-126).

« Pouvoir contribuer à éclairer Notre Seigneur et le faire connaître, surtout… au Très-Saint-Sacrement »[36] : c'est bien – tout son Journal en témoigne – ce à quoi Jean-Jacques Olier n'a cessé de travailler, en se consacrant au « renouvellement de l'Eglise » de France par la formation de prêtres qui soient d'authentiques apôtres de l'Eucharistie. A sa suite… et grâce à la « petite Compagnie » d'éducateurs qu'il va fonder. Dès le jeudi de Pentecôte 1643, en effet, au moment où il allait célébrer la messe, « tout occupé dès le matin dans les desseins que la bonté divine » lui

---

[35] Cette manière d'envisager l'apostolat eucharistique des prêtres qu'il rêve de former rappelle très exactement celle dont Olier concevait lui-même sa propre vocation de fondateur : elle en est comme la réplique. Cf. Mc 1, 75 et 76 ; M 2, 389-390 cité *supra*.

[36] Cf. Mc 1, 90 : texte-clef cité *supra* à plusieurs reprises.

« avait ouverts pour le service de son Eglise », il acquiert la certitude intérieure que telle est l'invitation de « Notre Seigneur » lui-même : « il lui a plu de me dire – note-t-il dans les « Mémoires » (M 5, 107) – « Je veux que tu t'occupes à former une Compagnie apostolique. Je vivrai en toi comme je faisais avec mes disciples ». Par là je voyais la Compagnie de Saint-Sulpice. » Elle allait prendre naissance l'année suivante. Le 15 juillet 1644, Olier le note au retour de son Journal, il s'est rendu « à Montmartre » avec quatre compagnons : ensemble, ils « s'y sont voués à Dieu pour être serviteurs de son Eglise et hosties à sa gloire » (M 7, 21). Puisque « le dessein de Dieu sur la Compagnie c'est de répandre l'esprit de prêtre dans l'Eglise » (M 7, 23), comment s'étonner que, le 30 juillet, retournant la « conduite encore » à Montmartre, Olier mette sa « petite Compagnie » sous le vocable « du Très-Saint-Sacrement » (M 7, 35) ? Le préambule qu'il donne à son « Avertissement à la Compagnie des prêtres du Très-Saint-Sacrement » (M 7, 40 ss.) résume parfaitement la pensée du fondateur :

> « un prêtre, pour être véritablement prêtre, il doit porter en soi Jésus-Christ sanctifiant les âmes par sa présence. Et les prêtres doivent être les sources de grâces dans l'Eglise de Dieu, qui sont intérieurement *in Spiritum vivificantem*[37]. Et, de même que le dehors des espèces du Très-Saint-Sacrement, quoique très saintes et sacrées en elles-mêmes par l'approche qu'elles ont au Fils de Dieu, elles ne sont pas pourtant en elles-mêmes les sources de la grâce, sanctifiantes, mais seulement le fond de leur substance changée, transformée et transsubstantiée en Jésus-Christ, qui est la source de la vie divine, ainsi en est-il des prêtres. Lesquels, quoique très saints en leur extérieur par l'approche et l'accès qu'ils ont à Jésus-Christ résidant en eux, ce n'est pas leur extérieur qui doit sanctifier, mais le fond de leur âme transformée en Jésus-Christ vivant et vivifiant son Eglise. Et c'est à quoi les prêtres universellement – et surtout les prêtres de la Compagnie du Très-Saint-Sacrement – doivent bien travailler : de se rendre conformes à Jésus-Christ au mystère du Très-Saint-Sacrement qu'ils font profession d'honorer » (M 7, 39-40).

Loin d'être centrée sur leur ministère de célébrant, la vocation eucharistique de tous les prêtres – et, *a fortiori* des membres de la Compagnie – est finalisée par leur vie apostolique au service de l'Eglise à sanctifier et à « renouveler ». La pensée olérienne, sur ce point, manifeste un constant et remarquable équilibre : en aucune manière prisonnière de ce que l'on appelle parfois l'image tridentine du sacerdoce, elle anticipe, au contraire, très heureusement, sur la perspective missionnaire du Concile Vatican II.

2. L'EXPÉRIENCE CONTEMPLATIVE DU MYSTIQUE

« Il était tout en moi et moi tout en lui, plus mille fois que le fer n'est dans le feu ni le feu dans le fer » : comme en témoigne le tout premier cahier des Mémoires, c'est « à la sainte messe, dans la communion » que Jean-Jacques Olier semble avoir connu les expériences les plus fortes et les plus significatives de l'union mystique avec le Christ (Mc 1, 77). C'est à partir de ce foyer eucharistique que rayonne la contemplation, tout ensemble spirituelle et ecclésiale, dont il s'entretient tout au long de son Journal intime avec son directeur.

---

[37] Cf. 1 Corinthiens 15, 45 cité *supra*.

Le foyer de la contemplation olérienne

Ce qui ne peut manquer d'attirer l'attention du lecteur des Mémoires, c'est le rôle qu'y tient la pratique eucharistique comme « lieu » privilégié des grâces mystiques dont Olier a bénéficié à partir des années 1642, et même déjà dans son expérience antérieure. En juin 1642, il confie à son directeur spirituel :

> « …je me sens souvent tout changé en Notre Seigneur… jusqu'au point qu'il me semble n'être du tout point ce que je suis, mais quelque chose que je ne suis pas par moi-même » (M 2, 202).

Cette grâce d'union mystique avec le Christ – à laquelle faisait allusion déjà le premier cahier des Mémoires[38], on vient de le rappeler – n'est que l'épanouissement d'une expérience qui remonte, il le précise, à plusieurs années auparavant :

« Il y a plus de huit ans que cela a commencé en moi. Et il y (en) a autant que ces paroles de mon Jésus me furent dites avec grande efficace : Il faut vous consommer en moi afin que je fasse tout en vous. Et proprement ce que je sens en moi, c'est une consommation de mon être en Notre Seigneur… » (M 2, 202).

Amorcée donc en 1634 – alors qu'il missionnait en Auvergne – cette sorte d'assimilation intérieure à son Seigneur, Jean-Jacques Olier la rattache très étroitement à l'Eucharistie. Il commence, en effet, par rappeler – comme une étape marquante de cette expérience – l'impression qu'il eut un jour, en 1636, en faisant sa visite habituelle au Saint-Sacrement : le Christ eucharistique « comme un Enfant de feu » lui avait semblé sortir « du ciboire » pour « entrer dans son cœur » en lui faisant ressentir son état, qui était d'hostie brûlante d'amour pour Dieu et se consommant à sa gloire » (M 2, 202-203). Surtout il note comment « l'année précédente », pendant le « temps de la fête du Très-Saint-Sacrement de l'autel ».

> « je sentais mon cœur tout en feu, tout en amour et en louanges de Dieu, toujours rempli de cet état et cette disposition sainte. Cette grâce s'appelle – précise-t-il – participation au mystère du Très-Saint-Sacrement de l'autel, ou autrement communion au mystère : c'est-à-dire que l'on a part à la grâce du mystère, que l'on a en soi une participation aux sentiments et dispositions intérieures du Fils de Dieu en ce mystère – qui est la communication la plus sainte que Notre Seigneur puisse faire à une âme » (M 2, 203).

1. Vers la mi-juillet 1642, alors qu'Olier s'apprête à faire venir sur le territoire de la paroisse Saint-Sulpice, dont il est en passe de devenir curé, l'œuvre du séminaire commencée à Vaugirard, il se félicite, dans son Journal, du succès de sa « petite compagnie ». Un succès dont Dieu seul est l'auteur :

> « Je me suis réjoui et je le fais encore quand je vois que ce qui se fait dans la petite compagnie n'est point attribué à personne de nous et qu'il est évident que Dieu seul fait le tout… O que Dieu soit béni qui seul se veut glorifier en son ouvrage. Je vois

[38] Cf. Mc 1, 77 plusieurs fois cité supra.

> parfois avec une lumière si grande mon néant et celui de toute la compagnie, je vois si fort notre incapacité et impuissance de rien faire pour Dieu qu'aussitôt je dois dire : C'est vous, mon Dieu, qui faites tout… » (M 3, 49).

De « ces vues de notre néant et incapacité », sa méditation intérieure le conduit tout naturellement à revenir à la découverte spirituelle que Condren naguère l'avait aidé à faire lorsqu'il l'avait pris comme directeur :

> « Il faut savoir que Notre Seigneur habite dans les chrétiens, qu'il est présent réellement aux âmes, comme autrefois il lui a plu me l'enseigner[265]. Il y est plus volontiers qu'il n'est dans un ciboire. Il y est en sa manière spirituelle… » (M 3, 50).

« Plus volontiers qu'il n'est dans un ciboire » : tout de suite affleure sous la plume de Jean-Jacques Olier – ce n'est pas un hasard – le thème eucharistique. Et très vite, en effet, il en vient à exprimer le sens très fort dans lequel doit être comprise la « communion » sacramentelle :

> Car Notre Seigneur pénètre par lui-même toute l'âme et, comme le mot de communion le porte – qui dit une union commune de l'âme avec Jésus-Christ et Jésus-Christ avec l'âme, si bien que toute l'âme est possédée par Jésus-Christ, toute l'âme est transformée en Jésus-Christ, comme le fer et le charbon ardent est transformé dans le feu lorsqu'on le plonge dans le feu… Or Notre Seigneur, en la sainte communion, il y est comme un feu ardent, mais un feu tout-puissant… » (M 3, 53).

Tout ceci, l'auteur des Mémoires se voit alors « obligé » d'en faire l'aveu, n'est autre pour lui que la grâce du « mariage mystique » dont il est en train de faire l'expérience quotidienne à la suite de spirituels plus autorisés que lui :

« Or je suis obligé ici de dire ce que j'expérimente tous les jours après la sainte communion, et qui peut servir de confirmation à ce que j'ai dit de la présence de Jésus-Christ et du mélange qu'il fait de lui-même dans l'âme par la très sainte communion. Et cela même s'est expérimenté par d'autres âmes plus croyables que moi. C'est qu'aussitôt après la communion je sens Notre Seigneur Jésus par tout moi-même, et répandu dedans mon âme depuis les pieds jusqu'à la tête. Et je sens ce Seigneur être si bien en moi et en prendre tellement la place qu'il semble anéantir ma force et m'ôter la vertu de me porter, si bien même qu'il me semble que je vois choir et que je ne puis pas me soutenir, sans autre application d'esprit, ressentant cet effet de sa seule présence. Et ce Seigneur n'est plus compris alors dans la seule étendue des espèces : il prend toute sa liberté, s'il faut ainsi parler, et se répand dedans toute l'âme qu'il est venu communier de lui. Laquelle il épouse par-là, faisant de lui et de sa créature une seule chose, et vérifie la condition du mariage : *erunt duo in carne una*[40] : Ils seront deux en une chair, à cause que l'homme et Jésus-Christ ne deviennent rien qu'un par ce mélange… » (M 3, 54-55).

Cette expérience, Olier n'hésite pas à en faire confidence à son directeur dans la mesure où elle se manifeste à lui avec une sorte d'évidence intérieure :

---

[39] Cf. M 1, 23-24 où Olier explique comment cette intuition spirituelle lui a été confirmée par son directeur.

[40] Cf. Ephésiens 5, 31 (Matthieu 16, 5 = Marc 10, 8), citant Genèse 2, 24.

> « Et, pour moi, je n'ai point de difficulté à parler de cela : je vois ce que je dis plus clair que le jour et je sens bien en moi ce divin Maître comme une hostie de louange qui glorifie Dieu et répand en mon âme ses sentiments pour Dieu » (M 3, 55).

A dire vrai, d'ailleurs, il est heureux de noter comment une précieuse confirmation lui en a été donnée en communauté quelques jours auparavant :

> « Et me souviens que je disais à un de nos messieurs que nous étions tous appelés à être des hosties vivantes à la gloire de Dieu et, décrivant cet état, lequel m'était présent en suite de la vue que j'en avais eue le matin même, j'étais tout hors de moi et la personne à qui j'en parlais, toute surprise et enflammée d'amour divin. Et m'ajouta qu'il avait lu la même chose dans le Bienheureux Jean-de-la-Croix : ce qui me consola bien fort de remarquer en ce grand saint des lumières conformes à celles que la bonté de Dieu me donne. Et les personnes de chez nous qui entendent lire sa vie à table remarquent la conformité entière des maximes que je leur donne tous les jours pour parvenir à Dieu avec celles de ce Bienheureux Père[41]… C'est une grande joie de se voir conforme en sentiments, en maximes, en conduite avec les serviteurs de Dieu et quand on se voit confirmé et appuyé par de semblables vues » (M 3, 56-57).

Peu après, Marie Rousseau à laquelle il est alors très lié spirituellement révélera à Olier le bien-fondé de ce qu'il a ainsi noté, le 14 juillet, dans son Journal au sujet du « mariage spirituel » du Christ avec les communiants, en attendant les épousailles définitives de l'éternité avec toute l'Eglise :

> « Et je suis redevable à la bonté divine d'avoir appris par la bouche de cette bienheureuse âme l'intelligence d'un passage que je n'avais point entendu jusqu'à ce jour – qui est dans le prophète Osée. Outre plusieurs autres qu'elle m'a découverts, elle m'a expliqué celui-là : Je t'épouserai en la Foi[42] ; ce qui se fait par le Saint-Sacrement. Cela m'a beaucoup consolé, voyant qu'elle avait vue de ce sujet hier, 14 juillet, au même jour que j'écrivais la même chose, que je craignais n'être pas bien entendue ni reçue de ceux qui la verraient, si un jour Dieu désirait qu'il fût ainsi pour sa plus grande gloire. Et ce qui m'a comblé de joie a été encore ce qu'elle m'a ajouté, savoir que ce saint mariage de Dieu avec l'âme, qui se commence sur la terre par le Saint-Sacrement – ce que j'ai appris par la lumière divine il y a plus de six ou sept ans – se consommait dedans les cieux… dans le ciel. Notre Seigneur… se mariera tout seul avec tous les saints et lui tout seul épousera toute l'Eglise, <ce> qui sera une chose admirable : *Despondi vos uni viro virginem castam exhibere Christo*[43] : Je vous ai tous destinés comme une vierge chaste pour être épouse de Jésus-Christ… » (M 3, 70-71).

C'est leur « expérience » personnelle de mystiques qui leur permet, à elle et à lui, d'oser parler de ces épousailles spirituelles avec le Christ dans l'Eucharistie. L'auteur des Mémoires le note, à nouveau, très expressément, lors d'une méditation sur sainte Madeleine, au moment de sa

---

[41] Sur les contacts personnels d'Olier avec les œuvres de saint Jean-de-la-Croix, voir M. DUPUY : *op. cit.*, pp. 138ss.
[42] Cf. Osée 2, 20 : *Sponsabo te mihi in fide…*
[43] Cf. 2 Corinthiens 11, 2.

fête le 22 juillet 1642. Commentant le sens du *Noli me tangere*[44] tel qu'il le découvre, il s'explique à lui-même que seul le Christ ressuscité et monté au ciel pourra, dans l'Eucharistie, être « *tanquam sponsus procedens de thalamo suo* »[45] :

> « Il est comme un époux qui sort de son lit de noces et son séjour de pompe et de magnificence, qui est l'état auquel il fiance dans les âmes et les épouses sur la terre. Il fiance les corps et épouse les âmes. Il fiance les corps en tant qu'il leur promet par là de les mettre un jour en communauté de biens avec lui, il leur donne espérance de les faire participants du bonheur de sa gloire ; et ainsi il fiance proprement les corps. Mais pour les âmes, il les épouse, à cause des grands biens qu'il communique à l'âme, à savoir tout ce qu'il a et ce qu'il est » (M 3, 152-153).

Alors, à nouveau, Olier invoque sa propre expérience :

> « Car je sens bien à la sainte communion – et cette même expérience a été faite par d'autres âmes – à savoir quand j'ai communié, que Notre Seigneur est répandu dedans toute mon âme, je sens un changement depuis le pied jusqu'à la tête. Je reçois ainsi le Verbe, je reçois même le Verbe incarné qui se vient faire une chair avec moi, il vient pour épouser mon âme, lui apportant tous ses trésors avec soi… » (M 3, 153).

2. Au début d'octobre 1642 – peu après sa prise en charge officielle de la cure de Saint-Sulpice – l'auteur des Mémoires, au cours d'une longue méditation personnelle sur « la religion des chrétiens », revient sur « la vie secrète et cachée » que le « Fils de Dieu… mène au Très-Saint-Sacrement », où il voit « le centre… la source, le principe » de la vie véritablement chrétienne (M 4, 110-111). Et de recourir à nouveau à sa propre expérience eucharistique pour expliquer à son directeur spirituel la fréquence avec laquelle ce thème revient comme spontanément sous sa plume depuis qu'il tient son Journal :

> « C'est cette vie que j'ai expérimentée si souvent et que je n'aurais pu expliquer sans l'avoir si souvent ressentie. Et ne savais autrefois pourquoi j'en parlais tant de fois en mes écrits, ni pourquoi Notre Seigneur permettait que je parlasse de lui si souvent, qui m'avait fait l'honneur un jour de sortir du Très-Saint-Sacrement de l'autel pour habiter en mon cœur dont il n'est point sorti[46]. Lequel je ressens si souvent se remuer en moi et me remplir de ses lumières et de ses mouvements. Lequel me parle si ordinairement, me nommant son fidèle, m'envoyant où il lui plaît, me disant ce qu'il veut que je fasse, m'instruisant de tout ce qu'il veut que je sache, m'augmentant de jour en jour sa lumière, me fortifiant, bref, faisant en moi tout ce qu'il lui plaît… » (M 4, 111-112).

Une manière aussi « réaliste » d'exprimer les effets mystiques de la communion sacramentelle – comme si le Christ eucharistique « se remuait » sensiblement en lui – ne doit, d'ailleurs, pas donner le change sur le caractère spirituel d'une expérience qui, Olier le précise aussitôt, déborde largement le moment de la célébration pour se diffuser en quelque sorte dans toute son existence. Non sans un certain étonnement, l'auteur des Mémoires note comment cette

---

[44] Cf. Jean 20, 17 : parole du Ressuscité à Marie-Madeleine.
[45] Cf. Psaume 18, 6.
[46] Allusion à l'expérience de 1636 rapportée en M 2, 202-203 cité *supra*.

communion spirituelle au Christ de l'Eucharistie lui devient comme perceptible dans la foi à l'occasion de certaines rencontres, celles notamment de sa confidente Marie Rousseau :

> « Et ce qui est encore étrange, c'est que je reçois encore Notre Seigneur parfois sans espèces visibles[47]. Comme je le reçus hier, étant en une église où je traitais avec cette sainte âme Marie Rousseau de <s> sujets du Très-Saint-Sacrement que Notre Seigneur veut maintenant renouveler, pour représenter l'état de sa vie voyagère pendant 18 ans, auxquels il vivait sur la terre et marchait partout, communiquant déjà aux âmes des grâces spirituelles et les communiant intérieurement, comme cette sainte âme l'a vu en esprit. Et même, pour être confirmée du dedans, au jour d'avant-hier elle fut communiée par Notre Seigneur sans sacrement… » (M 4, 112-113).

3. Le 13 mars 1643 – le jour même où il rassemblera, à Notre-Dame de Paris, les membres de la Compagnie de Montréal pour l'envoi de « missionnaires apostoliques » au Canada – Jean-Jacques Olier bénéficie à nouveau d'une grâce particulière d'union mystique à l'issue de la messe qu'il est allé célébrer le matin à la Sainte Chapelle :

> « Au nom de Dieu, ce 13 mars 1643, étant allé à la Sainte Chapelle pour avoir l'honneur d'y dire la messe, je me suis trouvé d'abord intérieurement uni dans le fond de mon âme à l'Esprit de Notre Seigneur, qui me faisait offrir ce divin sacrifice pour demander à Dieu l'amour de la croix pour toute son Eglise : et je voyais que cet amour était très rare et pourtant tout à fait nécessaire. Après la messe, je sentis Notre Seigneur si pénétrant au fond de moi qu'il absorbait mon âme qui me semblait être entièrement perdue en lui, si bien qu'il n'y avait plus que Notre Seigneur en moi, ce n'était plus moi-même » (M 5, 28).

Sachant combien il est difficile d'être fidèle à une telle intimité toute gratuite avec le Christ, qui représente pourtant le modèle même de la vie chrétienne selon saint Paul, Olier poursuit :

> « Je demandais même à sa bonté qu'il lui plût de ne souffrir jamais que je me retrouvasse, étant si saintement perdu en lui, ne voulant plus de moi. Car, hélas, aussitôt que nous nous retrouvons, aussitôt que nous agissons par nous, aussitôt nous ne faisons plus rien qui vaille. Il faut agir en Notre Seigneur. Il faut vivre en Notre Seigneur. Il faut être en Notre Seigneur et dire ce que disais saint Paul : *Vivo ego, jam non ego* : ou plutôt : *Sum ego, jam non ego, sed est vero in me Christus, sum Christus*[48]. Nous sommes tellement perdus en lui en la sainte communion qu'il ne paraît plus rien de nous, il ne reste plus rien de nous, mais tout est de Jésus-Christ. Et ne vois point en cet état aucun reste de moi, mais tout est Jésus-Christ, tant il a absorbé et englouti mon âme » (M 5, 28).

L'expérience mystique d'Olier atteint à un tel degré d'intensité spirituelle qu'elle ne va pas sans retentir jusque sur son état physique, comme il en fait la confidence :

---

[47] C'est-à-dire en dehors du moment précis de la réception des « espèces » sacramentelles.

[48] Cf. Galates 2, 20 : Olier n'hésite pas à renforcer l'expression paulinienne en fonction de sa propre expérience mystique.

> « D'où vient même que par ce mélange Notre Seigneur dérobe les forces à l'âme et lui ravit ses facultés. Si bien qu'il s'en faut qu'elle ne défaille et ne laisse là le corps pour s'occuper totalement à Notre Seigneur et se convertir tout à lui. L'âme aime mieux Jésus-Christ que le corps, elle l'embrasse, elle s'y unit et s'y colle si fort, elle se transporte si fort en lui qu'elle quitte tout pour lui, elle abandonne tout pour lui. Et de là vient que, voulant se porter entièrement vers lui, elle délaisse le corps. Et alors le corps tremble, le corps se sent ôter sa forme et se plaint et s'afflige… » (M 5, 28-29).

Le rayonnement spirituel de l'expérience olérienne

Chez Olier personnellement, la pratique eucharistique – et, notamment, celle de la communion sacramentelle – est donc, semble-t-il, le « lieu » privilégié d'une expérience mystique qui a pu atteindre à des manifestations exceptionnelles. Véritable « mariage spirituel » avec le Christ, probablement pas sans parenté avec celui que saint Jean de la Croix décrivait dans le *Cantique*[49], et qui paraît avoir été jusqu'à faire expérimenter la « mort d'amour » sanjuaniste à l'auteur des *Mémoires*, si l'on en croit la manière dont il achève le récit précédent, en date du 13 mars 1643 :

> « Toutefois, parce que l'heure de Dieu n'est pas venue que l'âme quitte le corps, de là vient que le corps y résiste, il suit et il poursuit son âme ; et son âme est forcée d'aller à Jésus-Christ pourtant elle ne peut quitter son corps, à cause de l'ordonnance de Jésus-Christ. De là vient qu'elle est fort perplexe et agitée entre eux. De là vient que le corps en pâtit, qui veut suivre son âme qui lui est arrachée, et endure la peine de l'agonie, quand l'âme veut sortir de son corps et qu'elle s'arrache par violence. Et, par l'ordre de Dieu, cette division est universelle, ce mal est général, et il n'y a partie du corps qui ne souffre en ce temps. Dieu nous fasse mourir de cette mort, qui est la mort précieuse des justes… » (M 5, 29).

Il n'en demeure pas moins – on l'aura déjà remarqué au passage – que, pour Jean-Jacques Olier, tout chrétien véritable est appelé à connaître dans l'économie ordinaire de la vie de foi, une grâce analogue d'union intime avec le Christ dans la communion eucharistique dont elle est, pour ainsi dire, le fruit normal. Telle est, en tout cas, la leçon qu'on le voit tirer, à maintes reprises dans les *Mémoires*, de sa propre expérience : une expérience qui retrouve ainsi les orientations maîtresses d'une saine théologie sacramentaire et de l'ecclésiologie que celle-ci implique.

Les intuitions de l'expérience

Bien que les *Mémoires* aient été destinés à son seul directeur spirituel, il apparaît très vite qu'en les écrivant Jean-Jacques Olier ne peut s'empêcher d'élargir spontanément les leçons qu'il tire de sa propre expérience intérieure. S'agissant de ce qu'il éprouve dans sa pratique eucharistique, un exemple ne peut manquer de frapper dès le premier cahier de son Journal. Evoquant la manière dont « le jour de saint Joseph dernier en la sainte communion » il lui a été donné d' « éprouver et sentir » en lui-même « une part des aversions » de Jésus « contre les lois et les sentiments et maximes du monde », il en donne aussitôt une interprétation où il compare

[49] Sur le « mariage mystique », voir le *Cantique spirituel* : strophe XXVII et sur la « mort d'amour », voir la *Vive flamme d'amour* : strophe I.

curieusement les grâces « d'unité », qui seraient réservées… aux hommes, et les grâces « de société » données aux femmes :

> « C'était là une espèce d'unité, à cause de l'écoulement et communication des dispositions de l'âme de Jésus-Christ. Or, comme ces états sont plus communs aux hommes qu'aux femmes, auxquelles pour l'ordinaire il semble se contenter de parler et se faire voir ou même leur montrer sa belle âme sans les en rendre si intimement participantes, de là vient qu'il y a plus de société et bien moins d'unité qu'avec les hommes, dans lesquels il habite si fort et les transforme tout en lui par cette voie précédente » (M 1, 136).

Généralisation surprenante et fort contestable, dont le contexte du premier cahier des *Mémoires*, sans la justifier, donne sans doute une explication : l'émulation naïve – et typiquement masculine ! – qui marque alors, au printemps 1642, les relations spirituelles d'Olier avec Marie Rousseau. Tout en admirant les faveurs divines dont bénéficie sa confidente – n'a-t-elle pas été, par exemple, « merveilleusement éclairée sur l'intérieur de la très Sainte Vierge » (M 1, 135) ? -, il demeure persuadé de l'originalité, pour ne pas dire de la supériorité, de sa propre expérience, marquée par cette « espèce d'unité » vécue avec « l'âme de Jésus-Christ ». Ainsi est-il tenté de voir dans cette mystique « essentielle » l'apanage du sexe fort, tandis que l'expérience spirituelle de Marie Rousseau, comme celle de toutes les femmes, relèverait plutôt d'une mystique « nuptiale » où « Notre-Seigneur Jésus-Christ… entre en société et familiarité avec elles comme l'Epoux avec son épouse » (M 1, 135)… Opposition trop rapide que l'auteur des *Mémoires* lui-même ne va pas retenir. Bientôt amené à comprendre comme de véritables épousailles sa propre intimité avec le Christ dans la communion eucharistique[49bis], c'est dans la perspective et le langage de la mystique « nuptiale » qu'Olier va généraliser les leçons de son expérience.

1. En plusieurs occasions, en effet Jean-Jacques Olier n'hésite pas à élargir à l'Eglise ou à toute âme chrétienne l'expression de *« mariage spirituel »* dont il expérimente lui-même la grâce mystique dans sa pratique de l'Eucharistie. Déjà en juillet 1642 – peu avant son installation comme curé de Saint-Sulpice – réfléchissant à la qualité du « service » pastoral qui va lui être demandé là au nom du Pape[50], il écrit dans son Journal :

> Quand il n'y aurait que cette obligation de servir l'Eglise de Dieu, étant membre du Pape qui a épousé toute l'Eglise en la condition de curé, qui me choisit pour servir en sa place la cure, je serais obligé de lui vouer mes services à jamais, tout prêt de verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour son service et me donner à manger à elle-même, à l'imitation de Notre Seigneur Jésus, qui a fait toutes ces choses tout le premier, donnant son sang en mourant et se laissant après sa mort en nourriture à toute son Eglise au Très-Saint-Sacrement de l'autel, qui est le vrai sacrement de mariage entre lui et l'Eglise, où il lui donne tout ce qu'il a, où il la met en communauté parfaite

[49bis] Cf. M 3, 54-55 ; 3, 70-71 ; 3, 152-153 cités *supra*.

[50] Cette référence au Pape s'explique par le fait que la paroisse Saint-Sulpice, située sur le territoire exempt de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, relève directement du Saint-Siège : l'autorisation romaine parviendra à Olier le 9 septembre 1642.

> de tous ses biens – bref, il s'unit avec son épouse et de leurs deux corps il n'en fait qu'un » (M 3, 117).

A quelques jours de là, au moment de la fête de sainte Madeleine, Olier médite la parole que Jésus ressuscité lui adresse : « *Noli me tangere*… »[51]. Et ceci l'amène à réfléchir, en ces termes, à « la communion des saints dans le ciel » et à « leur consommation en Dieu » : elle est, écrit-il,

> « le parfait achèvement de la sainte Eucharistie et des noces imparfaites des hommes avec Jésus-Christ sur la terre. Car en ce lieu divin l'âme et le corps seront tous consommés par le corps de Jésus, et les saints seront tellement en Jésus-Christ et Jésus-Christ en eux qu'on verra bien que ce lieu est celui du mariage parfait et accompli de Jésus-Christ avec son Eglise… » (M 3, 174).

Vers le 20 janvier 1643, le nouveau curé de Saint-Sulpice, donnant libre cours à la symbolique coutumière à son imagination spirituelle, confie à son directeur :

> « … Quelques jours auparavant Notre Seigneur me disait que j'étais dans le temps qu'il fallait représenter Notre Seigneur Epoux de l'Eglise, qui est le mystère de Jésus-Christ ressuscité au Très Saint-Sacrement de l'autel, où il se donne et il s'unit à l'âme et fait d'elle et de lui un seul corps, qui est le propre du mariage. Ce qu'il ne fait point en tout autre mystère. Il est là ressuscité et dans l'état d'une nouvelle vie, parce qu'il nous vient régénérer et vivifier à une vie nouvelle, nous perfectionnant en l'état où il nous avait appelés par le Baptême, par lequel nous ne faisons que naître dans la vie de Jésus-Christ et nous n'y recevons que de légers principes de cette vie, attendant la force de la Confirmation et la perfection par la présence de Notre Seigneur Jésus-Christ au Très-Saint-Sacrement, où il nous vient consommer dedans lui et nous donner toutes ses inclinations et mouvements, mêlant les siennes parmi les nôtres et les rendant conformes aux siennes, jusques à être les siennes, en changeant toute inclination propre dans les siennes. Et c'est proprement l'état du mariage parfait où l'époux et l'épouse deviennent parfaitement une seule chose, non seulement de corps, mais d'esprit, mais d'inclinations et mouvements intérieurs. C'est ce qui sera parfait dans le ciel et qui ne l'est (pas) encore sur la terre, qu'en principe… » (M 4, 227-228).

Le 26 octobre 1643, enfin, la même perspective revient sous la plume de l'auteur des Mémoires, au terme d'une longue méditation sur saint Jean l'Evangéliste, en qui Olier se plaît à voir symbolisée la vie ressuscitée du Christ :

> « Notre Seigneur ressuscité épouse son Eglise, et non auparavant, à cause qu'il est alors en l'état de sa perfection, selon laquelle il veut engendrer des enfants à son Père qui soient saints et parfaits comme lui. Et pour cela même il consomme le mariage avec l'âme dans son corps glorieux au Très-Saint-Sacrement, où il réside dans la gloire de sa résurrection pour faire cette alliance dans le point de sa perfection, à laquelle il veut aussi y attirer l'épouse dès cette vie, qu'il consomme intérieurement dans son feu et la rend tout semblable à lui… » (M 5, 356).

---

[51] Cf. Jean 20, 17 cité *supra*.

2. De manière plus habituelle, cependant, lorsque Jean-Jacques Olier applique à toute vie chrétienne les grâces eucharistiques dont il a personnellement l'expérience, il le fait sans reprendre un langage aussi caractérisé que celui du « mariage » mystique. Selon les moments, d'ailleurs, il met l'accent – ou bien sur la *dimension « spirituelle »* - ou bien sur la dimension proprement « christologique » de la pratique chrétienne de l'Eucharistie.

Pendant l'octave de la fête du Saint-Sacrement 1642, l'auteur des Mémoires médite sur le don de l'Esprit que Jésus fit à sa mère, la Vierge Marie « après la Pentecôte, lorsqu'il se donnait à elle par la sainte communion ». Et d'y trouver l'explication de la quasi –assimilation paulinienne du Christ ressuscité avec l'Esprit :

« Car alors il faisait les fonctions du Saint-Esprit en elle : il l'éclairait lui-même des mystères par sa sainte présence. Qui est l'explication de ce passage de saint Paul si difficile, au moins à moi par le passé : *Primus homo factus est in animam viventem, secundus Homo factus est in Spiritum vivificantem*[52]. Le Fils de Dieu, le second homme, est devenu comme l'esprit vivifiant. Il fait dans la sainte Eucharistie les fonctions du Saint-Esprit, qui est nommé vivifiant à cause qu'il est principe en nous d'une nouvelle vie, vivifiant à cause qu'il éclaire, qu'il échauffe et qu'il meut notre cœur aux bonnes œuvres, qui sont toutes opérations de vie procédant du Saint-Esprit, qui pour cela est appelé Esprit vivifiant. Or Notre Seigneur en la sainte communion s'appliquant à nos âmes, les pénétrant et remplissant de lui, il y fait les mêmes opérations que le Saint-Esprit, lequel n'est venu faire ses fonctions que comme le supplément de sa présence : *Non relinquam vos orphanos*[53] : Je ne vous laisserai pas orphelins, je vous enverrai un nouveau père, un nouveau principe de vie intérieure, qui tiendra ma place et fera ce que je commençais de faire… » (M 2, 281).

Au début d'octobre 1642, Olier commente à nouveau le *Factus est in Spiritum vivificantem* de saint Paul pour l'appliquer au Christ eucharistique :

> « Et pour cela lui-même, qui est non seulement Esprit vivant en soi mais Esprit vivifiant, Esprit source de vie, Esprit qui communique la vie, il vient en nous par le Très-Saint-Sacrement de l'autel pour nous communiquer son Esprit, et son Esprit de vie nouvelle… (…) Or dans le sacrement de Jésus-Christ, qui est le Très-Saint-Sacrement de l'autel, le Fils de Dieu fait lui-même les fonctions du Saint-Esprit. C'est par lui-même qu'il donne la vie à l'âme et à l'esprit de l'homme. Car il vient lui-même comme Esprit s'appliquer à l'homme et se mêler tellement en lui qu'il répand en l'âme une nouvelle vie, comme le Saint-Esprit alors qu'il y est répandu. Il fait les fonctions du Saint-Esprit : *Factus est in Spiritum vivificantem*[54] : Il devient l'Esprit vivifiant… » (M 4, 106, 108).
>
> « C'est ainsi que Dieu prétend que les âmes des fidèles soient animées et revêtues de Jésus-Christ, qui vient en nous soit par le Saint-Esprit, soit par la sainte communion engloutir et consommer les âmes, les tirant des approches de la chair et les tenant infiniment éloignées de son impureté. En sorte que les âmes soient divinisées en lui par sa présence. Et c'est pour cela même que le Saint-Esprit, qui gouverne l'Eglise,

[52] Cf. 1 Corinthiens 15, 45 cité *supra*.
[53] Cf. Jean 14, 18.
[54] Cf. *supra* 1 Corinthiens 15, 45.

> fait le premier jour de fête après la Pentecôte mémoire du Très-Saint-Sacrement de l'autel, en la même manière qu'à la première fête d'après la Résurrection[55], montrant que Jésus-Christ n'est point content d'être ressuscité s'il ne met les âmes en communion de sa divine Résurrection : ce qu'il fait par le Très-Saint-Sacrement de l'autel ; et cet auguste sacrement met les âmes dans la participation de ce divin mystère en leur intérieur » (M 8, 44-45).

3. Comme on le voit, Jean-Jacques Olier est ainsi très sensible à la dimension spirituelle de l'expérience eucharistique chrétienne : autrement dit au lien très étroit entre l'Eucharistie et le don de l'Esprit de Jésus. Tellement étroit que, chez lui comme chez saint Paul dont il commente volontiers la présentation du Christ ressuscité comme « Esprit vivifiant »[56], il n'est à la limite pas toujours facile de distinguer les rôles respectifs. De manière très fréquente, cependant, l'auteur des *Mémoires* souligne la *dimension proprement « christologique »* du fruit intérieur de la communion eucharistique. Et, cela, dans un langage aux résonances psychologiques très concrètes susceptible de rejoindre aisément l'expérience chrétienne la plus commune. Déjà en mai 1642, dans l'octave de la fête de Pâques, Jean-Jacques Olier médite le psaume 110 *Confiteor* qu'il interprète comme « un remerciement que fait le Fils de Dieu à son Père pour la gloire qu'il a reçue de lui en sa résurrection » (M 1, 361). Voici comment il paraphrase les versets 4-5 *(Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus escam dedit timentibus se)* en mettant sur les lèvres du Ressuscité le langage suivant :

> « Et attendant que je chante, et toute l'Eglise avec moi, la gloire de mon Père dedans les cieux, je serai avec mes fidèles dedans l'Eucharistie et la communion pour chanter la gloire de mon Père. Je serai là comme une hostie eucharistique ou d'action de grâces pour louer et remercier Dieu continuellement au milieu des fidèles. Là je louerai la bonté de mon Père de m'avoir choisi pour son cher Fils du milieu de tout l'être possible, je le remercierai de m'avoir élevé à cette grande dignité sans l'avoir pu mériter. Je le remercierai ensuite d'avoir créé pour moi cet ouvrage admirable du monde, et l'avoir si longtemps conservé pour moi et pour mes membres, pour moi et mes fidèles. Je le remercierai de m'avoir engendré à sa gloire au jour de ma résurrection. Et qui plus est, je serai, par la miséricorde de Dieu pour moi et pour les hommes, dans un état qui servira de nourriture et d'aliment à tous mes fidèles, afin que je trouve une invention de multiplier mes actions de grâces et mes remerciements pour ces bienfaits, et les multiplier autant de fois qu'il y aura de cœurs préparés à me recevoir. J'aurai en eux autant de temples dans lesquels je m'offrirai à Dieu mon Père et je le glorifierai pour ses magnifiques bienfaits. Mes membres se sentiront encore de cette grâce, puisqu'étant incapables par eux-mêmes de remercier Dieu mon Père pour les obligations dont ils lui sont redevables, ils trouveront en moi un supplément à leur infirmité. Car, se perdant et s'abîmant en moi et en tous mes fidèles[57], ils trouveront autant de bouches et de cœurs pour glorifier Dieu à leur place, à cause que, m'ayant

---

[55] Cette « mémoire du Très-Saint-Sacrement » doit être une allusion au Psaume 80, 17 *(Cibavit eos ex adipe frumenti…)* qui sert d'Introït à la messe du lundi de Pentecôte (jour où Olier écrit) et au récit des pèlerins d'Emmaüs (Luc 24, 13-35) qui est lu à l'évangile de la messe du lundi de Pâques (auquel Olier envoie).

[56] Selon 1 Corinthiens 15, 45 *supra passim*.

[57] Pour Olier la communion eucharistique a une dimension ecclésiale : elle est union à Jésus et, en lui, à « tous ses fidèles ». Cf. *infra*.

> pris comme aliment et s'étant convertis en moi, ils entreront dans mes dispositions et sentiments, qui sont tous de louanges et actions de grâces à Dieu. Cette sainte invention de l'amour éternel sera miséricorde à moi et mes fidèles : *Misericors et miserator Dominus*. Car par là je trouverai un soulagement et une satisfaction à mon amour, qui est de le répandre partout… » (M 1, 362-363).

En juin, au cours d'une longue méditation écrite « dans les jours du Saint-Sacrement », l'auteur des *Mémoires* voit dans l'Eucharistie le moyen privilégié pour « se perdre en Jésus » :

> « C'est le dessein de Notre Seigneur au Très Saint-Sacrement de nous venir communiquer les sentiments les plus purs de son âme et de changer et pénétrer tellement notre âme par la sienne, l'imbiber tellement d'elle-même que ce ne soit plus qu'une âme avec la sienne. Il a tellement dessein de la faire qu'il voudrait que toutes les âmes des chrétiens ne fussent que la sienne. Et c'est pour cela qu'il la multiplie tout autant qu'il y a d'âmes dans l'Eglise, afin de changer toutes les âmes en la sienne et faire de toutes les âmes une seule qui plût parfaitement à Dieu et qui le pût glorifier uniquement dans la multiplicité de leur être. De même que les trois personnes glorifient Dieu dans l'unité d'essence, toutes faisant un même fonds ; de même que toutes les hosties consacrées dans le monde honorent et glorifient Dieu par une même substance, à savoir Jésus-Christ : de même notre bon Dieu prétend que tous les chrétiens l'honorent et le glorifient en un ; il prétend qu'ils soient changés en un, tous consommés en un : *Ut sint consummati in unum*[58]. Il veut qu'ils ne soient rien, tous, qu'un seul. Et pour cela il se multiplie pour être lui seul en tous et les attirer tous en lui seul, et faire de tous un seul pour la gloire de Dieu. C'est même la vue que notre bon Dieu me donna pour m'apprendre ce qu'il voulait que je fusse intérieurement : tout changé, tout consommé et tout perdu en lui, comme la substance du pain dedans la sainte hostie est toute changée, consommée et perdue en Jésus-Christ. C'est même ce que Dieu me disait… : Se perdre en Jésus… » (M 2, 308-309).

Au mois d'octobre 1642, alors qu'il réfléchit à la place des prêtres dans « la religion chrétienne », Jean-Jacques Olier n'hésite pas à affirmer que celle-ci « se procure par la communion et se rend à Dieu par la communion et ne peut le faire autrement » (M 4, 161). Et d'expliquer que :

> « cette religion se rend à Dieu intérieurement dans les âmes qui reçoivent Notre Seigneur, car en elles il honore son Père par lui-même comme sur un nouvel autel et dans un nouveau ciboire. Et, de plus, il communique à l'âme ses mêmes devoirs, il rend l'esprit participant de ses mêmes sentiments, qui, étant tout religieux envers Dieu, c'est-à-dire plein de respect et de religion, rend une âme parfaitement religieuse et vraiment participante de la religion de Jésus-Christ par cette voie… » (M 4, 161).

Cette religion trouvera son « accomplissement parfait » dans le *Omnia et in omnibus Christus*[59] de l'éternité mais elle s'enracine dans la communion sacramentelle qui permet dès ici-bas à tout chrétien de « se laisser à Jésus-Christ ».

---

[58] Cf. Jean 17, 23.

[59] Cf. Colossiens 3, 11 qu'Olier entend dans une perspective eschatologique.

> « C'est là où aboutit toute la religion chrétienne dans les cieux, où la religion s'y trouve en sa perfection ; et c'est aussi en ce point d'hostie spirituelle que consiste notre religion dans la terre. L'âme n'est point vraiment religieuse qui ne s'anéantit point devant son Dieu et ne se va point consommer intérieurement en Jésus-Christ pour Dieu. L'âme, à la sainte communion, doit se laisser à Jésus-Christ pour cela, car il y vient à ce dessein et avec un désir si ardent qu'il ne se peut exprimer… » (M 4, 163-164).

Au lendemain de la Pentecôte 1644, découvrant le véritable sens biblique de « l'homme spirituel » ou « l'homme intérieur »[60], l'auteur des *Mémoires* ne songe pas seulement au « surcroît de vie qui nous est donné par le baptême » (M 6, 187), mais il pense surtout à la «consommation » spirituelle que réalise dans le communiant le Christ de l'Eucharistie :

> « Ce qui donne cette vie sainte en plénitude, c'est le Très-Saint-Sacrement de l'autel où Notre Seigneur vient en nous, s'introduisant et s'insinuant en tout nous-mêmes : c'est un homme caché en nous sous l'écorce de nos sens et de notre être, comme il est caché sous l'écorce et les voiles du pain dedans le Très-Saint-Sacrement. Et c'est pour cela même qu'au Baptême le corps est consacré et oint, à cause que ces espèces de nos corps doivent être sanctifiées et consacrées pour être dépositaires du gage sacré du Saint-Esprit et du corps de Jésus-Christ Notre Seigneur, qui a dessein de consommer tout notre fond comme il consomme tout le fond du pain quand il s'y place et qu'il s'<y> établit par les paroles du prêtre » (M 6, 190).

Les confirmations de la théologie

D'abord enracinées dans sa propre expérience quotidienne, les leçons qu'il tire ainsi de la pratique de l'Eucharistie pour toute vie chrétienne authentique, Jean-Jacques Olier ne manque pas de les appuyer, à l'occasion, sur les affirmations de la théologie traditionnelle telle qu'elle est en honneur à son époque : théologie sacramentaire et ecclésiologie.

1. Cette théologie, on le sait, est alors profondément marquée par l'influence dionysienne. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir à plusieurs reprises l'auteur des *Mémoires* s'autoriser de « saint Denis » pour confirmer la spiritualité eucharistique qu'il développe. Si l'on en croit ses propres confidences, ce n'est qu'en 1645 que Jean-Jacques Olier aurait été « appelé » par « la bonté de Dieu » à lire personnellement, dans le texte même, « pendant l'octave de ce saint toutes ses œuvres » (M 7, 292).

L'Abbé de Saint-Germain-des-Prés allait bientôt ériger le séminaire en communauté ecclésiastique : c'est le moment où le fondateur réalise que sa vocation sera de porter « la contemplation dedans le sacerdoce » (M 7, 290). Mais, dès le 19 juin 1642, au jour de la fête du Saint-Sacrement, Olier invoque le patronage du Pseudo-Denys pour confirmer son affirmation que l'Eucharistie est le sacrement de la véritable « perfection » chrétienne dans la mesure où elle associe le croyant à la « vie ressuscitée » du Christ :

[60] Toujours en référence à 1 Corinthiens 15, 45.

> « C'est l'opération du Très-Saint-Sacrement, qui opère la mort d'esprit au siècle et la vie à Dieu seul… *Si complantati facti sumus similitudinis mortis, simul et resurrectionis ejus*[61] : si nous mourons à nous comme Notre Seigneur, nous aurons part à la vie ressuscitée de Jésus-Christ. Et si vous êtes ressuscités, vous ne chercherez plus que les choses célestes, vous n'aurez plus de désirs que ceux de vous unir à Jésus-Christ pour louer Dieu avec lui continuellement. Et c'est ce qu'on appelle perfection chrétienne, de vivre de cette vie qui soupire pour le ciel comme Notre Seigneur Jésus-Christ pendant sa vie ressuscitée jusqu'à son Ascension. Et, pour cela, ce sacrement s'appelle par saint Denis *téléîôsis* en grec[62], qui signifie perfection… » (M 2, 256-257).

Même allusion des *Mémoires*, en juillet 1642, à l'occasion de la fête de sainte Madeleine dont le mystère évoque à l'auteur celui de l'Eucharistie : les deux, à ses yeux, « se joignent ensemble et servent à s'expliquer l'un l'autre ». En effet, écrit Olier :

> « ll faut… savoir… que le Baptême ou la Pénitence n'est rien que l'entrée à la vie et la sortie de la mort du péché. En suite de ce sacrement, il en faut un troisième pour nous avancer vers la perfection, qui est le Saint-Sacrement de l'autel, nommé, comme je l'ai dit ailleurs, par saint Denis *téléîôsis*, comme étant le sacrement qui nous marie à Jésus-Christ, qui nous fait un avec Jésus-Christ, qui nous consomme en lui, bref qui nous fait parfaits en Jésus-Christ » (M 3, 157).

2. Bien au-delà d'une simple allusion à l'expression dionysienne, alors très connue, pour désigner le mystère eucharistique, la pensée de Jean-Jacques Olier se réfère à toute la théologie des sacrements de l'initiation chrétienne développée par le Pseudo-Denys et demeurée traditionnelle dans l'Eglise du XVIIe siècle.

C'est à cette progressive initiation à la plénitude ou la perfection de la vie en Jésus-Christ que les *Mémoires* renvoient volontiers comme à un *confirmatur* de la pensée olérienne sur la place centrale de la pratique eucharistique. Le 19 juin 1642, en la fête du Saint-Sacrement, parlant de la « vie divine » du Christ ressuscité « qui est l'état où il appelle les chrétiens, qui est l'état de la perfection de Jésus-Christ et tous ses membres », l'auteur s'exprime ainsi :

« Et même il faut considérer les degrés qu'observe le Fils de Dieu pour conduire l'Eglise à cette perfection. Car premièrement il ordonne le Baptême, qui donne des grâces de mort et de vie… Grâces de mort au monde et à toute la vieille créature, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas né de Jésus-Christ. Les autres grâces sont grâces de la nouvelle vie, grâces pour aimer les choses saintes et divines, avec mépris parfait de toutes les choses vaines. Deuxièmement Notre Seigneur ordonne que nous soyons confirmés en cette vie par le Saint-Sacrement de Confirmation, par lequel le Saint-Esprit nous est donné en plénitude pour achever de nous faire mourir pleinement à ce monde et nous faire revivre à l'autre… Mais enfin Notre Seigneur, qui n'est satisfait d'avoir donné son seul Esprit par ces grands sacrements, il vient par celui de l'autel, non seulement pour nous donner son Esprit, mais son corps et son âme. Et il vient tellement dedans nous qu'il ne fait qu'une chose et de lui et de nous, si bien que, nous ayant changés et consommés en lui, il vit en nous

[61] Cf. Romains 6, 5.
[62] Cf. *Hiérarchie ecclésiastique* 3.

comme il vit en lui-même, il nous fait part de sa vie divine, il nous met dans l'état de sa perfection… » (M 2, 254-255).

Quelques jours après, Olier en appelle, de même, à l'antique usage de l'Eglise :

> « Et, en effet, autrefois en même temps on baptisait, confirmait et communiait, en <un> même jour les chrétiens bien disposés, à cause que la perfection du chrétien ne se trouve parfaitement qu'en la sainte communion. C'est là que Jésus-Christ y est parfait et achevé. Il n'est pas tout entier dans le sacrement de Baptême ni de Confirmation. Car, dans le premier, il n'est présent que par l'épanchement de son Esprit encore infirme, selon l'état du sacrement qui est de la simple naissance au christianisme ; dans la Confirmation, le Fils de Dieu s'y trouve seulement par son Esprit qui s'y verse, et quoique ce soit en plénitude, néanmoins ce n'est que par son Esprit. Mais au Saint-Sacrement il se trouve tout entier : corps, âme, Esprit, personne et nature divine. Il y est là portant avec soi tout son Esprit, et tout l'esprit de ses mystères. Si bien <que> qui possède Jésus-Christ au Très-Saint-Sacrement, il le possède en toute l'étendue de ses mystères… » (M 2, 286).

Au lendemain de la fête de sainte Madeleine, le 24 juillet 1642, l'auteur des Mémoires revient à la conception qui lui est chère du rapport entre l'Eucharistie et les deux premiers sacrements de l'initiation :

> « C'est que le Saint-Esprit nous est donné par le Baptême et par le sacrement de Confirmation pour être notre principe de vie nouvelle, de vie divine, au lieu de la concupiscence, qui est en nous le principe de la vie charnelle et de la vie d'Adam. Or cet Esprit nous est donné par ces sacrements et est répandu en nos âmes comme une seconde âme et comme une source nouvelle d'une vie diverse de la première, d'une vie toute divine. Car il nous meut, il nous éclaire, il nous fortifie, nous conserve, nous anime, bref il fait en son genre de vie ce que nous recevons, en une autre façon, par la naissance et par la vie d'Adam. Ces deux sacrements nous donnent une partie de Jésus-Christ. Or, par le Très-Saint-Sacrement, nous ne recevons pas seulement l'Esprit de Jésus-Christ qui nous meut et qui nous conduit ; nous ne recevons pas seulement le Saint-Esprit qui est notre premier principe vivifiant. Mais nous recevons, par le Saint-Sacrement, le corps et sang de Jésus-Christ, nous recevons tout Notre Seigneur qui vient faire ce que faisait le Saint-Esprit auparavant. Car il vient nous éclairer, nous réchauffer, nous mouvoir, nous régler, bref, il vient en nous pour être par tout lui-même un principe de vie… » (M 3, 141).

Si le Baptême et la Confirmation sont bien les sacrements « de la simple naissance au christianisme » tandis que l'Eucharistie est seule à nous donner « Jésus-Christ… en toute l'étendue de ses mystères » - comme le notait fort justement Olier dans le passage précédent (M 2, 286 *supra*) -, il est théologiquement inexact d'affirmer, par contre, comme il le fait ici, que le Christ eucharistique viendrait en nous pour « y faire ce que faisait le Saint-Esprit auparavant » ! Sans doute faut-il mettre au compte de l'improvisation une erreur qui aura échappé, on peut le croire, à l'auteur des *Mémoires* ?... S'il lui arrive parfois, dans son Journal, de mal maîtriser la rigueur de la pensée – comme, très souvent, la correction du style ! -, il excelle, en bien des cas, à trouver des

comparaisons savoureuses. Ainsi, dans les pages qui suivent, Olier compare-t-il le don de l'Esprit, au jour de la Pentecôte comme aujourd'hui dans la Confirmation, à « un présent qui nous sert de gage pour les noces que Jésus-Christ veut faire avec nous par le Saint-Sacrement… comme font maintenant les fiancés qui envoient à leurs futures épouses des cabinets pleins de pistoles, de pierreries, de gants, d'argenteries, de galons, de bouquets, de chaînes, de bracelets et mille inventions, devant le mariage, comme des gages de leur amour ». Et d'affirmer pour conclure :

> « C'est là la vraie doctrine de ces sacrements, dans laquelle je viens par grâce d'être encore confirmé[63]… » (M 3, 151).

3. Cette théologie sacramentaire est inséparable d'une ecclésiologie à laquelle les *Mémoires* ne manquent pas de référer l'expérience eucharistique. Parmi bien d'autres témoignages, il vaut la peine de recueillir, un peu longuement, celui que nous offre la méditation faite par Jean-Jacques Olier au début du Carême 1643. Commentant le *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*, de saint Paul[64], il en donne, d'abord une paraphrase qu'il met sur les lèvres du Seigneur Jésus :

> « Ayez en vous les mêmes sentiments que moi pour Dieu mon Père. Car je vous donnerai mon même Esprit qui vous y portera et vous répandra dans le cœur les mêmes sentiments de ma religion en croix. Et, pour cela, je me ferai ouvrir le côté à la fin de mon mystère et de mon sacrifice de la veille qui est celui du Très-Saint-Sacrement. Je vous donnerai mes sacrements, qui vous donneront la plénitude de cet Esprit. Je vous donnerai le Baptême, représenté par l'eau qui découle du côté, qui vous répandra intérieurement mon Esprit, qui formera en vous ma vie crucifiée pour crucifier votre chair. Il répandra encore en vous ma vie ressuscitée pour vous faire vivre aussi comme moi dans le ciel… Ayez donc en vous les mêmes sentiments que moi, ayez en vous un même Esprit que moi, qui vous fasse vivre comme moi et vous rende participants de ma religion envers mon Père, recevant en vous les sentiments et mouvements que Notre Seigneur Jésus-Christ avait envers son Père pour l'honorer et lui porter intérieurement le respect et l'honneur qu'il mérite. *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu…* » (M 4, 335-336).

Reprenant alors la parole à la première personne, l'auteur des *Mémoires* dégage tout aussitôt la portée proprement ecclésiale de cette initiation sacramentelle à la plénitude de la vie chrétienne, qu'il exprime comme souvent en termes de « religion » :

> « Ayez en vous les mêmes sentiments, tout autant que vous êtes, procédant d'un même Esprit qui vous sera donné par les mêmes sacrements – ce qui compose l'unité de l'Eglise, où Notre Seigneur est le fondement qui a premièrement rendu tous les honneurs et les devoirs qui se doivent à Dieu par la vertu du Saint-Esprit. Et cet Esprit-là même est répandu dans l'Eglise pour opérer le même honneur et le même respect à Dieu dedans les <cœurs> des hommes. Et cet Esprit est répandu par la vertu des sacrements. Or c'est là le travail de Jésus-Christ en croix que cette union de l'Eglise et cette unité dans l'Esprit. C'est là ce que Notre Seigneur a entrepris par sa mort que de tirer toutes les nations de la terre de leur idolâtrie… Notre Seigneur par sa mort a mérité

[63] Comme toujours, il y a une sorte de « confirmation » mutuelle entre l'expérience spirituelle et la théologie.
[64] Cf. Philippiens 2, 5.

> de réunir toutes les nations en sa religion. Il leur a mérité par sa mort son Esprit et <le> leur a témoigné par le sang et par l'eau qui est sortie de son côté, qui leur représentait son Esprit et la religion de son cœur par les sacrements de Baptême et de Communion, qui sont le commencement et la consommation de la religion chrétienne. Car celui qui est baptisé commence à vivre de la vie de Jésus-Christ. Et celui qui est communié à son corps et son sang, il est dans la perfection de la vie chrétienne, il est parfait chrétien, il est dans la consommation de la vie chrétienne, il est Jésus-Christ même. Car le dessein de Jésus-Christ, par la communion, est de faire le chrétien un avec lui, le convertir en lui, le changer tout en lui, et ainsi il est en la perfection chrétienne et il vit de la vie de Jésus-Christ. *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus*[65] : Je vis, mais non pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi… Il est en moi comme le Père est en son Fils. Il est le même en tous les chrétiens, comme Dieu est dans les trois personnes. Et comme cette unité est essentielle à ce mystère[66], de même cette unité de Jésus-Christ en son Eglise est nécessaire, cette unité de l'Eglise en Jésus est nécessaire, qui se fait par les sacrements, et surtout par le Saint-Sacrement de l'autel… » (M 4, 336-337).

Conclusion

15 juillet 1650 : telle est la date que porte, dans les derniers cahiers des *Mémoires*, l'ultime notation eucharistique confiée par Jean-Jacques Olier à son Journal. Celui-ci, qui sera définitivement interrompu vers la mi-février 1652, depuis plusieurs années déjà est devenu lacunaire, témoignant, semble-t-il[67], du progressif dépouillement intérieur de l'auteur. Il n'en est sans doute que plus intéressant de constater que si les *Mémoires* demeurent ainsi comme une sorte de symphonie inachevée, du moins l'expérience eucharistique olérienne s'est bel et bien transmise à ses disciples. Ce que relève, en effet, dans ce bref fragment le fondateur du Séminaire de Saint-Sulpice – alors en cours de construction – c'est que « saint Jean l'Evangéliste » ayant été donné comme « patron de la Maison… » parce que saint Jean est le modèle de la vocation des prêtres et du dessein de Dieu sur eux »,

> « la Maison a sa dévotion particulière à Jésus-Christ au Très-Saint-Sacrement et à la très Sainte Vierge, en suivant toujours la grâce de ce divin patron, notre modèle et notre exemple. La raison est parce que la grâce capitale de saint Jean est fondée et tirée du Très-Saint-Sacrement, et aussi son achèvement a été par les soins et la société de la très Sainte Vierge… » (M 8, 243).

Et lorsque Jean-Jacques Olier se préoccupera d'esquisser une sorte de directoire spirituel pour la Compagnie, « la petite Société », comme il l'appelle, la première rédaction de ce qui deviendra le *Pietas seminarii* est tout de suite centrée sur la dévotion eucharistique :

> « Pusillus grex se totus devovebit Sanctissimo Eucharistiae Sacramento, in quo omnia, sive aeterna, sive saecularia, sive Dei, sive Christi mysteria venerabitur…

[65] Cf. Galates 2, 20 : texte-clef auquel Olier ne cesse de revenir.

[66] Il s'agit du mystère trinitaire de « Dieu… dans les trois personnes », source et sommet, pourrait-on dire, du mystère ecclésial réalisé dans l'Eucharistie. Tant il est vrai que l'Eglise est un « peuple qui tire son unité de l'unité du Père et du Fils et du Saint-Esprit » (saint Cyprien, *De Orat. Dom*. 23).

[67] Cf. M. DUPUY : *op. cit*., pp. 296-297 et 308-310.

> Sanctissimum Eucharistiae Sacramentum colent ut memoriale omnium mirabilium Christi, sicut psalmista refert : *Memoriam fecit mirabilium suorum*…[68] » (DE 1 289).

Cependant que la rédaction définitive est tout aussi éloquente, sinon davantage, sur la pensée du fondateur. Après avoir bien dégagé, à l'article 1, le *Vivere summe Deo in Christo Jesu Domino nostro* comme étant *primarius et ultimus finis hujus Instituti*, il place, dès l'article 2, toute la suite du directoire sous le signe de l'Eucharistie :

> « *Ideoque cultu praecipuo se devovebit Sanctissimo corporis et sanguinis Christi Sacramento…* » (DE 1 302)[69].

Pour mieux saisir toute la richesse spirituelle, toujours actuelle, de la dévotion eucharistique que nous a ainsi léguée Jean-Jacques Olier, sans doute n'était-il pas inutile de retrouver, au long des Mémoires autographes, les principales traces vives qu'il y a laissées de sa propre expérience. Expérience trop originale, sans doute, pour ne pas nous déconcerter parfois. Expérience trop authentiquement chrétienne et sacerdotale pour ne pas trouver écho dans la nôtre, aujourd'hui, et – pourquoi pas ? – la féconder.

[*BSS* 10 (1984), 63-106]

THE EUCHARISTIC EXPERIENCE OF JEAN-JACQUES OLIER AS FOUND IN HIS MEMOIRS

SUMMARY

The reader of Fr. Olier's *Mémoires* cannot avoid noticing the pride of place which the Eucharist holds for him. Clearly, throughout his own experience and veritable home of his whole mystical life, the founder of St-Sulpice made it the heart of his Christian, and *a fortiori*, his priestly experience.

1. The reformer's apostolic experience

The whole effort to reform the clergy to which Fr. Olier consecrated himself tended toward the priest a missionary of the Eucharist.

- This direction came to him from his family experience, from his spiritual director Charles de Condren, and from the influence of Marie Rousseau.

- He felt himself called upon symbolically to "personify" in the Church the Eucharist – he and his community – i.e., the very presence of Christ in the Church.

[68] Cf. Psaume 110, 4 : Olier l'avait longuement commenté dans les *Mémoires* (cf. M 1, 362-363 *cité supra*) à Pâques 1642.

[69] Ces deux brouillons du *Pietas* figurent dans le premier volume des *Divers écrits* autographes.

- He was persuaded that the reform of the Church of which he felt himself the missionary was linked to the Eucharist, “must be accomplished by the Blessed Sacrament”: Priests must sanctify the world through the Eucharist.

2. The contemplative experience of the mystic

- The *Memoirs* show how Fr. Olier’s mystical life was centered on the Eucharist. In Eucharistic contemplation he received exceptional graces of union with Christ, assimilation into God, a spiritual marriage.

- From this fundamental experience, Fr. Olier drew more general lessons. First, he tended to speak of the union of Christ and the Church in terms of espousal. Then he made of the union of Christ and the Church, actualized in the Eucharist, the central mystery of the Christian life, that is, of the Christian “religion”.

- Finally, this personal experience of his agreed with the traditional affirmations of sacramental theology and ecclesiology as these were taught in Fr. Olier’s time, influenced as they were by Pseudo-Denis. It is this special Eucharistic mark which Fr. Olier wished to transmit to his disciples.

LA EXPERIENCIA EUCARÍSTICA DE JEAN-JACQUES OLIER COMO SE ENCUENTRA EN SUS MEMORIAS - MEMOIRS

RESUMEN

El lector de las *Memorias* del P. Olier no puede dejar de darse cuenta del lugar de honor que la Eucaristía le tiene. Claramente, a lo largo de su propia experiencia y verdadero hogar de toda su vida mística, el fundador de St-Sulpice lo convirtió en el corazón de su cristiano, y a *fortiori*, su experiencia sacerdotal.

1. La experiencia apostólica del reformador.

Todo el esfuerzo de reforma del clero al que se consagró el P. Olier tendió hacia el sacerdote misionero de la Eucaristía.

- Esta dirección le llegó desde su experiencia familiar, desde su director espiritual Charles de Condren, y desde la influencia de Marie Rousseau.

- Se sintió llamado simbólicamente a "personificar" en la Iglesia la Eucaristía, él y su comunidad, es decir, la presencia misma de Cristo en la Iglesia.

- Estaba convencido de que la reforma de la Iglesia de la que él mismo se sentía misionero, estaba vinculada a la Eucaristía, "debe ser realizada por el Santísimo Sacramento": los sacerdotes deben santificar el mundo a través de la Eucaristía.

2. La experiencia contemplativa del místico.

- Las *Memorias* muestran cómo la vida mística del P. Olier se centró en la Eucaristía. En la contemplación eucarística recibió gracias excepcionales de unión con Cristo, asimilación a Dios, matrimonio espiritual.

- De esta experiencia fundamental, el P. Olier extrajo lecciones más generales. Primero pretendía hablar de la unión de Cristo y la Iglesia en términos de apoyo. Luego hizo de la unión de Cristo y de la Iglesia, actualizada en la Eucaristía, el misterio central de la vida cristiana, es decir, de la "religión" cristiana.

- Finalmente, esta experiencia personal suya estuvo de acuerdo con las afirmaciones tradicionales de la teología sacramental y la eclesiología tal como se enseñaron en la época del P. Olier, influenciadas como estaban por Pseudo-Denis. Es esta marca eucarística especial la que el P. Olier ha querido transmitir a sus discípulos.

⮜ FIN ⮞